

Bernard Fauren

*La Cascade
d'Enora*

Roman

brumerge

ISBN : 978-2-917745-05-2
Dépôt légal: septembre 2008

bernard.fauren@gmail.com

© 2008 Bernard Fauren

Les Éditions Brumerge
<http://les-editions-brumerge.wifeo.com>

1

C'était toujours, pour lui, un moment de grande angoisse que d'attendre ainsi un autobus dans une lointaine banlieue. Le poteau de l'arrêt semblait sans entretien depuis de longues années et le panneau indiquant le numéro de la ligne était pratiquement illisible. C'est malgré tout là que le chauffeur de l'autobus précédent lui avait dit de guetter une hypothétique correspondance. Cela faisait un peu partie de son métier d'hummer les ambiances bizarres, les situations inquiétantes : voilà plus de trente ans qu'il écrivait des scénarios de cinéma, mais aussi des pièces radiophoniques. Au fond, il se pensait plus fait pour vivre des aventures derrière son clavier que dans la réalité. Il avait fallu cette histoire étrange... Nom d'un chien ! Le bus ! « Son » bus ! De l'autre côté du carrefour ! Il aurait voulu courir mais... l'âge réduisait sa foulée... pourvu que le chauffeur l'ait vu... pourvu... Trop tard ! Fichu bus ! Il avisa des gamins en train de jouer sur un parking à moitié désert.

— Excusez-moi ! Il y a souvent des bus qui vont à la Chantourne ?

— Pas de bus avant ce soir... six heures !

— Zut!

Il était à peine trois heures de l'après-midi... Voilà, ce qu'il craignait était arrivé : il était perdu en pleine banlieue faites de maisonnettes rangées les unes à côté des autres au bord d'avenues sans fin. Ni ville, ni campagne, pas même de magasins ou une cabine téléphonique. Il se mit en route avec au cœur cette anxiété qu'il connaissait depuis son enfance : celle de se sentir lâché, abandonné. Décidément cette visite commençait bien mal !

Il faisait si chaud !

Il eut du mal à avancer, mais il n'avait pas le choix. Il progressa en regardant ses pieds, se contraignant parfois à regarder autour de lui... alors il remarquait un balcon, ici, une loggia qui lui paraissait originale. Il regardait aussi les gens : les enfants qui passaient en vélo, des hommes qui marchaient, affairés. Et les femmes. Il aimait qu'une femme déambule devant lui ou sur le trottoir opposé, il était hypnotisé par le balancement des hanches et cela le stimulait à continuer sa route. Hélas, tôt ou tard, elle entra dans une maison ou bifurquait dans une ruelle perpendiculaire.

Dieu, qu'il faisait chaud !

Le soleil l'assommait et, dans un état second, il se rendit compte qu'il avait atteint le quartier de la Chantourne. Il sut qu'il était arrivé à cause du terminus du bus : un abri moitié verre, moitié bois, en mauvais état, encore sans entretien. C'en était fini des habitations bourgeoises, ce n'était plus que des bungalows, des cabanes perdues au milieu de terrains à la végétation désordonnée.

Au bout d'une place en terre battue, creusée de trous et jonchée de détritrus, il vit un rideau de peu-

pliers au-delà duquel se trouvait un terrain vague. Plus loin, il pouvait apercevoir la forêt qui s'étendait sur des kilomètres. Il éprouva un malaise et se demanda encore une fois, s'il avait eu raison de venir... Il était encore temps de faire demi-tour. Finalement, il se remit en route et parvint à la lisière du terrain vague. Il aperçut alors la caravane. Elle était grande, paraissait ancienne. Comme tout ici, elle avait l'air abandonnée.

Il s'attardait là, sans arriver à prendre une décision. « C'est une erreur » se dit-il encore. Il avait tant fait pour arriver jusqu'ici ! Il avait écrit un scénario, convaincu un réalisateur, réussi à dénicher des producteurs et maintenant qu'il se trouvait face à cette caravane sinistre, il hésitait ! Il réalisa que malgré la fatigue, et toutes les démarches engagées, le plus difficile était devant lui.

Des films, il en avait vu beaucoup dans toute sa vie, mais il y avait eu un avant *Le Destin* et un après. Au sortir de la projection, il n'avait plus été capable de retourner au cinéma pendant plusieurs semaines, tant il voulait conserver le souvenir de ce film et surtout de la séquence où il l'avait vue la première fois. C'était Enora qui avait joué la doublure du rôle principal pour une cascade mémorable. Pas une acrobatie pour faire joli, non, une cascade avec un cheval fougueux, comme on en voit au cirque dans des numéros à vous couper le souffle. Malheureusement, peu de temps après, elle avait eu un accident et avait quitté le milieu du cinéma pendant de longs mois. Elle s'était reconvertie dans de petites prestations avec des voitures où elle secondait son père. Lorsqu'il tentait d'écrire l'histoire d'Orèna, il ne cessait de penser à

Enora, et il était maintenant sur ce terrain vague, indécis, à peser le pour et le contre...

Allez! Courage! Si seulement un chien se mettait à aboyer, ça permettrait de prévenir de son arrivée, mais c'est dans un silence désespérant qu'il se retrouva en haut des trois marches métalliques. Sans trop y croire, il chercha une sonnette ou une clochette, mais il dut se résoudre à frapper à la porte. Il souhaita vraiment que personne ne réponde. Après un moment d'attente, il osa frapper à nouveau trois coups et attendit. Personne ! Il n'y avait personne ! Décidément, il se sentait très mal à l'aise. Par acquis de conscience, il frappa une dernière fois, mais cette fois plus fort. Il s'apprêtait déjà à redescendre les marches quand il entendit une voix féminine un peu rauque :

— Qu'est-ce que c'est ?

Pris au dépourvu, il bafouilla :

— Marc... je suis... Marc Ferrando.

— Qui ça ?

— Marc Ferrando ! Je suis scénariste !

— Connais pas ! C'est pour quoi ?

— Je viens vous proposer un rôle, enfin...

Il réalisa soudain qu'il s'y prenait mal. Il ne fallait pas proposer un rôle si elle n'était pas en état de travailler. Il s'en voulut, il était complètement perdu, mais elle finit par dire :

— Un instant, j'arrive !

Quelle panique ! Il se dit qu'il aurait mieux fait d'écouter les autres : « Enora est finie » ! Elle avait disparu dans l'accident, elle avait survécu physiquement, mais sa carrière était terminée.

La petite porte s'ouvrit. Enora se tenait en retrait, il la distinguait à peine.

— Entrez !

Il eut du mal à s'accommoder à la pénombre. Il commençait à être rassuré, malgré le manque de lumière, le logis ne trahissait pas de laisser-aller. Il s'était attendu au pire, à rencontrer une Enora hagarde, sauvage, vivant dans l'abandon, ou encore, aux crochets d'un homme alcoolique et fainéant. Oui, il était prêt au pire, mais le pire n'était pas au rendez-vous. Il sentit même un parfum discret et exotique. Elle l'invita à s'asseoir et se mit dans un coin encore plus sombre.

— Alors ?

— Oui... en fait, je viens vous voir pour un travail...

— Pourquoi n'êtes-vous pas passé par mon agent ?

— J'ignorais que vous aviez un agent...

— En fait je travaille peu depuis mon accident, j'aide plutôt mon père.

— Oui, je sais, mais ce que j'aimerais que vous fassiez est un peu particulier...

— Cinéma, télévision ?

C'était bien l'Enora qu'il attendait, jamais elle ne laisserait l'initiative à l'autre. Elle répondrait aux questions par d'autres questions.

— Oui, ça concerne le cinéma.

— D'habitude, c'est le réalisateur ou la maison de production qui prend les contacts ?

— Oui, mais... c'est un peu particulier. Je suis scénariste et j'ai pu obtenir la prérogative du choix

des gens qui vont travailler sur ce film... Enfin, de la personne qui doublera la comédienne principale.

— Dans quelle scène ?

« Nous y voilà! » pensa-t-il. Il était au pied du mur, la partie n'allait pas être facile et avec Enora il était inutile de tourner autour du pot.

— Eh bien... Il s'agit d'un film qui se passe au Moyen-Âge avec des chevauchées héroïques...

Enora l'interrompit brutalement :

— Une cascade avec des chevaux ? Il n'en est pas question !

— Laissez-moi vous expliquer !

— C'est non ! Pourquoi êtes-vous venu me chercher, moi précisément ?

— Je sais que c'est vous qui avez doublé dans le Destin !

— Eh bien, le Destin est derrière moi et votre film n'est pas mon avenir, je suis désolée.

Elle se leva, la lumière de la lampe révéla un instant la légère cicatrice qui lui balafrait la joue gauche puis son visage retourna dans la pénombre.

— Désolée ! Désolée que vous ayez perdu autant de temps pour venir jusqu'ici !

Elle ne lui accordait aucune chance. Il était inutile de poursuivre, en tous cas pas aujourd'hui, mais il avait maintenant la certitude que sa cascadeuse serait bien Enora et personne d'autre !

Il la salua, réconforté, rassuré et contempla le décor qu'il était presque sûr de revoir un jour : le terrain vague, d'autres caravanes, des carcasses de voitures calcinées.

« Maintenant, rentrer! » se dit-il. Il se demanda s'il trouverait un autobus. Heureusement, il en vit un à l'arrêt, mais il était vide, toutes les portes étaient ouvertes et le siège du conducteur inoccupé. Non loin, il découvrit un café avec quelques chaises et des tables en terrasse. Il alla s'asseoir en gardant une position favorable à la surveillance du bus et du retour de son chauffeur. Il commanda un thé glacé et songea qu'Enora ne lui avait même pas proposé à boire. Malgré tout, il voulait rester optimiste et il essaya de savourer l'instant présent.

Il faillit rater le départ, il n'avait pas vu le chauffeur revenir, et c'est le bruit du moteur qui l'alerta. Il eut à peine le temps de courir et de monter que le tacot démarrait brusquement. Sans doute partait-il déjà avec du retard et le chauffeur comptait bien regagner le temps perdu.

C'est avec soulagement que, rendu au terme de son voyage, il se mit à gravir les escaliers menant à son appartement. Sa demeure était plongée dans le noir, il avait fermé tous les volets pour la protéger de la chaleur. Il entra dans le séjour transformé en un grand bureau et s'assit, heureux, dans sa fameuse chaise aux accoudoirs qui le protégeaient de tous les assoupissements, de tous les vertiges qui parfois le menaçaient dans son travail. Il tourna le siège vers le mur où il avait épinglé une série de fiches. Il aimait voir ainsi son scénario prendre forme. Son histoire n'était pas qu'une longue suite de phrases, c'était aussi ce dragon qui tapissait le mur. Des lignes de fiches qui s'entremêlaient et dont il aimait à marier les couleurs. La contemplation de son dragon était son moment de détente, de ressourcement. Il avait été

capable de produire ça, donc il n'aurait plus de problème à finir et encore moins de blocage : sa grande hantise depuis qu'il écrivait des histoires. Il pensait à son histoire avec un regain d'enthousiasme maintenant qu'il avait rencontré la doublure de son rôle principal. Il aimait de plus en plus son personnage. Il le voyait prendre de jour en jour plus d'autonomie.

La sonnette de l'interphone le tira de sa rêverie...

— Oui

— Marc, c'est moi ! Robert!

Tiens ! Que fait-il là, lui, et maintenant ?

— Entre !

Il songea que le réalisateur était au courant de sa visite à Enora. Probablement venait-il aux nouvelles.

— Entre ! Entre donc, mets-toi à l'ombre !

— On ne voit rien !

— Assieds-toi ! Je cherche à boire.

— C'est décidément sinistre chez toi, tu sais ?

Oui, il le savait ! Enfin, sinistre pour les autres, lui, il avait besoin de ce décor austère, c'était aussi depuis qu'il avait quitté... enfin bon, ces maudits glaçons qui ne veulent pas se décoller...

— Voilà, un whisky comme d'habitude ?

— Oui, tu es sympa ! Raconte, tu l'as trouvée ?

— Oui ! J'ai vu Enora.

— Et ? Elle est d'accord ?

— Minute ! Pour le moment c'est non ! Mais ça n'a rien de surprenant...

— Marc, ça fait un bout de temps que l'on travaille ensemble, aussi permets-moi de te demander : pourquoi tu t'embarques dans une histoire pareille ? C'est moi qui vais tourner ce film, que je trouve inté-

ressant, mais pourquoi diable tu te braques sur cette histoire de cascade ? Tu sais bien...

— Qu'elle n'est qu'une doublure, qu'on ne verra même pas son visage à l'écran... et patati ! et patata !

...

— Oui ! Et alors ?

— Tu veux savoir ?

Marc ne voulait pas être incorrect avec son réalisateur, non, ils s'estimaient trop depuis le temps qu'ils collaboraient ensemble... mais il était un peu le patron dans cette affaire. C'est lui qui avait trouvé le financement, les producteurs et c'est lui qui avait voulu que son histoire soit tournée par Robert.

— Écoute, tu connais ma vie, qui je suis et puis... le temps m'est compté...

— Tu fais suer avec ça, Marc ! Ton temps est compté comme celui de tout le monde. Tu as eu une alerte de santé sérieuse, mais tu ne vas pas mourir pour ça !

— Mais, j'aimerais tout mettre dans ce scénario, vraiment tout... comme si ça devait être mon dernier film...

— Je n'ai rien contre, Marc, mais cette histoire de cascade ? Ça ne se justifie vraiment pas !

« Oui Robert, ça ne se justifie pas ! » se dit-il. Tu as raison parce que je ne peux pas t'expliquer la raison ! Tu penses que je suis fou et c'est bien vrai que je le suis devenu. Mais après avoir passé des heures dans cette pièce à inventer des histoires, il faut bien l'être un peu, non ? Surtout celle-ci précisément...

— Au fait ! J'ai trouvé un nom pour mon héroïne : Orèna !

— Orèna ?

— Oui, ça sonne bien, qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu rigoles ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Marc.

— Oh ! Tu ne vas pas me dire que c'est encore un mauvais tour de ton inconscient ?

— Je ne vois vraiment pas ?

— Ta cascadeuse, elle s'appelle comment ?

— Enora !

— Et alors ?

— Ça se ressemble ! C'est ça que tu veux dire ?

— Ça se ressemble au point qu'avec les lettres d'Enora tu fais Orèna.

Marc se figea et parut réfléchir :

— Mince ! Je ne m'en étais pas rendu compte ! répondit-il.

— Tu ne plaisantes pas ?

— Non, je t'assure, je viens de le découvrir !

— C'est pourtant toi le scénariste ! Le maître des mots !

— Je fais ce que je peux, dit-il avec un sourire triste.

— Je vais te laisser. Tu sais que le tournage commence dans un mois ! Tu as intérêt à être prêt !

— Ça ira !

— Et la cascade sera tournée dix semaines après ! Elle sera prête ? Elle ?

— Elle le sera, ne t'en fais pas !

— Tu as raison, cette fois ce n'est pas moi qui porte le projet. Mais quand même, j'aimerais que ça

marche ! On a fait du bon boulot ensemble dans le passé...

— Ne t'inquiète pas ! Tout ira bien.

— Ton whisky, c'est le meilleur dans le milieu du cinéma ! À plus tard Marc... Laisse, je connais le chemin.

Marc entendit la porte se refermer. Elle avait un peu le son d'une porte de prison amplifié par la réverbération de la cage d'escalier. Oui, le scénario sera prêt. Oui, Enora sera prête... Enfin, tout devrait l'être le moment venu.

Marc fit pivoter son siège pour contempler à nouveau son dragon. C'est ce qu'il faisait à chaque fois lorsqu'il voulait se rassurer et calmer son angoisse. Quelle affaire ! Ce n'était pourtant pas le premier scénario qu'il écrivait, mais les circonstances étaient étranges. L'histoire d'Orèna, était née d'une musique qu'il avait entendue alors qu'il rendait visite à un chat qu'il gardait pendant que sa maîtresse était en voyage. Il passait une heure ou deux chaque jour dans l'appartement de cette amie et, pour se distraire, il avait eu l'idée de mettre en route la petite chaîne hi-fi. Un air, mi-moyenâgeux, mi-celtique, envoûtant, avait envahi la pièce et les images avaient afflué sans discontinuer, comme s'il visionnait déjà un film sans entendre aucun dialogue.

Longtemps, il avait réfléchi à ce qui s'était passé tout au long de l'écriture de son scénario et il se demandait ce qui lui arrivait. Il lui semblait que le récit préexistait et qu'il n'y avait plus qu'à retrouver la trame et mettre des paroles sur les images qu'il voyait. Il avait l'impression que l'histoire qu'il écrivait venait du fond des âges et cela lui parlait telle-

ment, qu'il n'avait plus qu'à l'écouter et à la transcrire sur le clavier.

Il savait précisément, en regardant son dragon, où il en était maintenant et combien de temps il lui fallait pour finir. Si le tournage commençait dans un mois, il lui faudrait mettre les bouchées doubles et travailler la nuit. Il effectua son rituel qui lui permettait « d'entrer en écriture » comme on entre dans le sommeil qui débouche sur les rêves. Il prépara une grande tasse de café, tamisa encore plus la lumière, remplit les cases de plusieurs plannings et enclencha finalement le lecteur de CD. Il n'y avait plus qu'à boire une première gorgée de café, à relire les dernières lignes de son manuscrit et guetter le miracle qui allait s'accomplir : au moment même où, après avoir reposé sa tasse, ses doigts toucheraient le clavier et, à ce moment-là seulement, les mots se formeraient sans discontinuer sur son écran.

2

— C'est toi le palefrenier ?

— Pardon ?

— Tu es bien le palefrenier de la princesse ?

— Oui... enfin... Oui !

— Je suis le capitaine. Viens avec moi, tu es consigné au corps de garde !

— Que se passe-t-il ? Nous allons nous rendre ?

— Tu serais prêt à mourir pour la princesse ?

Je sentis mes poumons appeler violemment de l'air et, parvenu à la fin de l'inspiration, je m'entendis répondre :

— Oui...

— C'est parfait, dit-il lorsque nous fûmes arrivés. Tu vas attendre ici. Nous allons tenter de faire sortir la princesse avant que les Barbares ne pénètrent dans la forteresse. Tu seras à sa gauche et moi à sa droite, nous serons son dernier rempart ! Si nous mourons, notre princesse mourra également ! C'est aussi simple que ça !

— Quand devons-nous partir ?

— D'un instant à l'autre ! Encore une chose : la princesse sera revêtue d'une cape noire ! C'est important ! Ne la confond pas avec sa camériste qui aura

une cape blanche ! Reste ici maintenant et ne bouge plus !

— Je n'ai pas le temps de voir ma famille ?

— Non ! Si Dieu le veut, tu la retrouveras bientôt!

L'attente devenait insoutenable. Les barbares nous assiégeaient depuis des semaines, et nos forces s'amenuisaient. La population était réduite à la plus grande misère. Il n'y avait plus rien à manger et, plus terrible encore, il n'y aurait bientôt plus d'eau. Les derniers puits s'asséchaient. La tentative pour faire sortir la princesse ne pouvait plus être reportée.

La salle du corps de garde était presque vide. Le nombre de combattants avait fondu au cours des multiples tentatives afin de briser l'étreinte du siège ou repousser les assaillants en haut des remparts. Nous n'étions plus qu'une vingtaine à tenter cette ultime sortie. J'approuvais la décision du roi de vouloir préserver la vie de la princesse, même si cet acte était désespéré, sûrement voué à l'échec. Nous avons terminé le peu de nourriture qui nous était attribué et nous finissions le fond des tonneaux de vin. Je guettais sans cesse, à l'autre bout de la salle, une porte en bois aux ferronneries impressionnantes à laquelle on accédait par quelques marches. C'était par là qu'apparaîtrait notre princesse pour le grand départ.

Je pensais avoir un moment pour vérifier mon équipement quand soudain la porte s'ouvrit. Le capitaine apparut, suivi de plusieurs personnes.

— Allez chercher les chevaux ! Nous les monterons ici même !

Quelqu'un s'étonna :

— Nous partons tout de suite ?

— À l'instant même ! Il est probable que des espions se soient introduits dans la forteresse, nous ne devons pas leur laisser le temps de donner l'alerte.

Par une porte latérale, les chevaux entrèrent dans la salle de garde. C'est alors que je vis la princesse et me rendis compte qu'elle portait une robe !

— Capitaine, pourquoi n'est-elle pas déguisée en homme ? Tout le monde va la reconnaître !

— Non ! Elle a son capuchon. Personne ne peut voir son visage.

— Mais...

— À cheval !

Aucune discussion n'était plus possible. Je pris ma place à gauche de la princesse et la saluai à haute voix car sa capuche l'empêchait de me voir :

— Princesse, c'est moi Jaspe, votre palefrenier !

Elle ne répondit pas, mais inclina légèrement la tête. Je fus intrigué de voir ses mains vêtues de gants de peau que je ne lui connaissais pas. Le capitaine donna l'ordre d'ouvrir les grandes portes de la salle et nous nous mîmes en marche.

Sitôt rendue à l'air libre, notre petite troupe prit tout de suite le galop vers la sortie du fort. Pris au milieu du groupe, je ne pouvais que suivre le mouvement, comme si une immense force nous poussait dans le bruit assourdissant des sabots martelant les pavés. Je nous voyais projetés contre les portes closes quand elles s'ouvrirent brusquement à notre approche. Le pont-levis était baissé et c'est à une cadence d'enfer que nous nous précipitâmes vers les lignes ennemies. Nous avions beau bénéficier de l'effet de surprise, je ne pouvais imaginer éviter un affrontement. N'ayant jamais été au combat, je fis comme les autres

et me couchai sur l'encolure de mon cheval pour donner moins de prise aux flèches. La princesse était déjà en cette position, je supposai qu'elle avait imité en cela le capitaine qui était à sa droite. Je n'avais plus aucune visibilité, je sentis seulement que nous incurvions notre trajectoire et j'entendis le choc des armes. C'était irréel... Pris au milieu du groupe je ne pouvais rien voir ni faire. Je m'assurai que j'étais toujours à côté de la princesse et cherchai à la protéger des agresseurs. Soudain, je vis le vide devant moi et je fus pris de panique. Les premiers rangs s'étaient clairsemés, il semblait que nous n'étions plus que la moitié du groupe. Le capitaine passa en tête et cria « Suivez-moi ! » Je regardai derrière moi et vis qu'une partie de la troupe avait bifurqué sur la droite. Au milieu, il y avait la camériste. En plein danger, je me pris à penser : « Comment allons-nous faire sans la camériste de la princesse ? » mais nous étions toujours lancés au galop et notre sortie semblait être un succès.

Par moments, je prenais le risque de regarder en arrière et je m'aperçus que la surprise avait été totale pour nos assaillants. Ils ne s'attendaient pas à une échappée aussi rapide et téméraire. Nous les avons pris au dépourvu, car ils étaient installés dans un siège qui s'éternisait et nous pensaient incapables de prendre une quelconque initiative. Nous avons encore quelques poursuivants, mais la séparation en deux de notre petite troupe avait fini par semer le trouble.

Nous essayâmes de mettre le plus de distance possible avec les Barbares sans oublier que nous étions maintenant en terre conquise et que la population hésiterait à nous aider. Je chevauchais à côté de la

princesse, tandis que le capitaine était toujours à la tête de notre petite escorte.

— Princesse, je crois que nous avons réussi notre évasion !

La princesse ne me répondit pas, mais je mis cela sur le compte de l'émotion.

— J'espère que notre capitaine saura trouver une halte sûre car la nuit ne va pas tarder...

Soudain, je vis la princesse changer d'attitude, se redresser sur ses étriers et contre toute attente mettre son cheval au galop. Surpris, je ne réagis pas tout de suite, elle était maintenant en tête de la petite troupe qu'elle commençait même à distancer.

— Capitaine ! La princesse s'enfuit !

Le capitaine resta calme et me dit :

— Demeure avec elle ! Rejoins-la !

Ne comprenant pas pourquoi le capitaine ne rattrapait pas lui-même la princesse je me lançai à sa poursuite. Mon cheval n'était pas mauvais mais j'eus du mal à la rejoindre. À bout de souffle je criai :

— Princesse ! Princesse ! Arrêtez-vous, nous avons besoin de la protection de l'escorte, nous ne pouvons pas partir comme ça !

Je parvins enfin à la rejoindre, au moment même où son capuchon glissa et qu'une immense chevelure brune se déroulait au vent. Déconcerté, je vis le visage d'une femme riante qui m'était complètement inconnu. Ce n'était pas la princesse que j'escortais et pour qui j'avais pris tant de risques ! Je ralentis mon cheval au point de m'arrêter et la femme échevelée en fit autant.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Orèna.

— Je ne vous ai jamais vue à la forteresse !

— Moi non plus.

— Mais où est la princesse ?

— Elle était avec nous, mais elle est partie lorsque le groupe s'est séparé.

— C'était la camériste ?

— Oui !

Je me sentais perdu, plus j'écoutais Orèna, plus je la regardais, moins je savais à qui j'avais à faire. Sa peau était mate, presque foncée et sa voix était grave, profonde, avec une pointe d'accent du Sud.

Lorsque l'escorte nous rattrapa, je vis bien que le capitaine n'avait pas l'air étonné. Je mis pied à terre. La découverte de la supercherie me laissait sans voix. Dans un premier temps, me sentant floué, je me demandais quoi faire, mais finis par comprendre que j'avais été sacrifié pour donner une chance à ma princesse. Être à côté de sa doublure était la meilleure garantie pour protéger la vraie ! Personne n'ignorait que j'étais son palefrenier préféré et que j'étais seul capable de l'accompagner jusqu'en enfer. Je me sentis vidé, abandonné, sans plus aucune utilité. Je regardai mes compagnons, les hommes d'armes. Pour eux, qu'importe qu'ils aient accompagné la princesse ou sa doublure, ils avaient accompli la mission qu'ils avaient reçue et l'avaient menée à bien. Le capitaine s'affairait aux besoins du campement, cherchait à évaluer la gravité des blessures de ses hommes. Finalement, il s'approcha de moi.

— Et toi, comment vas-tu ?

— Je suis épuisé. La princesse... vous croyez qu'elle a pu s'en sortir ?

— Je pense que oui. Compte tenu de la mobilisation de l'ennemi à notre égard, la diversion a dû être assez importante pour qu'elle passe avec son escorte. Je crois qu'on a fait du bon boulot ! Maintenant, il nous faut prendre du repos pour repartir à l'aube.

— Pour aller où ?

— Pour continuer pardi ! Notre mission n'est pas terminée !

— Comment ça pas terminée ? Nous n'allons pas escorter la doublure de la princesse à travers tout le pays ?

— Si ! Nous allons l'escorter ! Elle et aussi quelque chose d'autre...

— Quelque chose d'autre ?

— Oui ! Prends du repos, ta tâche n'est pas terminée, tu dois continuer à être le palefrenier d'Orèna !

Le capitaine continua son inspection. À chaque compagnon, il confirma la poursuite de la mission et rassura les hommes : ils seraient tous payés, il s'en portait garant !

Je songeais à retourner auprès des chevaux quand mon regard se porta sur Orèna. Elle était près du feu, occupée à réparer une longe de cuir. Elle paraissait farouche et inspirait la force. À la voir ainsi, je me demandai si, vraiment, je servais encore à quelque chose tant elle paraissait capable de se débrouiller seule. À la tombée du jour, je vis les bras nus d'Orèna et m'étonnai que sa peau fut si sombre...

3

La visite du scénariste avait agacé Enora. Elle avait perçu sa détermination comme un défi insolent, elle se sentait menacée. Sans y penser, elle se versa un verre de vin blanc. Elle avait arrêté de travailler avec les chevaux, tout le monde le savait ! Pourquoi ce type était-il venu la relancer ? Pourquoi la voulait-il, elle, Enora ? Ce n'était même pas un réalisateur ! Comment un scénariste avait-il pu obtenir le choix de la cascadeuse ? Il fallait qu'elle vérifie ça auprès de Charly. Au fait, pourquoi fallait-il qu'elle « vérifie ça » ?

Cet homme l'intriguait, et, sait-on jamais, il pouvait peut-être revenir. Elle avait connu, dans sa période de gloire, de ces sortes d'adorateurs éperdus, capables de venir se traîner à ses pieds pour un peu de reconnaissance. Maintenant elle était marquée, ne montait plus, tout le monde l'avait oubliée... Qui pouvait être cette espèce d'admirateur pervers ? Lentement, elle passa la main sur les minuscules cicatrices de sa joue gauche : les nerfs sectionnés au cours de nombreuses opérations avaient ôté toute sensibilité à la peau. Qu'elle aimait la pénombre de sa caravane ! Une caravane qui pouvait partir à tout instant, pour

aller... ailleurs ! Elle entendit frapper et eut peur que ce soit encore lui. Il l'avait troublée.

— Salut Enora, tout va bien ?

La jeune femme soupira d'aise : ce n'était que son père qui venait aux nouvelles. Il avait vu le visiteur, probablement...

— Entre Papa !

Charly ouvrit la porte. Saisi par l'obscurité de la caravane, il plissa les yeux.

— Ça va Enora ? Ce n'était pas une mauvaise nouvelle ?

Enora sourit, elle était toujours émue de sa sollicitude. Elle se souvint de toutes ces heures qu'il avait passées à attendre aux urgences. Au retour des opérations et au réveil des anesthésies, il était toujours là.

— Ne t'inquiète pas, c'est un type qui voulait que je fasse un travail...

Charly voyait son verre de vin, signe que non... ça n'allait pas si bien !

— Tiens, sers-moi un remontant. Il me semble que j'en ai besoin moi aussi.

Décidément, cette complicité la surprenait toujours. « Dommage qu'il soit mon père, j'aurais bien aimé qu'il soit mon homme ! »

— C'était quoi comme travail ?

— Doubler... enfin faire une doublure pour un film.

— Ah !

Elle voyait bien que son père était intrigué et qu'il aurait voulu en savoir plus... Enora préférait éviter le sujet, mais ce soir elle avait besoin de parler.

— Un truc avec les chevaux.

— Ah ! Tu as refusé, bien sûr. Je comprends...

— Oui, tu comprends, mais tu désapprouves ! Tu n'as jamais essayé de savoir pourquoi je n'ai pas voulu reprendre les cascades avec les chevaux. Pour toi, l'accident ça fait partie du métier, on se rate et on recommence, comme au cirque. Non, tu n'as pas admis et c'est devenu un sujet tabou entre nous...

Charly buvait pensivement son verre de blanc tout en l'écoutant. Lorsqu'Enora eut fini de parler, il jugea qu'il valait peut-être mieux de s'éclipser plutôt que de risquer une conversation qui allait provoquer la colère de sa fille.

— Demain... tu sais, on répète avec la Ford ?

— Pas de problème, je serai en forme !

— Repose-toi bien ma chérie. Tu sors ce soir ?

— Non ! Tu sais que ça ne serait pas professionnel ! dit-elle avec un petit sourire.

— Oui, c'est vrai, pas professionnel du tout ! répondit-il avec le même sourire amusé.

Son père sortit. Elle était encore perturbée à la pensée de son visiteur. Cette histoire de chevaux « trottait » dans sa tête. Non ! Jamais elle ne referait de cascade à cheval ! Quelle que soit l'insistance de ce soi-disant scénariste ou sa force de persuasion, jamais elle ne recommencerait ! Mais cette assurance qu'avait Ferrando de parvenir à ses fins l'énervait. Elle savait que sa propre décision se basait sur deux faits : elle n'était plus performante à cheval mais, aussi, elle ne voulait pas se dédire. Sur ce deuxième point, elle se rendait bien compte qu'elle bloquait : son tempérament têtu avait gardé sa fougue ! Pour-

tant, avec la visite de Ferrando, le doute s'insinuait : ne pouvait-elle vraiment plus rien faire avec un cheval ? Les vapeurs de l'alcool obscurcissaient son cerveau. Il était temps de dormir.

Elle se réveilla le matin de mauvaise humeur, encore préoccupée par la visite de la veille. Après un petit-déjeuner sans appétit, elle hésita à se recoucher : c'était son refuge devant l'adversité et elle y avait eu souvent recours durant sa convalescence. Elle décida de se rendre à l'écurie, elle voulait en avoir le cœur net !

D'abord vérifier que personne ne regardait, surtout pas ce Ferrando qui pouvait débarquer à l'improviste.

Les écuries étaient à l'autre bout de l'immense terrain. Enora avait toujours eu sa caravane loin d'elles. Du reste, c'était une chance que son père ait installé les chevaux loin de la piste de préparation des voitures où, durant des heures, les pauvres bêtes auraient eu à supporter les rugissements des moteurs, les nuages de poussière et les gaz d'échappement. Depuis l'accident, elle n'allait plus du côté des écuries, elle n'était jamais retournée voir son cheval noir, Étendard. D'abord l'odeur lui parvint... Mon Dieu, comme c'était bon l'odeur des chevaux, du foin et du cuir. Puis elle perçut la chaleur des bêtes et tous leurs petits bruits : les sabots qui raclent le sol, les hennissements contenus. Enora longea la coursive sur laquelle donnaient les box. À chaque portillon, une tête et une paire d'yeux. Pour le néophyte, tous les chevaux se ressemblaient, mais pour Enora chacun était différent. Pas seulement par la couleur de la robe ou sa morphologie. Non, chacun avait son caractère et elle les

connaissait tous, même ceux qu'elle n'avait jamais montés.

Qu'ils étaient curieux les chevaux et excités à l'idée que, peut-être, on venait les prendre pour une promenade ou un exercice. Les alentours paraissaient déserts, les garçons d'écurie devaient déjà être tous occupés.

Elle avançait avec appréhension, redoutant la confrontation avec Étendard, dont le box, le dernier de la rangée, était maintenant tout proche. Elle y arriva enfin et vit l'embrasure : vide ! Elle eut un doute, peut-être que son cheval n'était plus là, qu'après l'accident son père l'avait peut être fait disparaître. Depuis, jamais il n'avait été question d'Étendard. Elle chercha dans l'ombre du box. Étendard était là, il ne bougeait pas, mais regardait fixement l'ouverture comme s'il avait entendu Enora approcher, comme s'il savait qu'elle allait venir aujourd'hui, qu'elle allait enfin venir le voir. Enora le contempla, muette. Elle sentit au plus profond d'elle-même une vague se soulever, une vague d'émotion qui se traduisit curieusement par un ordre d'une dureté qu'elle ne comprit pas elle-même :

— Viens ici ! Viens là !

Elle avait retrouvé la voix, « la voix des chevaux » ! Ceux qui ne connaissaient pas le monde équestre étaient toujours surpris : on pouvait penser que les cavaliers et maîtres de manège rudoyaient leurs bêtes, mais il ne s'agissait que de cette « voix des chevaux ». Enora venait de retrouver la sienne, profonde et chaude. Étendard se rapprocha en hochant la tête.

— Te voilà donc !

L'étalon était maintenant dans l'encadrement de la porte. Enora eut l'impression que son cheval était nu ! Nu, à découvert, il représentait une masse de chair et de muscles mais à ses yeux, il était vulnérable, terriblement vulnérable. Brusquement elle fondit en larmes, ferma les yeux et posa sa tête sur chanfrein d'Étendard.

— Viens mon garçon !

Enora caressa doucement les naseaux frémissants. Oui ! Elle lui en voulait encore un peu : il n'avait pas pris la bonne décision ! Par moment, c'est le cheval qui doit apprécier la situation et réagir. Le jour de l'accident, il avait failli !

Étendard était prêt, elle le sentait, il avait envie de sortir et de galoper. Ça serait si facile de partir et d'essayer... mais non, sa décision était définitive ! Monter maintenant c'était manquer de caractère et Dieu sait combien il lui en avait fallu pour s'en sortir et revivre...

Enora ne put se résoudre à quitter son cheval et elle resta debout près du portillon. En le retrouvant, le désir de monter avait surgi, fort, impétueux. Un sentiment qui se fichait bien de toutes ses déclarations, des principes du métier ! Voyons, ce n'était pas raisonnable. Elle n'était pas encore complètement remise et elle devait aider son père pour le réglage d'une cascade. Pourtant, elle ne pouvait se détacher d'Étendard.

Il n'y avait personne aux alentours... Il ne fallait surtout pas avoir à se justifier. « Alors on reprend ? C'est bien Enora ! Quel courage cette Enora... » Non, tout valait mieux que d'affronter ces commentaires humiliants. Elle avait dit qu'elle ne remonterait plus à cheval, elle ne remonterait plus ! Elle remarqua

comme le poil était beau près des oreilles, si noir, avec des reflets bleutés. Il était magnifique son Étendard, et il avait envie de courir. Il ne sortait sûrement pas souvent maintenant qu'elle ne s'en occupait plus. Pauvre bête ! Elle se sentit lâche. Elle ne s'écoula plus et ouvrit le portillon. Le cheval ne se fit pas prier, ses fers résonnèrent sur le sol de la coursive. Il n'était pas sellé, elle avait seulement passé un licol au cou. Promenade ! Simplement une promenade, elle allait le promener sans le monter parce que ces fichus lads ne savaient pas s'occuper d'un cheval et que « putain de bordel », un cheval ça demandait du travail, des soins et qu'aujourd'hui plus personne ne voulait se donner la peine...

— Vous voulez monter, Mademoiselle ?

Enora se retourna, interdite. Un garçon d'écurie se tenait derrière elle. Elle le regarda longuement : il ne posait pas de questions, il n'avait pas de sourire idiot, il demandait seulement si elle voulait monter sur son cheval. Elle répondit doucement :

— Oui, s'il vous plaît.

Sans dire un mot, le garçon disparut dans les écuries. Enora se trouva bête et se dit qu'il était encore temps de changer d'avis, de ramener le cheval dans son box, d'engueuler le garçon d'écurie, car lorsqu'on est responsable des chevaux on s'en occupe et que... Le garçon réapparut et jeta une selle sur le dos d'Étendard. On eût dit qu'il savait qu'il fallait ne rien dire. D'un geste sûr, il mit en place l'équipement et disparut avant même qu'elle n'ait pu lui dire merci. Presque furieuse, elle engagea un pied à l'étrier et se hissa en selle. Elle remarqua quelques douleurs dues à ses blessures mais aussi les rênes parfaitement

réglées. Elle effleura de ses talons les flancs de son cheval qui se dirigea de lui-même vers le large, tournant le dos au manège et aux pistes d'entraînement. Il savait ce qui était maintenant nécessaire à Enora.

4

Quelle chaleur ! Marc ne savait plus jusqu'où remonter dans ses souvenirs pour se rappeler quand il avait fait si chaud. Il passait ses journées dans la pièce au dragon, tous volets clos, à faire et refaire son intrigue. Par moments tout se tenait, et à d'autres il perdait le fil. Ce n'était pas un scénario comme les précédents, il engageait trop de choses pour le bâcler. Il se moquait de sa réputation, ce serait probablement son dernier film, mais il ne voulait pas entacher la carrière de son réalisateur, et surtout il devait rester cohérent en ménageant le plus possible le mystère imprégnant son histoire. La scène finale, celle avec Enora, lui posait de sérieux problèmes.

Ce qui ralentissait aussi la progression de son travail, c'étaient ces interminables réflexions quant au sens de ce qu'il écrivait. Certains jours, comme maintenant, il était rempli de doutes, rien ne marchait... et les contrariétés s'enchaînaient. Le téléphone sonna.

— Marc ? C'est toi ? C'est Robert !

— Bonsoir Robert. Tu vas bien ?

— Moi ça va, mais toi, tu as une drôle de voix !

— Je te l'ai déjà expliqué cent fois : je ne parle à personne de la journée alors ma voix n'est pas échauffée, c'est pour ça qu'elle ne te semble pas normale.

— Bon, bon, ne t'énerve pas ! Ça avance ton histoire ?

— Ça avance, mais là je suis un peu bloqué...

— Aïe ! Ce n'est pas le moment, on commence bientôt et puis on a une déjà une tuile.

— Une tuile ?

— Oui, Sandrine Lesueur, l'actrice qui tient le rôle d'Orèna... elle refuse de jouer la scène de la forteresse, tu sais, celle de la sortie. Et c'est la première qui doit être tournée.

— Mais pourquoi ? Il n'y a pourtant pas de danger !

— Oui, mais elle ne veut courir aucun risque car elle enchaîne avec un film aux États-Unis !

— Pourtant son contrat...

— Son contrat a été rédigé en ce sens : elle ne devra prendre aucun risque inconsidéré !

— Et alors ?

— Et alors, il faut qu'Enora joue aussi les premiers plans !

— Ce n'est pas possible ! Je n'ai toujours pas son accord et elle ne doit intervenir que dans trois mois. Elle n'est prévue que pour la scène finale.

— Marc, on n'a pas le choix ! On démarre le tournage par l'épisode de la fuite du fort et c'est celle qui est la plus coûteuse en décors et en figurants ! Il va falloir qu'Enora tourne dès le début !

— Pas possible. Je n'ai pas fini d'écrire ! Je ne peux pas courir revoir Enora et travailler... et puis, il faut que je lui laisse du temps...

— Marc, j'ai accepté de faire ce film avec toi... dans des conditions anormales, avec un scénario pas fini et un projet dont je n'ai pas la maîtrise complète...

— Oui, Robert, je sais ! Je suis responsable de tout ça ! C'est bon, je m'occupe de tout ! Excuse-moi, ce n'est pas de ta faute...

— Marc ? Je ne cherche pas à te mettre la pression... tu vas pouvoir assurer ?

— Pas de problème, Robert ! Je vais y arriver.

— Je te rappelle demain ?

— Oui, c'est ça, rappelle-moi demain. Je te dirai où j'en suis !

Elle devait avoir le téléphone, elle devait sûrement en avoir un, mais Marc sentait qu'il n'avait aucune chance de convaincre Enora de cette façon. Il lui fallait donc retourner là-bas. Il pensa à ce long trajet en bus et essaya de voir s'il n'existait pas un autre moyen de transport. En consultant une carte, il découvrit qu'il y avait une gare pas trop loin de sa destination. Il regarda une dernière fois le dragon au mur et se dit que ce déplacement le distrairait un peu de l'imbroglio de son récit. Il partit et, curieusement, voulut prendre son temps en emprunta un chemin à travers les bois.

Il en avait assez de tout devoir calculer, de connaître le temps que prendrait le voyage. Il en avait assez de devoir démêler les nœuds de son intrigue et il en avait ras le bol d'essayer de comprendre où allait le mener cette histoire. À l'ombre du feuillage des arbres, il avait l'impression de mieux réfléchir à mieux analyser les événements. Il voyait parfaitement quand avait pris naissance son projet : c'était cette

musique qui avait éveillé en lui quelque chose qu'il pressentait important. C'était là son erreur ! Pourquoi s'était-il embarqué dans cette galère à partir d'une musique venue d'ailleurs... mais il y avait quelque chose d'autre... cette présence qui ne l'avait plus quitté depuis qu'il avait commencé à écrire. D'abord oppressante, elle était devenue presque amicale, familière... Malheureusement, il ne semblait pas qu'elle puisse l'aider directement. C'était comme si elle l'encourageait sans être capable de lui dicter clairement le fil de l'histoire, et surtout le pourquoi et la finalité de son film. Il ne pourrait jamais parler de tout ça à Robert, sûrement qu'il se serait moqué et lui aurait conseillé d'aller voir un psy.

Ça lui faisait du bien de penser en marchant, à tel point, que lorsqu'il parvint à la petite gare, il se sentait rasséréiné, calmé, comme s'il ne portait plus le film, seul... il retrouvait cette énergie qui l'avait aidé, qui l'avait poussé au début du projet. En prenant place dans le wagon aux banquettes sales, il s'aperçut qu'il était seul, en cette fin d'après-midi. Il aimait beaucoup se déplacer en train, il se sentait délivré de toute contrainte : tant qu'il était là, il n'avait aucune décision à prendre. Le temps du voyage, il fut heureux et comme libre de toute responsabilité.

Le revers de la médaille était que, à l'arrivée, il devait marcher davantage pour aller chez Enora qu'en prenant le bus. Il faisait encore très chaud et la sensation d'être perdu dans cette banlieue sans limites l'envahit à nouveau. Il sut qu'il arrivait car, avant même de voir le terrain, il entendit le rugissement d'un moteur de voiture, puis un nuage de poussière rendit l'air irrespirable.

Parvenu au rideau d'arbres qui délimitait le terrain d'entraînement, Marc s'immobilisa. Sur le sol en terre battue, des quilles en plastique symbolisaient un carrefour. Deux voitures étaient immobilisées, moteur en marche. Des aides s'affairaient autour de ce qui sembla être une rampe en tôles d'acier. Une autre personne aplanissait des traces de dérapages. Quand tout fut prêt, les assistants se retirèrent et les voitures se mirent en mouvement. Il reconnut Enora au volant de l'une d'elle. Sa vitesse paraissait moindre que celle du véhicule qu'il supposa être conduite par son père. Ce dernier, parti de plus loin, accéléra et engagea les deux roues du côté gauche sur la rampe. Les roues décollèrent et c'est à ce moment qu'Enora se présenta dans le carrefour pour lui barrer la route. Elle braqua pour l'éviter, et la voiture de son père l'effleura, à quelques centimètres près, avant de retomber lourdement sur le sol.

Marc n'eut pas le temps d'avoir peur, tant la scène avait été rapide, mais la cascade finie, son cœur battit la chamade. Si sa cascadeuse prenait autant de risques il aurait du mal à la conserver pour son film. Il vit Enora sortir sereinement de sa voiture, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt qui lui donnaient une silhouette élancée et sportive. Elle enleva son casque qui libéra ses longs cheveux sur les épaules. Marc découvrait enfin Enora en plein jour, il était rassuré, car à cette distance il ne voyait plus la cicatrice sur sa joue. Elle paraissait halée, ce qui l'étonna sachant qu'elle vivait dans une caravane si sombre.

Marc ne put se résoudre à bouger, il voyait bien que l'entraînement était fini et que le terrain se dégageait. Enora et son père se dirigeaient maintenant vers

lui. Il était temps qu'il se montre : s'il attendait encore un peu il serait dérangeant de le découvrir en train d'épier. Il se mettrait dans une situation embarrassante.

Enora et son père marchèrent à quelques mètres de Marc sans le voir. Passé le rideau d'arbres, ils allèrent vers le petit café de la place, non loin du terminus de l'autobus qu'avait pris Marc la première fois. La chaleur était toujours écrasante, l'esplanade poussiéreuse et la terrasse du café déserte. On avait vraiment l'impression d'être au bout du monde. Enora et son Père s'assirent et, quand ils furent servis, Marc contourna la place, derrière les arbres, pour faire croire qu'il venait de la direction opposée au terrain d'entraînement. Finalement, il déboucha sur la place où la lumière du soleil l'aveugla un instant. Il affecta une démarche qu'il voulut décidée et se dirigea vers leur table.

— Vous sortez d'où comme ça ? fit Enora d'un ton plutôt avenant.

— Je suis venu vous voir.

— Voici mon père, Charly.

— Enchanté, Marc Ferrando. Je suis scénariste et je suis déjà venu voir Enora pour lui proposer un travail sur un tournage.

— En effet, ma fille m'a parlé de votre proposition, mais elle vous a aussi dit qu'elle ne voulait plus travailler avec les chevaux !

— Oui, je sais.

Marc esquissa un sourire. Il savait qu'il importunait Enora mais il n'avait pas le choix, il fallait qu'elle soit sur ce film ! Il le fallait... quant à lui expliquer... Charly reprit la parole :

— Asseyez-vous.

— Merci.

— Vous ne pouvez tout de même pas la contraindre ?

— Non... je ne peux normalement pas...

— Ce qui veut dire ?

— Que le monde du cinéma est un petit !

— Vous essayez de nous faire croire que, si Enora refuse de travailler avec vous, elle sera grillée ?

— Non, j'ai simplement dit que je ne pouvais pas normalement la contraindre. Mais pour diverses raisons, j'ai absolument besoin qu'Enora tienne ce rôle.

Enora ne put se retenir :

— Une raison ! Donnez-moi une seule raison valable pour me convaincre de prendre ce travail !

Marc était heureux d'être si près d'Enora. Elle était belle et vivante, même sa cicatrice accentuait son allure rebelle. Oui, c'est bien d'elle dont il avait besoin, dommage qu'elle n'ait pas le vrai rôle, celui d'Orèna ! Mais maintenant, il lui fallait trouver quelque chose de décisif.

— Je vous ai dit vous avoir vue dans le film *Le Destin* ?

— Oui, vous me l'avez déjà dit !

— Eh bien, j'ai écrit cette histoire en pensant uniquement à vous ! Voulez-vous que je la résume ?

— Allez-y !

Marc se concentra le plus possible pour raconter l'intrigue : la fuite du château, la substitution avec la princesse et la longue chevauchée dans le désert pour arriver à la frontière de « l'autre pays ». Il omit plusieurs points : la similitude du nom de son héroïne

avec celui d'Enora, qu'il n'avait pas encore fini d'écrire le scénario et qu'il en était même à réécrire des parties entières. Enora restait silencieuse et il fut donc surpris par sa violente invective :

— Mais enfin ! Je ne suis qu'une cascadeuse, personne ne saura qui je suis ! Je ne suis pas une actrice !

Marc sentit que c'était là tout le problème, pourquoi n'avait-il pas pensé à confier le rôle entier à Enora ? Peut-être parce qu'il considérait qu'Enora était justement plus qu'une actrice, qu'elle ne jouait pas qu'un rôle. Il repensa à la vision qu'il avait eue tout à l'heure sur le terrain avec la silhouette d'Enora sortant de sa voiture. Là, elle n'avait pas joué, elle avait vraiment risqué sa peau, c'était plus qu'un jeu d'acteur : c'était la vraie vie !

— Le temps presse.

— Pardon ?

— Je n'ai plus beaucoup de temps. Le tournage commence bientôt et nous aurons besoin de vous dès le début...

— C'est quoi cette histoire ? Vous vous êtes embarqué dans un tournage à la dernière minute ? Qui est le réalisateur au juste ? Je ne me rappelle plus du nom que vous m'avez donné !

— Robert Deslongchamps... J'ai souvent travaillé pour lui.

— Je le connais, dit le père d'Enora.

Charly était resté silencieux. Tacitement, il soutenait la décision de sa fille, mais il était tracassé. Le refus d'Enora ne paraissait pas catégorique, il était troublé. Il ne put s'empêcher de dire :

— Ma fille a besoin de temps.

— Je comprends, répondit Marc, je comprends...

— Holà un instant, c'est moi qui décide ! C'est moi qui décide du travail que je fais ou non !

Marc comprit qu'il avait trouvé un allié, que Charly avait perçu quelque chose, mais que pour l'instant il était inutile d'espérer en obtenir plus.

— C'est sympa ce terrain, si près de la ville...

— Oui, c'était une occasion... à ne pas rater, mais on ne sait pas combien de temps on va pouvoir rester ici. La spéculation immobilière est forte.

C'était encore Charly qui avait répondu, pourtant Enora ne paraissait pas mécontente, quelque part elle était reconnaissante que son père la protège de son impulsivité. Brusquement, elle se détendit et enchaîna :

— Oui, ça serait vraiment dommage de partir, j'aimerais tant rester dans cet endroit.

— C'est un peu se sédentariser pour des saltimbanques comme vous.

Enora sourit.

— Oui, nous sommes des saltimbanques sédentarisés !

Marc tendit l'oreille, il reconnut le moteur de l'autobus. Il tombait à point.

— Je vais vous laisser ! J'aimerais ne pas rater ce bus !

— Au revoir ! dit Enora.

— Merci de votre accueil, je vous appellerai !

Marc courut vers son bus, le cœur un peu plus léger : cette fois, il n'avait pas essuyé de refus catégorique.

Enora et son père regardèrent le bus s'éloigner. Elle demanda :

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Ce type est malade, et il le sait !

— Et ?

— Quand on est malade on ne s'occupe pas de choses inutiles, on s'intéresse qu'aux choses essentielles.

— Donc ?

— Donc, il cherche quelque chose d'essentiel et il a besoin de toi pour ça ! Enfin, c'est ce que je pense.

Enora ne répondit pas. Elle avait confiance dans l'intuition de son père bien qu'elle ne lui reconnût pas ouvertement cette qualité. Elle comprit que tout n'était pas si simple. Déjà la visite à Étendard l'avait troublée et maintenant les paroles de son père... Elle était sensible aux non-dits, à tout ce qui pouvait se tramer derrière les apparences, et de Marc émanait indéniablement une énergie indicible que son père avait aussi perçue. Elle ne dit mot et se concentra sur son verre de thé glacé qu'elle savoura à petites gorgées.

5

La journée avait été chaude, même brûlante, semblable aux autres, si cela n'avait été les nombreux villages traversés. Je suivais Orèna, elle était juste devant moi. J'étais fasciné par son dos qui ondulait suivant les mouvements de son cheval. Nous partagions la même route, le même paysage et la même fatigue. Pourtant nos buts étaient différents. Le mien était de la servir, de la défendre si nécessaire, mais le sien m'était toujours inconnu. Un soir, le capitaine avait simplement fait allusion à un objet, qu'il appelait Signe, dont Orèna assurait la protection.

Nous n'étions plus qu'une dizaine à l'accompagner ; aujourd'hui, nous avons encore subi deux désertions. À ce rythme, notre petite troupe serait décimée en quelques jours ! Le soleil gagnait l'horizon lorsqu'Orèna stoppa son cheval et dit :

— C'est tout pour aujourd'hui, nous avons encore bien avancé.

— Je crois aussi, nous sommes tous fatigués !

— Que penses-tu de ces ruines? Nous sommes loin de tout et il se fait tard.

— Oui, elles feront l'affaire. Elles nous protégeront en cas de besoin.

Nous nous arrê tâmes pour la nuit. La lune était pleine. Le même rituel se déroulait à chaque halte : s'occuper des bêtes, préparer le camp, allumer le feu, se restaurer et panser tout ce qu'il était possible de panser, les blessures anciennes comme les douleurs du jour... Orèna restait toujours parmi nous jusqu'au coucher. Elle aimait écouter les histoires que certains d'entre nous racontaient et parfois, elle nous contait des légendes qui nous laissaient perplexes, car aucun de nous ne les connaissait. Ce soir-là, un compagnon raconta la Fille du Diable. Nous connaissions déjà tous cette légende et je l'aimais particulièrement, je ne me lassais jamais de l'entendre. Lorsque le conteur termina son histoire nous entendîmes le veilleur venir vers nous, il paraissait inquiet.

— Il y a le feu !

— Qu'est-ce qui brûle ? demandai-je.

— Le village, sur la dernière colline !

Nous nous rendîmes à l'orée des ruines, et nous vîmes à l'horizon le ciel éclairé par les lueurs d'un incendie. Chacun pensait la même chose : ils enflamment le dernier village, celui où nous sommes passés cet après-midi. Alors, on se souvient de certaines images : l'église, la place, les enfants, les femmes et la lumière intense du soleil.

Orèna rompit le silence :

— Ils détruisent tout derrière notre passage !

— Mais ils tuent aussi les habitants ?

— Pas forcément ! répondit-elle.

— Mais pourquoi ? Pourquoi font-ils cela ?

— Parce que nous leur faisons peur !

— Mais pour quelle raison ?

Orèna ne répondit pas.

Le voyage se poursuivit vers le sud-est pendant plusieurs jours. Le relief diminuait, la végétation se raréfiait, les villages étaient de plus en plus éloignés les uns des autres et la température augmentait régulièrement. Nous nous demandions quelle pouvait être notre mission et surtout si cela justifiait tant de destructions.

Le soleil était si violent que j'eus du mal à garder les yeux ouverts. C'était comme si l'air était porteur de sable qui piquait les yeux. M'aidant de mes mains, je me protégeai du soleil et ne vis que le bleu du ciel et la blancheur du sable. Le capitaine ouvrait toujours le chemin. Nous étions en file, j'avais ma place derrière Orèna. Il m'était difficile de penser et j'avais la sensation que mon cerveau s'engourdissait petit à petit. C'était le moment propice où les hallucinations émergeaient, d'abord auditives : j'avais l'impression que des gens parlaient à voix basse à mes côtés. Puis elles devenaient visuelles, des voiles obscurs m'enveloppaient comme lorsque nous passions dans les quartiers ombragés des villes. Souvent, pour briser cet enchantement, je ne pouvais m'empêcher de demander :

— Orèna ? Tout va bien ?

Elle se retournait et me scrutait, mais fréquemment, elle ne me répondait pas, comme si c'était inutile ou bien elle disait :

— Courage ! On avance bien.

Ressentait-elle les mêmes choses ? Était-elle aussi victime d'hallucinations ? Comprendait-elle ce que vivaient les autres membres de la petite troupe ? En

tout cas, elle avait l'énergie pour nous entraîner. Sa présence et le Signe qu'elle convoyait, voilà ce qui justifiait notre expédition. Chacun nous jouions notre rôle, mais elle était la seule à connaître le but final qui échappait à la plupart d'entre nous. Cependant, nous continuions à avancer parce que nous avions la conviction que les buts d'Orèna étaient justes. Ça ne tenait parfois qu'à un fil, et certains jours notre motivation se résumait à ne pas abandonner et à se forcer à attendre encore un peu avant de prendre une décision : s'arrêter ou repartir. Le lendemain, tout recommençait. Orèna se levait avec une telle détermination, elle organisait le départ avec une telle énergie, qu'il n'était plus permis de douter : c'était une nouvelle journée de voyage, une nouvelle journée de magie.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce Signe qu'Orèna portait. Personne ne l'avait vu. Orèna le portait-elle sur elle ou bien était-il caché dans les bagages ? Était-il grand ou petit ? Était-ce une relique, un livre, un objet religieux ou précieux ? N'y tenant plus, lors d'une halte, je me rapprochai d'elle.

— Orèna, nous sommes tous ici pour t'aider dans ta mission de convoier un objet précieux, mais nous ne savons pas où il est, ni même ce que c'est !

— Est-ce important ?

— Oui, si nous devons nous séparer, ou si nous sommes attaqués... Imagine que tu sois... tuée... Comment allons-nous faire pour continuer si tu ne nous dis pas ce qu'il faut protéger et où le porter ?

— Non, il n'y aura pas de problèmes ! Le Signe est lié à ma personne, si je meurs la mission se termine et vous pourrez rentrer chez vous.

— Je ne comprends pas !

— Je sais, ce n'est pas simple. Regarde le capitaine ! Tu as confiance en lui ?

— Oui, d'ailleurs c'est aussi grâce à sa présence que personne n'a encore déserté.

— Alors continue à lui faire confiance... si tu ne peux le faire en moi...

— Mais je n'ai rien dit de tel !

— Non, tu ne l'as pas dit et je sais que tu es un homme sur lequel on peut compter ! Tu risques ta vie pour sauver la princesse !

Orèna souriait, je voyais ses dents blanches briller dans la pénombre du soir. Oui, je m'étais engagé auprès de la princesse. Oui, j'avais été capable de m'engager aux côtés d'une femme... c'est ce qu'Orèna suggérait. Mais pas auprès d'elle... c'est ce qu'elle voulait aussi signifier. On entendait le cliquetis des harnachements dont on libérait les chevaux, la chaleur devenait plus supportable, nous glissions vers le repos et l'oubli du sommeil.

Le silence devint impressionnant, la nuit était presque complètement tombée. La petite troupe était réunie autour du foyer. Certaines fois, le repas du soir était aussi l'occasion de vives discussions, de partages, mais rarement de grandes rigolades. Tous nous avions des origines différentes, souvent inconnues. Je savais que le capitaine avait une femme et de nombreux enfants, et qu'il avait hâte d'en finir pour retourner chez lui. Chaque jour, il devait se demander s'il allait continuer, si notre mission était valable. Et chaque jour il repartait, cautionnant encore une fois la motivation d'Orèna. Toute la cohésion de la troupe tournait autour du capitaine. Lui parti, les autres

iraient leur chemin, d'autant plus qu'il était le garant de leur rétribution. Moi, j'étais partagé. Au fond, je continuais parce que je croyais en la mission d'Orèna... sans toutefois vraiment la comprendre. C'était comme une foi, je suivais Orèna parce que je commençais à croire en elle et je pense que le capitaine devait être dans la même disposition d'esprit. Je regardais les tissons rougeoyer dans le foyer, chacun était muet, la fatigue se faisait maintenant sentir, nous n'allions plus tarder à aller nous coucher lorsque Orèna se mit à parler. Curieusement, je réalisais qu'elle ne nous adressait pas véritablement la parole pour commenter la journée ou pour poser des questions. Non, elle se mit presque à chantonner et je saisis qu'elle nous racontait une histoire... Bizarrement, je ne suivais pas le sens de son récit, mais plutôt l'intonation de sa voix qui me parut... hypnotique. J'entendais, avec acuité, qu'au-delà des mots et de l'intrigue, il y avait une seconde signification. Je remarquais une sorte de paix m'envahir, qui avait le pouvoir de soulager ma fatigue, me redonner de l'énergie et me rendre plus léger. La même magie semblait opérer sur mes compagnons, mais cela leur était comme naturel, comme s'ils avaient déjà vécu ça ailleurs, et que cette sorte de grâce était reçue avec reconnaissance.

6

« Qu'est-ce qui te prend, tu te fiches complètement de nous... C'est toi qui as voulu monter ce projet et tu nous laisses tomber... Jamais plus je ne travaillerai avec toi ! »

Le combiné du téléphone hurlait les paroles de Robert. C'était le premier jour des répétitions et tout avait tourné à la catastrophe. Sandrine Lesueur avait refusé de jouer la scène de la sortie de la forteresse. Trop préoccupée par son prochain tournage aux États-Unis, elle ne voulait plus prendre de risque. Elle agissait comme si elle ne désirait plus ce rôle. Elle aurait aimé se consacrer au film américain qui devrait impulser sa carrière internationale.

— Alors, tu fais quoi pour la convaincre ? C'était toujours la voix de Robert, un ton au-dessus de sa voix normale.

— J'y suis retourné ! Je pense y arriver, mais il me faut encore un peu de temps, et puis ça ne résoudra pas le problème de Sandrine...

— Écoute Marc, si tu m'annonces que tu vas pouvoir la persuader, on fait tout le film avec elle ! Sandrine n'attend que ça : qu'on la libère de son contrat !

— Tu veux lui confier tout le rôle ?

— Oui, je tourne les plans d'ambiance et disons que dans dix jours on reprend les scènes avec Enora.

— Mais elle n'est pas actrice !

— Faudrait savoir... d'après ton scénario, elle n'a pas beaucoup de dialogue. Je dirais même, elle a un rôle plutôt muet. Elle est suffisamment expressive pour s'en sortir. Après tout, c'est toi qui veux travailler avec elle, non ? Tu as bien écrit ce rôle pour elle... Non ?

— Oui, oui... je n'avais pas pensé à ça... mais ça peut marcher...

— Dix jours ! Tu as dix jours pour la convaincre. Et qu'elle soit sur le plateau ! Le scénario ? Il est fini au moins ?

— Presque. C'est presque fini ! J'y travaille jour et nuit, je serai prêt !

— Donc, ce n'est pas encore fini ! Tu me déçois, Marc ! Sur ce coup-là, tu me déçois beaucoup !

— Ne t'inquiète pas, on va y arriver...

— Rappelle-moi quand tu as du nouveau, moi je libère Sandrine et j'attends !

Ça va marcher...

Marc ne savait pas quoi dire d'autre. Il avait accueilli la proposition de Robert avec entrain, mais il avait peur de ne plus pouvoir tout assumer.

La lettre ! La lettre était arrivée ! Elle était dans la boîte depuis ce matin et maintenant elle reposait, toujours fermée, sur la commode de l'entrée. L'enveloppe portait le nom du laboratoire d'analyse dans lequel il avait fait son dernier contrôle sanguin. « Si on trouve quelque chose d'anormal, nous vous l'enverrons chez vous, pour que vous ne perdiez pas de

temps. » L'analyse était là, donc le résultat devait être mauvais ! Ils avaient trouvé quelque chose ! Il n'était qu'à peine étonné, il avait eu un pressentiment : son corps l'avait prévenu. Bizarrement, il était maintenant soulagé, il aurait été presque déçu que le résultat soit négatif. Il allait pouvoir souffler... puisqu'il était malade ! Peut-être même qu'il se dirigeait vers le grand repos... les statistiques étaient de son côté ! Il avait même hésité à en parler à Robert qui se moquait toujours de ses jérémiades. « Tu vois Robert, cette fois-ci, c'est bon ! Tu ne me crois jamais, mais je peux t'envoyer une copie ! » Champagne ! J'ai décroché le gros lot ! Maintenant, c'est généralisé ! Quel idiot il faisait ! Personne n'aimait entendre ces choses-là, tout le monde fermait les yeux et les oreilles à ces sortes de plaisanteries. C'était de mauvais goût ! Et maintenant, il fallait ignorer la grande nouvelle... pas avant la fin... avant la fin du film. Pourquoi donc ? Mais pourquoi donc s'était-il engagé dans ce projet ? Sa carrière était pratiquement terminée, elle avait été du reste fort honorable grâce à la complicité de Robert qui l'avait fait travailler de nombreuses fois et introduit dans le milieu de la télévision. Rien que pour cette raison, il fallait terminer, ne pas laisser tomber Robert qui risquait une grande claque si le film capotait maintenant. Une carrière de réalisateur ça s'arrête parfois d'un coup, pour un rien !

Et puis Enora. Et ça c'est plus mystérieux. Il en avait connu des actrices qui avaient joué les personnages qu'il avait créés... il en avait même secrètement aimées, mais là, c'était différent. Enora n'était pas une actrice, c'était une cascadeuse, qui plus est une cascadeuse malchanceuse. Elle eu un accident. Alors pourquoi ? Pour la remettre en selle ? pensa-t-il en sou-

riant. Pour l'image qu'elle avait donnée dans le Destin ? Pour sa personne qui respire la jeunesse, la beauté, l'avenir ? Non ! Trois fois non ! Enora n'avait pas besoin de lui, et du reste, elle n'incarnait rien du tout, elle affichait un profil bas et devait sûrement se raisonner chaque matin pour recommencer une journée, il avait compris ça... Donc, donc... c'est lui qui avait besoin d'Enora... à moins que... cette histoire de présence qu'il ressentait par moment... ça non plus, il n'avait pas trouvé le temps pour fournir une explication. Mais pour le moment, il fallait finir de reprendre cette scène. Voyons : « le palefrenier se pose des questions sur les raisons de la mission, les jours se succèdent et... »

*

* *

La nuit... c'était la nuit ! Enora aimait ces moments de répit, quand tout paraissait à sa place, où il n'y avait pas de tourments, quand les contrariétés du quotidien perdaient de leurs forces et étaient acceptées. Elle ne pouvait pas ignorer que cette attitude était toute nouvelle et que la visite du scénariste ne devait pas être étrangère à ce mystère. Cela lui faisait un peu peur, elle n'aimait pas être manipulée, elle avait horreur de ça et ce qu'elle vivait maintenant était inexplicable : ces retrouvailles avec son cheval Étendard et les liens secrets qu'elle avait redécouvert lors de la « grande balade », comme si son cheval en savait plus qu'elle ! Elle avait encore mieux retrouvé cette communication particulière qui ne dépendait pas d'un

langage parlé, cette complicité, cette connivence qui s'établissait au-delà de toute compréhension.

Elle eut envie de se préparer un café qu'elle alla boire sur la dernière marche de l'escalier de sa caravane. Elle sentait que le moment était propice à penser, à penser à elle-même, égoïstement. Elle avait toujours cette sorte de culpabilité à faire les choses « pour soi uniquement », mais elle en avait besoin, elle se le devait.

Ce qui l'intriguait le plus, c'était la similitude entre le personnage du synopsis et elle-même. Elle avait bien vu qu'Orèna et Enora étaient des anagrammes, comme si elle était un double du personnage, une sorte de symétrie dans le monde réel. Elle resta un long moment sur cette idée : la liaison entre le monde « imaginaire » d'Orèna et le monde d'Enora... le sien. Cette idée lui plut, elle but alors son café, elle avait acquis une sorte d'évidence : « La petite cascadeuse » allait réaliser quelque chose d'imaginaire... quelque chose qui préexistait, peut-être même un événement qui avait vraiment existé ?

Enora rentra dans sa caravane, elle aimait sa coquille ambulante qui offrait la possibilité permanente du départ. Partir. Partir ailleurs... ça lui plaisait beaucoup.

Soudain, elle entendit un bruit : quelqu'un grattait la tôle extérieure de la caravane. Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale et elle sentit le duvet de sa nuque se hérissier. Son corps avait perçu, avant sa raison, la venue de Léna ! Elle adorait ce petit décalage entre la perception de son corps et son mental avant que ne commence peut-être une réflexion longue et laborieuse. Grâce à Étendard, elle avait un

peu retrouvé son intelligence corporelle. Elle entendit le pas souple de son amie contourner la caravane. La porte s'ouvrit sur la nuit... et Léna.

— Entre Léna, entre vite !

— Tu as l'air excitée, c'est moi qui te fais cet effet ?

— Oui ! Mais aussi parce que je suis remontée à cheval !

Léna était à peine éclairée par les petites ampoules de la glace à maquillage. La ressemblance entre Léna et Enora était frappante, on aurait pu les prendre pour deux sœurs. Elles avaient toutes les deux la peau hâlée et de longs cheveux, mais Léna était blonde, alors qu'Enora était brune.

— Je croyais que c'était fini le cheval ?

— Oui, mais on m'a proposée un nouveau travail et j'ai voulu essayer.

— Et alors ?

— J'ai retrouvé Étendard...

— Il n'était pas parti, vous l'avez gardé ?

— Oui, je pense que c'est mon père... Léna, je suis trop heureuse... Viens !

Léna ne paraissait toujours pas rassurée, mais elle avait envie d'y croire. Elle alla s'asseoir à côté de son amie. Enora passa la main sur l'épaule de Léna, elle aimait ce contact ! Rien que de voir sa peau la faisait tressaillir. Elle en aimait la texture, sa tension sur les muscles. Elle pouvait ainsi passer des heures à regarder, puis à toucher cet épiderme, si fin, si délicat mais si fort aussi. Elle aimait l'odeur de Léna et le duveteux de sa peau. Elle savait qu'à tout moment, elle pouvait s'imaginer dans le corps de son amie. Elle

n'avait qu'à se tenir vigilante de ses sensations et elle pouvait percevoir l'autre. Elle pouvait, par son intermédiaire, connaître le monde avec ses parfums, ses idées et ses plaisirs. Jamais elle ne se disait amoureuse de Léna, jamais elle n'avait conscience d'être l'amante de Léna, mais c'était quand même une forte communion, quasiment inexplicable, qui faisait que le monde ne paraissait jamais aussi beau que par la présence ou l'intermédiaire de Léna.

— Dis-moi ce que tu ressens, Léna ?

— Je ressens de la liberté, de la légèreté, de l'insouciance, de la joie ! Oui de la joie !

— J'éprouve aussi ta joie. Elle me pénètre, elle m'exalte, elle m'inspire.

— Nous sommes comme des oiseaux qui volent haut !

— Oui, des oiseaux ivres de bonheur. Tu crois que les oiseaux connaissent le bonheur ?

— Je pense que oui.

Léna parut songeuse, elle hésita puis elle dit :

— Enora, cette ivresse est hors du normal, nous ne sommes pas normales.

— Je ne te comprends pas ? Qu'est-ce qui est anormal ?

— Nous ! Nous nous aimons... enfin un peu différemment des autres !

— Les autres aussi s'aiment. Il n'y a pas d'amour anormal. Les prêtres aiment Dieu, les enfants aiment parfois leurs parents, les couples hétérosexuels s'aiment et nous nous aimons aussi. Voilà tout.

— J'adore quand tu parles comme ça Enora ! Parle, parle-moi encore, dis-moi que tu m'aimes, fais-moi planer !

— Je t'aime Léna ! Vraiment, je t'aime beaucoup.

Elles s'allongèrent sur l'étroite couchette et s'enivrèrent de leur corps et de leurs âmes...

Le lendemain matin, il faisait encore beau, et bien qu'il fût tôt, la chaleur était déjà pesante. Enora voulut prendre le petit-déjeuner dehors, à l'arrière de la caravane. Elle aimait bien cet endroit car, grâce au rideau d'arbres qui cernait le terrain, on ne voyait nulle trace de la ville. Léna la rejoignit, elles paraissaient toutes deux détendues et heureuses. Enora tenait à la main quelques feuillets.

— J'ai reçu le script, tu veux le lire ?

— Oui, si ce n'est pas trop long.

Enora aimait observer les gens qui lisent mais elle aimait par-dessus tout voir Léna travailler, se concentrer. Léna releva la tête.

— Ne penses-tu pas avoir mis la barre un peu trop haut ?

Enora regarda son amie et l'on pouvait voir son regard espiègle.

— Mais Léna, je ne fais pas du jumping !

Elles éclatèrent de rire, le moindre mot pouvait parfois déclencher des fous rires inextinguibles qu'elles entretenaient parfois pour le plaisir. Elles se sentaient si bien ensemble. Enora reprit :

— Ce n'est pas mettre la barre trop haut, mais si je réussis à nouveau une cascade à cheval... c'est ce que j'aurai fait de mieux dans ma carrière !

— Tu as pourtant réussi tant de choses, les voitures... c'est fort aussi ? Non ?

— Oui, mais c'était du cirque, un numéro, tu vois ?

— Et là ce n'est pas un numéro ?

— Si, mais il y a une dimension de plus.

— Parce que c'est avec un cheval ?

Enora ne répondit pas tout de suite, son visage devint grave et ses yeux s'assombrirent.

— Non, ce n'est pas parce qu'il y a un cheval, mais j'ai l'impression de m'engager davantage. C'est plus grave que ça.

— C'est ce type, ton scénariste qui te fait croire ça ?

Elle sentit que sa copine n'aimait pas cette histoire et surtout « ce type » qui prenait trop d'importance dans sa vie.

— Ce n'est pas « ce type » qui me fait croire ça ! Je le vois par moi-même. Tu sais combien on a besoin d'être sensitif quand on fait ce métier, combien on a besoin d'alliés pour que tout réussisse : le vent, les machines, les bêtes, les gens, jusqu'au dernier des machinistes qui peut tout faire rater en laissant traîner un câble. On perçoit tout ça, on porte tout ça durant une cascade avec une tension qui nous vide encore pendant plusieurs jours !

Un long silence suivit, avant de laisser la place au bruit de la ville s'éveillant au loin. Un coq répandit dans l'air son cocorico. Enora vit sa copine toujours contrariée, elle savait que ce n'était qu'un peu de jalousie, que Léna agissait ainsi parce qu'elle l'aimait énormément.

— Je te trouve un peu folle de te lancer à nouveau avec les chevaux !

— Pas des chevaux ! Étendard ! Mon cheval !

— Ton cheval... qui t'a envoyée au tapis !

Enora ne répondit pas. Étendard n'avait pas fait le bon choix, c'est sûr, mais elle avait aussi commis une erreur... Elle reprit :

— Non je ne suis pas folle. C'est important.

— Je ne veux pas dire que tu es une mauvaise cavalière, mais tu n'es pas encore assez solide.

— Léna, j'ai monté Étendard hier ! Je sais que je peux le faire. J'ai vraiment envie maintenant.

Léna vit que derrière la motivation d'Enora il y avait quelque chose d'irrationnel. Elle ne put s'empêcher de le lui dire.

— Ce n'est pas en faisant une cascade que tu vas découvrir « la clef de l'univers » !

Le silence qui se prolongeait était éloquent. Elle avait touché juste.

— Oui, tu as raison. Mais ce n'est pas la clef de l'univers que je cherche. C'est comment une femme peut vivre cette aventure. Orèna a peut-être existé il y a plusieurs siècles. Reproduire les mêmes gestes qu'elle, je suis sûre que c'est aussi découvrir une clef.

— Mais les enjeux ne sont pas les mêmes? De ce que tu m'a dis, elle avait une mission à accomplir, quelque chose qui la dépassait. Toi, tu n'as pas la même motivation, tu n'es qu'une cascadeuse.

Léna regretta immédiatement ce qu'elle venait de dire. Elle savait qu'elle venait de blesser profondément Enora. Elle songea au portrait de Jeanne d'Arc, au-dessus du miroir de maquillage, à cette fascination

qu'Enora avait pour Jeanne. Elle pensa aussi aux longs mois de bataille qu'elle avait dû mener pour se relever de son accident, à la cicatrice qui lui marquait encore la joue.

— Excuse-moi Enora. Tu me fais peur.

— Peur ? Parce que je veux aller jusqu'au bout ? Qu'a-t-elle fait Orèna ? Elle s'est levée un bon matin, elle a vu que tout était bloqué, alors elle s'est dit : « Si je ne passe pas, ma mission est perdue, tout ce que j'ai enduré ne sert à rien. La sortie du siège, les blessés lors des combats, les souffrances sur la route, tout cela pour rien ! » Et moi, à part ma silhouette sur l'écran, à quoi je sers vraiment ? La vraie Orèna, elle n'avait pas de maquilleuse, pas de coiffeuse, si ça se trouve elle sentait même mauvais, la transpiration et le cheval. Elle avait mal au dos, aux pieds, elle avait peut-être les yeux infectés et avec tout ça elle y est allée, seule, tu comprends Léna ? Seule, avec sa carcasse, ses nerfs, sa peur ! Seule ! Elle y est allée au culot ! Oui au culot ! C'est ça qui m'intéresse : la vraie Orèna ! Juste une minute, quelques secondes même, je voudrais vivre juste quelques secondes la vie d'Orèna.

— Tu es belle Enora. Quand tu parles comme ça, tu es flamboyante.

— Arrête ! Tu te moques.

— Je ne me moque pas ! Vraiment, je commence à te comprendre. Mais malgré tout, sois prudente car ton scénariste, lui, je le perçois mal. Il reste dans son coin, il te concocte sur le papier un exploit. Et toi, tu risques ta vie, pendant que lui assiste au spectacle, tranquillement, dans son fauteuil !

— Je ne sais pas s'il faut le voir comme ça. Je ne crois pas qu'il soit machiavélique, non je ne le pense

pas. Je suis convaincue, au contraire, qu'il veut faire passer quelque chose d'essentiel. Au fait, tu sais ? Il serait malade !

— Et alors ?

— Mon père dit que lorsqu'on est malade on n'a plus le temps de tricher. Moi aussi, j'éprouve cette contrainte, celle de ne plus devoir tricher.

— Le cinéma c'est pourtant la triche.

— Pas quand tu es dans une vraie bagnole faite de tôles d'acier, et que tu y es avec ta peau et tes os. Les caméras sont loin et les spectateurs sont encore plus loin. Dans une cascade, tu es dans la vie réelle !

Lena reprit le paquet de feuillets.

— Il ne manque pas une fin à cette histoire ?

*

* *

... Les jours se succédaient et le mystère s'épaississait. Marc était fatigué, le stress l'épuisait de plus en plus. Il essayait d'oublier le faux départ du tournage, l'abandon de Sandrine. Il se fit un café, une nouvelle nuit blanche s'annonçait et demain, il faudrait persuader définitivement Enora. Le rôle en entier ! Là, il se découvrait plus confiant, il était impensable qu'elle refuse. Tout le projet s'effondrerait avec un refus et lui s'effondrerait aussi. La lettre était toujours là, close, sur la commode.

7

Je réalisai soudain qu'Orèna avait disparu depuis un certain temps. Voilà plus d'une heure qu'elle était partie maintenant. Je regardai le capitaine assis un peu plus loin et je ne pus résister à lui demander :

— Capitaine, Orèna n'est plus avec nous ?

Il me répondit distraitement :

— Elle est allée faire un tour.

— Mais ça fait déjà un moment qu'elle s'est absentée. Ce n'est pas inquiétant ?

Il se leva et grimaça, ses articulations le faisaient souffrir. Il prit place à côté de moi et reprit doucement :

— Elle est avec son amoureux... Elle ne risque rien.

Interloqué, je ne sus que dire :

— Ah... ! Avec son amoureux... ?

Le capitaine n'avait pas l'air de plaisanter, pourtant il me semblait que toute la petite troupe était au complet. D'un rapide coup d'œil, je comptai les présents : huit personnes ! Pas une de moins.

— Mais avec qui peut-elle être ? Nous sommes tous là !

Il parut songeur, puis continua :

— Pars doucement vers le désert, mais sois discret. Dès que tu la verras, arrête-toi. Ne la dérange surtout pas !

Le capitaine me parut énigmatique, mais il ne semblait pas se moquer de moi. Du reste, plusieurs de nos compagnons pouvaient entendre notre conversation, et personne n'était étonné de ce qu'il disait.

Je résolus d'aller voir ce qui se passait dans le maquis. Une végétation éparsse poussait encore entre les rochers. Je reconnus l'empreinte des pas d'Orèna sur le sable : elle marchait pieds nus. Le soleil n'était toujours pas couché et le sommet des grandes herbes créait l'illusion d'une mer écumeuse. Soudain, je vis quelque chose au loin, comme si le vent avait remué un feuillage. Je m'arrêtai et attendis. En une fraction de seconde, non loin de moi, le phénomène se reproduisit : ça ressemblait à une plante dont on aurait aperçu le dessous plus pâle des feuilles. Je réalisai alors qu'il devait s'agir d'Orèna, vêtue d'un tissu clair qui se déployait furtivement. J'avançai encore un peu et je pus la voir danser, ou plutôt... tourner sur elle-même, lentement. Et par moment, je distinguais le voile satiné dans lequel elle paraissait enveloppée. Je m'accroupis et regardai. Elle était seule, je ne voyais personne avec elle...

Le lendemain, nous reprîmes notre route et les heures succédèrent aux heures. Nous n'avions qu'une hâte, c'était que la nuit tombe pour laisser place au repos et à la détente.

La journée avait été accablante par la chaleur et la durée de l'étape. Le soir venu, le campement avait été dressé rapidement et le repas avait été frugal. Orèna ne disparaissait pas tous les soirs pour « rejoindre son

amoureux », et je caressais l'espoir qu'elle nous raconte une histoire. Elle avait pris part à la longue chevauchée, et nous la savions aussi épuisée que nous, mais nous pensions à la magie qu'elle savait distiller pour qu'au sortir de son récit, nous sentions l'apaisement de nos douleurs et de nos fatigues. Le feu prodiguait des étincelles et dans cet espace, entre le repas et le sommeil, s'élevait la voix d'Orèna.

Que j'aimais ce timbre chaud et cassé, empreint aussi d'une sorte de langueur.

« Il était une fois, en ce pays, un Roi dévoré par le remords d'avoir causé tant de souffrances envers ses sujets avec des batailles inutiles. Une fois parvenu à la fin de sa vie, il ne lui restait qu'une dernière chance de faire le bien : marier sa fille cadette à l'homme du peuple qui se montrerait le plus brave et le plus valeureux de son royaume. C'était contre l'usage d'alors et le Roi comprit qu'il ne pourrait pas faire cela aisément, car de nombreux seigneurs de son royaume prétendaient à la main de sa fille. Il réfléchit donc au moyen de passer outre à cette coutume, et que son peuple se reconnaisse enfin dans l'époux de sa fille... »

On sentait qu'Orèna ne racontait pas cette histoire, que personne ne connaissait, au hasard de son imagination. Par le biais de ses contes, elle essayait de nous communiquer des informations sur elle-même et sur le véritable but de notre voyage.

« ... Le Roi finit par demander conseil à un lointain parent en qui il avait confiance. Cet aïeul était également âgé et malade, aussi le Roi fit-il lui-même le déplacement. Afin de voyager sans encombre, il

décida de partir incognito et se déguisa en simple négociant pour se rendre dans la ville d'Uri... »

Chacun tendit davantage l'oreille, car cette histoire de voyage pouvait bien être une énigme, la même qui entourait le nôtre. Cette mission si essentielle, qu'Orèna prétendait devoir mener, était-elle aussi urgente, capitale, que celle de ce Roi parti pour savoir comment marier sa fille ?

Le lendemain se passa une chose étrange. Nous avançons à la même allure que les autres jours, compte tenu de la chaleur, lorsque l'éclaireur revint vers nous.

— Capitaine ! Un groupe de cavaliers, là, devant nous. Ils semblent nous attendre.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— J'étais à découvert, ils m'ont vu arriver, ils n'ont pas bougé, comme s'ils nous attendaient.

Orèna, restée à l'écart, se rapprocha et demanda :

— Comment étaient-ils ?

— Habillés différemment de nous. Ils portent des vêtements de couleur !

— Décris-les moi !

L'éclaireur se lança dans un rapport minutieux. J'observai Orèna qui semblait guetter des indices. Finalement, elle interrompit l'éclaireur et s'adressa au capitaine :

— Nous ne devons pas craindre ces gens, je pense même qu'ils vont nous apporter de l'aide !

Il acquiesça et la petite troupe reprit sa marche.

J'étais perplexe, cela faisait plusieurs jours que je m'interrogeais. Si nous faisons le même chemin

qu'Orèna avait pris pour venir dans notre royaume, d'où venait-elle vraiment ? S'agissait-il vraiment d'un retour ? Sinon, où nous entraînait-elle ?

Peu de temps après, nous atteignîmes le petit groupe d'hommes qui effectivement nous attendaient. Orèna s'éloigna pour les rejoindre. Une discussion s'engagea dans une langue que nous ne comprenions pas. Elle revint vers nous et dit :

— Ces gens vont nous aider ! Ils vont nous guider pour la suite du voyage et nous conduire au passage qu'il nous faudra prendre pour franchir les montagnes.

Le capitaine ne répondit pas. On sentait comme une lassitude dans toute sa personne, il resta sans bouger un long moment. Enfin l'un des nôtres demanda :

— Ne sont-ils pas assez nombreux pour t'escorter ? Ne pourrions-nous pas rentrer chez nous maintenant ?

— Non ! Nous devons poursuivre ! Notre mission n'est pas encore terminée.

Ceci mit fin à la discussion. Trois des nouveaux membres disparurent avec l'éclaireur. Un seul resta parmi nous et se posta à la droite d'Orèna. Nous étions maintenant trois sur une même ligne, derrière le capitaine qui réglait l'allure.

Durant la suite du voyage, je devins de plus en plus songeur. Comment ces étrangers avaient-ils pu nous rencontrer aussi précisément en déjouant tous les dangers ? Les villages continuaient à brûler derrière nous, le jour, la fumée obscurcissait souvent l'horizon, et la nuit rougeoyait des lueurs des incendies. Pourquoi les nouveaux venus ne prenaient-ils pas le Signe pour le convoier eux-mêmes ? Nous ne servions plus à rien ! J'eus la réponse peu de temps après...

Ce jour-là, le départ avait été précipité, le ciel était encore sombre et l'on pouvait voir un nouvel incendie à l'horizon. Orèna était sereine, elle avait regagné la tête de la colonne et son allure inspirait le calme. Instinctivement, je repris ma place derrière elle. Les étrangers semblaient prendre de la distance maintenant. Personne ne me contestait plus ce privilège, il paraissait naturel que je l'occupasse. J'aimais bien la voir devant moi et je pensais qu'elle ne pouvait pas ignorer le plaisir que j'avais à la suivre. Pourtant, ce qui me parut étonnant, ce matin-là, ce fut qu'elle engageât la conversation si tôt.

— Comment te sens-tu ?

Je me portai à sa hauteur, sur sa gauche, car le chemin le permettait.

— Bien. Et toi ?

— J'ai mal dormi, j'ai fait des rêves étranges.

Je n'osai pas lui demander lesquels et je n'en eus pas le temps, un cri s'éleva.

Les Barbares ! Les Barbares sont derrière nous !

Voilà plusieurs jours que nous voyions les villages en flammes, comme si on cherchait à nous intimider. Il n'était pas étonnant qu'ils eussent fini par nous rattraper !

— Orèna, il faut protéger le Signe ! Il faut nous disperser !

Elle ralentit, sembla réfléchir, et me regarda.

— Non, nous ne sommes pas assez nombreux, il faut que nous restions ensemble.

Puis s'adressant au capitaine, elle lui demanda :

— À quelle distance sont-ils ?

— À peine une lieue !

— Prenons de l'allure, essayons de conserver notre avance !

Le chemin devint plus étroit, nous étions depuis le matin dans une forêt clairsemée. Par endroits, il y avait de grandes roches, comme des moraines. C'est à l'approche d'une de ces pierres que nous les vîmes. Ainsi, ils étaient aussi devant nous et nous avaient encerclés. Le capitaine vint nous rejoindre.

— Orèna ce ne sont pas des Barbares, ce sont des brigands !

— Combien sont-ils ?

— Une trentaine !

— Ne résistons pas, donnons-leur ce qu'ils veulent !

— Nous n'avons pratiquement plus d'or, et le voyage n'est pas encore fini.

Elle retira de son cou, où elle était cachée, une chaînette qui retenait une grande médaille d'or sur laquelle était gravée un serpent.

— C'est le Signe ? Orèna, il faut continuer à le garder ! dis-je.

— Que crois-tu qu'il vaille ?

— Mais nous nous sommes donné tant de mal pour le protéger !

Elle s'adressa au capitaine en lui tendant la chaînette :

— Allez négocier notre passage avec ceci.

— Mais c'est impossible !

— Nous n'avons plus le temps, les Barbares sont derrière nous, c'est notre seule chance de nous en sortir. Faites vite !

Quelques minutes plus tard nous reprenions la route.

— Orèna, notre mission n'a plus de raison !

— Le Signe n'était qu'un leurre de plus ! Le plus important est encore là !

— Nous avons un autre objet ?

— Oui ! Le vrai !

— Mais où est-il caché ?

Orèna se retourna et sourit.

— Il est en moi ! Viens !

8

C'était gagné ! Enora avait accepté de faire la cascade ! Assis à la terrasse du café sur la place, près du terrain d'entraînement, Marc avait entendu le « Oui » d'Enora.

— Il fait soif, on se reprend la même chose ? demanda Enora.

Elle souriait de la joie du scénariste, elle savait qu'il avait remporté une victoire cet après-midi.

— Ben non ! C'est le champagne pour une occasion pareille !

— Mais oui ! Champagne bien sûr ! Mais elle se ravisa aussitôt :

— C'est pour rire ! Si ça se trouve, il n'a même pas de champagne, notre bistrotier ! Par contre, il faut me dire ce que vous attendez de moi. C'est quoi au juste cette cascade à cheval ?

Marc piqua du nez, la détente avait été de courte durée, il était à nouveau au pied du mur.

— Bon, bien... la cascade... Enora, je ne vous ai pas tout dit !

Enora se rembrunit, elle sentit que quelque chose clochait. De son côté, Marc ne savait plus comment

s'y prendre, alors il décida de tout déballer d'un seul coup :

— La cascade intervient à la fin du film, au moment où Orèna doit franchir un défilé pour parvenir de l'autre côté de la montagne. Le problème, c'est que je n'ai pas encore imaginé tous les détails de la scène... mais le plus grave, c'est que le tournage est interrompu depuis plusieurs jours: nous avons perdu l'actrice principale qui devait jouer le rôle d'Orèna. Enora, j'ai besoin de vous pour jouer aussi le rôle !

— Quoi ?

— J'ai besoin de vous pour jouer le premier rôle de ce film !

— Mais vous êtes fou ?

Marc pensa qu'effectivement c'était fou, aussi il avait pensé à emporter le contrat rempli au nom d'Enora. Sans un mot, il se pencha pour prendre son porte-document et sortir le précontrat. Il n'y avait plus qu'à se mettre d'accord sur le cachet.

— Voici votre contrat pour le rôle et pour les cascades.

Marc tourna rapidement les pages pour arriver à la somme que la production proposait.

— Et voici ce que sera votre cachet.

Enora eut de la peine à lire le montant qui était inscrit en chiffres puis en lettres. Elle n'eut qu'une faible voix pour dire :

— Maintenant, il me faut du champagne. Il me faut absolument du champagne. Steph !

Elle avait crié. Le patron du bar sortit sur la terrasse, un peu éberlué. Il n'avait pas l'habitude d'être apostrophé comme ça. Mais il était prêt à tout passer à

Enora après ce qu'elle avait vécu, après toutes ces heures à causer, à la convaincre qu'il ne fallait pas trop boire. Un comble pour un bistrotier.

— T'as pas du champagne ? Et puis non, donne-moi un whisky... je préfère finalement. Donne-moi un whisky, s'il te plaît.

— Un whisky pour la petite demoiselle, et pour monsieur ça sera ?

— La même chose ! Un whisky, ce sera très bien.

— Tout va bien, Nora ? demanda Steph.

— Tout va bien, mon vieux Steph. C'est que le monsieur me crée des émotions. Il veut que je tourne un film, un film entier à moi toute seule !

— Bravo Nora, je suis content pour toi... et le whisky ça sera pour moi.

Steph parti, Enora osa poser la question qui avait immédiatement surgi dans sa tête, avant même de voir le cachet.

— Mais ma gueule ? Vous voulez que je joue de près avec ma gueule ? Vous avez seulement pensé à ma balafre ?

— C'est sans problème ! Cette cicatrice va bien avec le personnage. Au début, il y a une bataille pour sortir de la forteresse. Vous pourriez être blessée à ce moment. Et avant cela, on ne verra pas votre visage. Non, c'est parfait ! Tout est parfait !

— Combien de temps le tournage ?

— Six semaines ! Oui, six semaines seulement, c'est court.

— Où ?

— En Espagne.

Steph revint avec trois verres de whisky.

- Ça vous dérange si je trinque avec vous ?
- Au contraire, Steph ! Reste, ça me fait plaisir.
- Elle revient de loin la petite Nora.
- C'est votre surnom, Nora ? Demanda Marc.
- Oui, ça fait plus simple.

Marc resta un moment silencieux. Il n'aimait pas ce diminutif, il préférait Enora, le pendant d'Orèna. Soudain, il entendit un bruit de moteur dans son dos. Il réalisa que le bus allait quitter l'arrêt sans lui, et que le suivant n'arriverait pas avant un long moment.

— Désolé, il faut que je parte. Pour le contrat, n'ayez pas de crainte, le définitif arrivera par la poste, il n'y aura qu'à le renvoyer signé... A bientôt Enora.

— Il est fou ce type ! Vraiment il est fou, mais il me plaît pour ça. Il m'apprend que je suis engagée pour un film dont j'ai tout juste un script. C'est fou ça, Steph !

— Bah, ne te plains pas, t'as un job.

— Oui, comme tu dis ! Un bon job...

Enora devint songeuse. Elle avait l'intuition que tout ne serait pas facile. Mais à chaque jour suffit sa peine.

Peu de temps après le départ de Marc, elle quitta Steph et son bar, et retourna à sa caravane. Au bas des escaliers, elle trouva son père. Il semblait fatigué.

— Salut Enora !

— Salut Charly ! Ça va ?

— Oui, ça va ! Enfin je fais aller. Allez, sers-moi quelque chose à boire, ça ira encore mieux.

— Bien sûr ! Attends, je te prépare quelque chose. Ça ressemble à un cocktail. J'en ai pour une minute.

— Alors, ça va être ma fête !

Enora s'affaira derrière le bar. Elle coupa des fruits, mit en route le mixeur.

— Oui, ça va être comme ta fête.

— Mais c'est ma fête !

— Comment ça, ta fête ?

Enora arrêta le mixeur et regarda son père avec stupeur.

— Bin oui ! Aujourd'hui, c'est ma fête. dit-il en riant.

— Ah ! Mon pauvre Papa, je n'ai plus ma tête. C'est ce tournage, enfin il faut que je te raconte !

Enora termina son cocktail de jus de fruits et remplit deux verres à ras bord.

— Bonne fête, Papa ! Excuse-moi.

— Merci ma chérie.

Il prit son verre et but une longue gorgée qu'il savoura.

— Il est bon ton breuvage ! Oui, vraiment bon ! Moi aussi, je suis inquiet pour ton film. Es-tu sûre de pouvoir assurer la cascade que l'on te demande ?

— Je commence à m'aguerrir.

— Je sais que tu t'entraînes, mais c'est quoi au juste ce qu'il faut faire ?

— Il ne me l'a pas vraiment expliqué ! Ça doit se passer vers la fin du film, je dois passer un défilé dans la montagne au galop. Je crois qu'il s'est inspiré d'un épisode historique !

— La prouesse d'Orèna n'est peut-être qu'une légende ! Peut-être n'a-t-elle même jamais existé ? Ou bien on a exagéré ce qu'elle a fait.

— Ce n'est pas ce que dit le scénariste.

— Justement, c'est là où je voulais en venir. J'ai fait mon enquête sur ce type.

Enora regarda son père avec étonnement.

— Tu as fait une enquête sur Marc ?

— Oui ! Enfin, j'ai essayé. Jusqu'à présent, il s'en est toujours tenu à l'écriture de scénarios, c'est la première fois qu'il s'occupe de casting...

— Au fait, tu sais qu'il m'a demandé de jouer le rôle en entier ?

Charly ne dit rien, il scruta quelques instants le visage de sa fille, puis il reprit :

— Au fond, ça me rassure.

— Que je joue le rôle ?

— Oui, ça me rassure... ça veut dire qu'il tient à toi ! Enfin, je veux dire qu'il tient à son actrice... tu ne seras pas qu'une doublure qu'on peut sacrifier.

— Tu te fais beaucoup de soucis pour moi.

— Oui ! Je ne voudrais pas qu'il t'arrive encore un malheur.

— Tu es fou ! Attends... Tiens, regarde le contrat.

Son père se plongea dans la lecture des multiples articles et, lorsqu'il vit le cachet proposé à sa fille, il laissa échapper :

— Mazette ! Ce n'est pas rien ça.

— Alors, tu crois toujours que ce n'est pas sérieux ?

— Oui, mais il y a quelque chose qui m'échappe. L'ambiance qui entoure ce film n'est pas la même que d'habitude. Il y a des choses que je ne comprends pas...

— Moi aussi, j'ai cette sensation, mais je ne perçois rien de mauvais, au contraire, j'ai l'impression d'être attirée par ce tournage, comme si quelque chose devait se jouer là... Charly ! Il faut que je prenne une décision rapidement. Je crois que je vais me lancer... une occasion comme celle-là ne se représentera jamais.

Charly ne répondit pas, il était pris dans une profonde réflexion. Avec ses longs cheveux tenus par un catogan, il ressemblait à un vieil indien, presque à un chaman ; ça faisait partie de son charme et Enora écoutait avec attention ce qu'il pouvait dire au sortir de sa méditation. Cette fois, il fut rapide, car au bout de quelques secondes il dit :

— Vas-y Enora ! C'est vrai, tu n'auras plus une pareille occasion. J'ai même l'impression que ce film a été taillé pour toi. Vas-y fonce ! Le moment venu, je viendrai t'aider. Pense à moi, ne laisse pas quelqu'un d'autre prendre des risques pour toi !

— Merci, Papa ! Maintenant, je n'ai plus de doutes : je vais signer ce putain de contrat.

— Téléphone ! Téléphone-lui ! Comme ça, tu ne reviendras plus en arrière !

Et c'est ainsi que Enora planifia le voyage pour se rendre quelques jours plus tard sur le lieu du tournage. Elle était contente de partir. Finalement, ce contrat était bien tombé. Elle avait pris le vieux break de son père et elle filait doucement, en fin d'après-midi, sur la route. Elle en avait pour deux jours de voyage, car avec Étendard en remorque il lui fallait s'arrêter régulièrement pour le reposer. Heureusement que dans le monde du cheval, et celui du cirque, il y avait des

haltes mystérieuses qui ne figuraient sur aucune carte, dans aucun guide. Un enclos, un pré, une grange s'ouvraient alors aux gens du voyage, aux saltimbanques... comme elle. Par moment, elle était heureuse de son métier qui lui offrait ainsi des entrées privilégiées, un peu comme dans une confrérie, une sorte de route des templiers. Souvent, ces haltes étaient créées par des gens du voyage devenus sédentaires, et cette tradition d'accueil se transmettait de génération en génération. Enora connaissait déjà l'endroit où elle s'arrêterait ce soir : une ferme en lisière d'une forêt, un peu avant d'arriver au pays des montagnes. C'est là que résidait un vieux clown de cirque qui offrait son pré et son fourrage aux gens de passage. Il aimait bien ce genre de visite, car il se trouvait un peu seul, coupé du cirque qu'il avait dû quitter. Une maladie l'avait peu à peu handicapé.

Enora aimait beaucoup cette heure du jour, lorsque le soleil s'apprête à se coucher. Tout comme elle aimait conduire seule, avec Etendard dans le van, derrière, et lui parler :

— Tiens-toi bien « Gros lourd », le virage est serré...

ou encore :

— On arrive bientôt « le Gros », c'est presque fini ! On arrive... Fais gaffe, un nid de poule ! Putain, désolée ! Pas vu à temps !

Enora jetait un coup d'œil dans le rétroviseur et, bien qu'elle ne pouvait pas voir Étendard, elle savait qu'il ne devait pas être content !

« Si je te menais comme ça, sûr que tu me gueulerais dessus, pouffiassse ! » crut-elle entendre !

« Pouffiasse » ? Elle détestait ce mot, et c'est sûrement pour cette raison qu'elle imaginait Étendard l'employer. Au fond, c'était pratique qu'il n'y ait pas le son entre eux !

Enfin, elle reconnut le chemin qui quittait la route. Après quelques tournants et chaos, qui avaient pour effet de tempérer l'animosité d'Étendard, elle arriva à la barrière de la propriété du vieux Momo.

Il devait la guetter, car il apparût aussitôt :

— Salut, ma Belle ! Ça va bien ? Tu es resplendissante !

— Toi aussi, vieille branche ! T'as encore passé l'hiver ?

Ils adoraient se chamberer et, d'un accord tacite, ils se dirigèrent vers la remorque. La priorité des priorités, au cirque comme à la campagne, c'est la bête ! Libéré, Étendard descendit la rampe en empereur. Il se dirigea droit sur la vieille baignoire rouillée, au milieu du pré, où l'attendait de l'eau. Ce fut seulement après qu'Enora et le vieux Momo prirent le temps de vraiment se regarder et de s'embrasser.

— Je suis content de te voir, Nora, j'étais inquiet tous ces mois à te savoir dans les hôpitaux et à tourner en rond. Tu es superbe maintenant, c'est reparti ?

— Presque, Momo, on va voir ça demain.

— Tu m'as dit au téléphone que tu ne faisais pas qu'un doublage... tu vas vraiment jouer ? Faire l'actrice ?

— Rigole pas, mais c'est étrange cette histoire. Tu ne t'imagines pas, mais j'ai reçu le scénario juste avant de partir, et il n'est pas encore fini ! On dirait que ce film est fait pour moi. Tu te souviens du Destin ? L'une de mes premières doublures ?

— Oui, j'ai même la cassette.
— Eh bien, c'est sur ce film qu'ils m'ont choisie.
— C'est le même réalisateur ?
— Non ! En plus c'est le scénariste qui a l'air de tenir à ce film.

— Ça va s'appeler comment ?
— La Passe d'Orèna ou Le Défilé d'Orèna, ça n'a pas l'air d'être encore fixé.

Momo, tout en parlant, avait préparé des verres pour trinquer et il surveillait, du coin de l'œil, un faitout où mijotait un ragoût dont la bonne odeur donnait faim. On sentait que Momo avait fait de son mieux pour donner un air rangé à sa cuisine aux murs noircis et à la propreté douteuse.

— Comme d'habitude, Nora ? Une vodka de contrebande ?

— Je me demande toujours où tu dégottes des trucs pareils.

— Tu sais, le cirque est une grande famille...

— On ne t'oublie pas, alors ?

— Non, j'ai encore de la visite... de moins en moins, c'est vrai. Même des fois des jeunes. Ça, ça me sidère ! Jamais quand j'étais jeune je n'aurais eu l'idée de voir un vieux pour lui demander des conseils.

— Alors, qu'est-ce que tu leur dis ?

— Pas grand-chose, on discute un peu, on boit un coup... enfin un peu... ces jeunes, ils ne boivent rien ! Et puis, je les encourage, au fond c'est tout ce que je peux faire : les encourager.

— Ils veulent faire sérieusement le clown ?

— C'est un peu ça ! Faire sortir « leur clown », comme ils disent. C'est ce qu'on doit leur apprendre dans leurs écoles.

— Et tu en penses quoi ?

— Des comiques ! Je veux dire qu'ils seront de bons comiques, pour le cabaret, la télé...

— Mais pas de bons clowns.

— Non, et c'est tant mieux. Tu sais on n'apprend pas vraiment à faire le clown... c'est une cassure, une fêlure... on ne fait pas pitre parce qu'on est un rigolo ! Au contraire, pour être clown, faut être descendu aux enfers ! C'est une manière de survivre à l'atrocité du monde. Du reste, les clowns ne sont pas gais dans la vie. Bon, à part ça, raconte un peu l'histoire. Ah ! Juste une minute, je sers le fricot !

Enora avait faim, elle guettait avec convoitise la cuisson du ragoût. Momo avait dressé la table sans façon, à même la toile cirée, et elle aimait bien ça, cette ambiance un peu campagnarde et négligée. Par contre, elle était contrariée d'aborder l'histoire du film maintenant. Après avoir fait honneur au ragoût et aux fameuses petites pommes de terre de Momo, elle dit pourtant :

— Momo, l'histoire n'est pas vraiment importante : en gros, ça se passe au Moyen Âge, c'est la fuite devant l'invasion des Barbares. En fait, je prends la place d'une princesse qui doit s'enfuir d'un fort assiégé. Elle-même se fera passer pour sa camériste.

— Une histoire de doublure... dès le début ?

— Oui, c'est ça. L'histoire ne fait que commencer, car en fait on découvre que sa mission n'est pas terminée, qu'il s'agit de convoyer un Signe vers l'Orient.

— Ça c'est intéressant ! Un Signe ? Un objet, quoi ?

— Oui, au cours du voyage le Signe est volé par des brigands...

— Mais l'histoire ne s'arrête pas là...

— Non, car on apprend que le Signe n'était qu'un nouveau prétexte. C'est Orèna, elle-même, qui est l'objet de la mission.

— Elle-même, tu veux dire qu'elle a un message à porter ?

— Non, elle-même ! Sa personne !

— Je comprends en gros la trame de l'histoire. En Occident, une bonne part de la civilisation vient de l'Orient. Alors on imagine que, lorsque les Barbares envahissent l'Occident, il y ait une tentative symbolique de rapatrier le savoir à son origine, mais comment ça peut s'incarner dans une personne ?

— Par un exploit !

— Pardon ? Un exploit ?

— C'est là que ça devient passionnant. Pour rejoindre ses terres d'origine, il faut qu'elle traverse une barre montagneuse par un passage impossible à franchir, car elle est fermée par les Barbares. Alors, il faut qu'Orèna accomplisse un exploit pour passer l'obstacle !

— D'où l'explication de ta présence sur ce film.

— Oui !

Enora pensait avoir maintenant un laps de temps assez important pour savourer à nouveau le ragoût de Momo, mais hélas, pris par le sujet, il posa une nouvelle question :

— Mais dis-moi, Enora, cet exploit, il ne s'agit pas de refaire vraiment ce qui est écrit dans le scénario ? Ça ne se fait pas en une seule prise ?

— Si ! Le scénariste y tient !

Momo ne dit plus rien et parut perplexe un bon moment.

— Enora, explique-moi ! C'est casse-gueule ton histoire ? Tu ne vas pas me dire que tu vas forcer un passage dans une montagne avec un cheval au galop ?

— Si !

— Après l'accident que tu as eu, tu vas faire une connerie pareille pour du cinéma ?

Momo, le clown, celui qui faisait rire, était en colère, il sentait l'indignation monter en lui.

— Si Momo, il le faut ! Je ne sais pas comment te le dire, mais je sens que c'est important, que ce n'est pas uniquement du cinéma. C'est important pour moi, mais aussi pour autre chose. Tout à l'heure, tu as employé un mot : symbolique. Voilà la véritable mission d'Orèna : un geste symbolique qu'elle seule a commis, qu'elle seule a pu commettre. C'est cela aussi qu'il faut que je fasse.

— Enora, excuse-moi, mais c'est de la folie cette histoire. On dirait qu'on t'a ensorcelée ! Raconte-moi comment tout cela est arrivé !

Elle expliqua en long et en large les visites du scénariste, comment elle avait retrouvé Étendard et la lente montée de l'énergie en elle-même, et ce qu'elle était devenue aujourd'hui. Elle se rendit compte que, malgré tout, elle n'arrivait pas à convaincre Momo.

— Tu sais, Nora, j'en ai déjà entendu des histoires comme ça, dans le cirque. Des trapézistes qui vivaient

pareils aux moines pour réaliser le numéro de leur vie ! « Un exploit », comme tu dis ! Ceux-là, je les ai vus partir. Tous ! Je te dis bien tous, d'un accident mortel ou estropiés jusqu'à la fin de leurs jours. Cette espèce de quête du Graal va te mener à ta perte !

— Je ne sais pas comment te l'expliquer, Momo, mais ça me prend toute entière...

— Oui, c'est presque un envoûtement ! Ce type, le scénariste, il est clair avec toi ?

— Je ne le connais pas encore très bien.

— Il sera sur le tournage ?

— Oui, il devrait y être.

La soirée s'écoula lentement, Momo avait allumé un feu dans la cheminée, mais le cœur n'y était plus, il ne pouvait pas cacher sa préoccupation.

Le lendemain, Enora reprit la route, et c'est en début d'après-midi qu'elle arriva sur le lieu du tournage : une vieille forteresse délabrée dont certaines parties avaient été reconstruites sommairement pour les besoins du film. Elle s'arrêta sur un parking aux abords du fort, mais son attention fut attirée par l'agitation qui paraissait animer l'endroit. Elle prit pour des projecteurs qu'on réglait, des éclats de lumière qui se révélèrent être des gyrophares de plusieurs voitures de pompiers et de gendarmes. Le contraste était frappant entre le décor médiéval et tout le déballage technique qui envahissait la cour. Avant même de descendre, elle demanda à un machiniste qui passait à sa portée :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On a eu un accident !

Puis, avisant la remorque d'Enora :

— C'est encore un cheval que vous amenez ?

9

Ce matin-là, Orèna me demanda de l'accompagner dans le maquis. Elle avait emprunté un arc et une poignée de flèches, elle voulait s'entraîner. Le temps d'aménager une cible avec un tissu tendu entre des branchages morts, elle me demanda :

— Comment te sens-tu, Jaspe ?

— La nuit, je fais des cauchemars.

Orèna se mit en position et visa longuement sans relâcher la corde.

— Que vois-tu dans tes cauchemars ?

— Les endroits où nous sommes passés. Je vois la mort planer partout ! D'abord, cette odeur tellement particulière, mais pas seulement. C'est aussi de l'effroi et de la terreur suspendus dans l'air. Aux quatre coins des villages et des bourgs, je vois des maisons qui se consomment et, dans la perspective des avenues un peu longues, des silhouettes qui disparaissent rapidement. Les seuls bâtiments encore debout, voire intacts, sont des chapelles et des églises. Les Barbares n'ont pas le temps ni les moyens matériels de les mettre à bas. Par moment, je peux voir des portes calcinées ou des statues décapitées jetées au sol. Des traces de massacres sont visibles dans les rues et sur les pas de porte. Lorsque je me réveille, je suis encore affecté par la

vision de ces horreurs et j'ai l'impression de toujours sentir l'odeur de la mort.

Orèna n'avait pas encore libéré sa flèche. Les muscles de ses bras étaient toujours bandés, elle semblait embrasser la corde près du penne.

— Jaspe, tu penses quoi de cette expédition ?

Par-delà la cible d'Orèna, je pouvais voir les fumées noires s'élever à l'horizon. Je demandai :

— Pourquoi ? Pourquoi tout ça ?

— Nous en sommes reponsable, Jaspe ! Tout ça arrive par notre présence !

— Mais pourquoi ils ne nous attaquent pas ? Pourquoi ils ne s'en prennent pas directement à nous ?

— C'est la nature de cette mission qui les en empêche. Ils préfèrent faire disparaître les témoins.

— Mais ce n'est pas réaliste ! L'énergie qu'ils mettent à tout faire disparaître est sans commune mesure avec l'énergie nécessaire à nous détruire !

Orèna relâcha la corde. La flèche alla se planter au cœur de la cible. J'attendis qu'elle engage une nouvelle flèche à son arc, mais elle signifia que c'en était fini.

— Déjà ?

— Oui, pourquoi ?

— Mais tu n'as tiré qu'une flèche ?

— Et alors ? Elle est allée droit au but ! Pourquoi veux-tu que j'en tire trente-six ?

Le voyage se poursuivit interminablement, et dans ma tête le paysage défilait comme dans un kaléidoscope. Nous étions depuis plusieurs jours dans un désert sans limites. Le soir venu, nous approchâmes

d'un groupe d'habitations que nous n'espérions plus trouver. Perdu au milieu de cette immensité, ce refuge devenait magique. On pouvait entendre dans les rues une musique lancinante, une ritournelle, un refrain modulé à l'infini, et sentir un parfum étrange qui envahissait tout. Ce parfum participait encore plus à créer une ambiance spéciale, comme on en rencontre aussi en altitude, un univers d'une plus grande envergure. Notre voyage était fait de chaleur, de poussière et de fatigue en compagnie des bêtes, et finalement nous avions une vie de bête et d'abrutissement. Aussi, entendre une musique ou sentir un parfum subtil réveillait-il en nous une dimension plus humaine.

— Ne pourrait-on pas se baigner ?

Orèna nous rappelait un désir que nous avions tous : celui de nous laver, celui de nous débarrasser de notre carapace de crasse et de poussière.

— Je vais voir, répondis-je.

Je doutais un peu que cela fut possible, nous étions dans une oasis, mais je ne pensais pas qu'il y eut assez d'eau pour de grandes ablutions. J'entrai dans une auberge et demandai si l'on pouvait avoir un bain.

— Oui, si vous avez de l'argent ! me fut-il répondu.

Je m'enquis de ce que cela nous coûterait et retournai auprès d'Orèna.

— C'est possible, mais cela nous coûtera plusieurs pièces d'or. Il ne doit pas nous rester grand-chose ?

— Ça, c'est mon affaire ! Propose un bain à qui le voudra et allons-y ! Je n'y tiens plus !

J'allai consulter nos compagnons.

— Six, nous sommes six !

— Très bien, voici de quoi faire!

Elle me tendit une poignée de pièces d'or, dont je ne connaissais même pas la valeur, mais qui contenaient l'aubergiste. Il nous conduisit dans un jardin entouré de petits salons cloisonnés. Certains étaient ouverts, d'autres non. Partout on pouvait voir des bassins où se détendaient quelques personnes. La vision de cet endroit me parut irréaliste, et j'eus comme un remords, en sachant qu'après notre départ la furie des Barbares saccagerait tout.

Peu habitué à ce genre d'endroit, je m'assis à l'écart, la dizaine de serviteurs étant occupée par mes compagnons. L'appel à la détente du corps me fit prendre conscience de la douleur qui habitait le mien. Je sentis combien ce voyage était éprouvant et je souhaitai qu'il se termine rapidement maintenant. Je songeai à ce que mes compagnons enduraient, eux aussi. De quels charmes usait donc Orèna pour que nous ne désertions pas tous? La personnalité du capitaine y était pour beaucoup, mais aussi la présence de notre mystérieuse escorte, qui du reste n'avait pas encore réapparue. J'étais au plus profond de ma rêverie quand un serviteur s'approcha de moi :

— La Dame demande à vous voir.

J'étais surpris, à la fois par l'apparition du serviteur, mais aussi pas cette expression la « Dame ». Prise au dépourvu, ma raison dit ce qu'elle put: elle associa la Dame des jeux d'échec à Orèna. Troublé, je suivis le serviteur et me retrouvai devant la « Dame » drapée dans une grande serviette, elle paraissait radieuse.

— Jaspe, viens ici !

— Oui ?

— Pourquoi ne prends-tu pas un bain, nous n'en aurons pas de si tôt ?

— Oui, tu as raison, je vais en prendre un.

— Bien, après nous parlerons.

Orèna appela un serviteur qui me conduisit dans un petit pavillon où régnait un parfum étrange. Coupé du monde, comme dans un rêve, je me dévêtis et entrai dans un bain d'eau chaude. J'eus du mal à m'asseoir mais, dès que j'eus trouvé la bonne position, je me détendis complètement et oubliai la longue route que nous venions de faire. La fuite du fort, les campagnes et les villages traversés, la succession des visages rencontrés... et dans une sorte d'hallucination... je vis l'absurde, l'inanité du monde extérieur, et une sourde angoisse commença à monter en moi...

Je m'éveillai par paliers, et sentit l'adrénaline se répandre dans mon corps, avant même les premiers cris :

— Aux armes ! Aux armes ! Les Barbares arrivent !

Près de moi, une servante m'interrogeait du regard. Elle ne comprenait pas notre langue, mais elle avait perçu l'alerte. Sans un mot, elle prit une serviette et voulut m'essuyer, mais je pressentis qu'Orèna allait bientôt être en danger. Je m'habillai du mieux que je pus et me précipitai hors du pavillon.

Les portes de l'auberge étaient ouvertes, et une grande effervescence régnait dans les jardins. Les chevaux avaient été ressortis en toute hâte, des cris et des appels retentissaient de partout. Le guetteur que nous avions laissé au dehors du bourg, avait bien fait son travail. Je rejoignis Orèna qui était déjà en selle, prête

à partir. Lorsqu'elle me vit, son expression soucieuse se fendit d'un large sourire.

— Désolé pour le bain ! Tu es encore plus débraillé qu'un Barbare !

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Allez, on y va !

Avant même que je pusse dire le moindre mot, Orèna franchit les portes de l'établissement et se dirigea du côté opposé à notre arrivée. Cela me fit penser à la fuite de la forteresse. La différence était que nous étions seuls, il n'y avait personne sur la place que nous traversions, les Barbares n'étaient toujours pas visibles. Je me demandai comment nous allions faire pour survivre sans eau ni provisions pour la suite du voyage. Pendant ce temps, elle avait lancé son cheval au galop en direction du désert.

Au bout d'un moment, elle ralentit son allure, et c'est alors que nous entendîmes nos poursuivants.

— Orèna ! Fonce ! Ils arrivent !

D'un rapide coup d'œil, elle regarda derrière nous et dit :

— Ne t'inquiète pas, ce sont les nôtres.

Je m'étonnais de l'acuité de la vision d'Orèna, quand je reconnus les vêtements de couleur de nos mystérieux accompagnateurs. Ils étaient donc toujours dans le voisinage afin de parer aux difficultés et nous protéger. Nos anges gardiens nous rejoignirent et nous ravitaillèrent en eau, en attendant l'arrivée de l'escorte : il en fallait beaucoup pour traverser ces régions arides. Nous reprîmes le chemin au pas.

C'est au seuil de la nuit que le capitaine et ses hommes nous rejoignirent. Ils avaient encore perdu un

frère d'armes. Nous n'étions plus que sept à accompagner Orèna. La bande des anges gardiens était devenue plus importante que la nôtre, d'autant plus qu'il devait exister d'autres membres que nous ne devons jamais voir, occupés qu'ils étaient à sécuriser de loin notre progression.

Nous fîmes halte au sommet d'une butte couverte d'un léger maquis. Les anges gardiens étaient repartis et, à nouveau seuls, nous pouvions contempler à l'horizon le rougeoiement d'un incendie, probablement le bourg que nous avons dû quitter si précipitamment. Je ne pus m'empêcher de demander :

— Combien de victimes avons-nous engendrés là-bas ?

Personne ne répondit. Au bout d'un moment, le capitaine, qui paraissait épuisé, murmura :

— Une bonne centaine.

— Orèna, ça vaut vraiment la peine de continuer ?

Elle sentit qu'il fallait dire quelque chose d'autre qu'un simple argument, qu'une quelconque utopie à défendre coûte que coûte. Elle finit par répondre :

— Oui, Jaspe, cela en vaut la peine. Ce n'est pas une guerre que nous menons ! Ce n'est ni une conquête, ni l'asservissement d'un peuple, ni une religion, ni un dogme, ni un livre, ni même une relique...

— Alors c'est quoi ?

— D'abord, tu remarqueras que nous fuyons... nous sommes poursuivis...

— Pour convoier quelque chose... que nous n'avons plus ! Des bandits s'en sont emparé ! Ensuite tu as dit que la chose était en toi, que tu la portais en toi... que c'était un symbole ! Mais quoi encore ?

Le capitaine soupira.

— Jaspe, il y a un temps pour tout. Tu es quelqu'un de loyal, je te l'ai déjà dit. Ta mission est d'être au plus près d'Orèna, la mienne est de vous protéger. Ta raison de vivre, pour le moment, c'est cette mission. Le symbole d'Orèna est d'un autre ordre, tu sauras ce qu'il en est le moment venu ! Sois patient !

J'avais l'impression d'être un gamin qui pose des questions stupides. Pourtant, je sentais que personne ne m'en voulait, que je n'étais pas vraiment responsable de mon ignorance. La troupe se dispersa, et Orèna en profita pour se rapprocher de moi.

— Ce soir, je danserai pour toi !

Elle dit cela comme d'autres auraient dit : je vais prier pour toi ! Je me souvins d'avoir vu Orèna danser avec son « amoureux » dans le maquis et je me demandai ce que voulait bien dire son « Je danserai pour toi ». Elle ne me laissa pas le temps de répondre, et nous reprîmes notre route vers l'Est.

Le soir venu, le capitaine décida de camper dans une déclivité et après le repas, j'attendis qu'Orèna me fit signe d'aller avec elle à l'écart du groupe, mais c'est au milieu de nous tous, dans un profond silence, qu'elle se mit à danser.

La danse d'Orèna était étonnante. Elle n'obéissait à aucune chorégraphie connue. Sa danse semblait épouser une musique entendue par elle seule. Ses mouvements étaient lents, au ralenti, il faisait tellement chaud qu'il ne pouvait être question de danser plus rapidement. L'attention baissait et on ne suivait plus clairement l'enchaînement de ses différents mouvements. Il arrivait pourtant que la vigilance revienne brusquement, comme si quelque chose d'important

allait survenir. Ce n'était pas quelque chose venu de l'extérieur de mon corps, mais plutôt de l'intérieur. Je compris alors que je n'étais pas que spectateur ; la danse d'Orèna mettait en vibration mon propre corps, à son insu, sans que je ne sache y mettre un mot. Orèna ne dansait pas que pour elle-même, j'avais l'intuition qu'elle cherchait à communier avec chacun d'entre nous, tout en nous racontant des histoires.

Au fil des jours, Orèna avait réussi à nous envoûter, à nous subjuguier. Elle ne mettait pas que la séductrice en œuvre, c'était bien plus important, bien au-delà. Je sentais mes compagnons médusés, leur respect vis-à-vis d'Orèna grandissait de jour en jour. J'avais l'impression que, d'ici quelques jours, elle réussirait à nous galvaniser et nous mener à une bataille contre les Barbares à dix contre mille.

La fin de la danse d'Orèna était souvent décevante, elle menait à une sorte de frustration, comme si elle ne pouvait l'achever, non pas par sa faute mais plutôt par la nôtre, celle de n'avoir pas su parvenir à la même hauteur, à la même intensité qu'elle. Elle s'asseyait alors en tailleur et nous regardait l'air de dire : « Je suis partie toute seule et personne n'a voulu me suivre. » Je réfléchissais souvent au moyen de suivre Orèna dans sa danse et jamais je ne parvenais à conclure.

Le lendemain, nous partîmes très tôt, et en milieu de matinée Orèna se porta à mes côtés. Je la connaissais maintenant suffisamment pour sentir qu'elle avait quelque chose à dire, mais elle n'y parvenait pas. Ce fut moi qui lui demandai :

— Ça va, Orèna ?

Étonnée, elle me regarda un court instant.

— Oui... enfin, je suis préoccupée ! Regarde le capitaine, il me semble qu'il fatigue de jour en jour.

— Oui, il me donne l'impression d'une immense lassitude.

— Ce n'est pas que de la lassitude, je crois qu'il est malade !

— Comment faire, nous ne pouvons pas l'abandonner ?

— Non, mais d'un autre côté, il ne peut pas continuer dans cet état.

Sans solution, nous regardâmes notre capitaine chevaucher devant nous. Il avait l'air de s'endormir, car il se reprenait de temps à autre pour se maintenir sur son cheval.

Dans l'après-midi, cela ne s'arrangea pas. Je songeai à me porter à ses côtés lorsque ce qui devait arriver arriva : il chuta lourdement dans la poussière. Complètement choqué, il me regarda et, avant qu'Orèna n'ait eu le temps de me rejoindre, il me dit dans un souffle :

— Petit, il faut continuer ! Il faut rester près d'elle...

— On arrête, pied à terre ! ordonna Orèna.

— Orèna, nous n'avons pas assez de distance avec les Barbares, ils vont nous rattraper.

— Je ne veux pas laisser le capitaine derrière nous, on arrête !

Il ne pouvait plus répondre car il avait perdu connaissance, mais je savais qu'il aurait désavoué l'ordre d'Orèna. Pour un homme d'armes, une mis-

sion est une mission et rien ne devrait contrarier sa réalisation, même la chute de son chef.

Personne ne voulut contrarier Orèna, pas même moi, et nous fîmes halte.

Le capitaine ne se réveilla pas de toute la nuit. Orèna et moi le veillâmes, à tour de rôle, et, aux prémices du jour, force fut de constater qu'il ne respirait plus, qu'il nous avait quittés pour l'autre monde.

La mort avait frappé si violemment, si soudainement, que notre petite troupe ne crut à l'inévitable que lorsque le trou fut creusé. Le corps du capitaine reposait maintenant au bord. Le ciel était clair, on pouvait entendre quelques oiseaux chanter en plein ciel. Le calme régnait sur tout le maquis environnant. Chacun se demandait qui prendrait la parole pour accompagner le capitaine dans sa dernière demeure. Je pensai un moment qu'Orèna dirait ces quelques mots, mais un bref regard de sa part me fit comprendre qu'elle attendait que je le fasse... alors je le fis.

Dès que ma voix s'éteignit, j'entendis Orèna réciter un de profundis d'une voix claire et décidée. Ce fut l'Amen final qui nous rassembla dans une dernière prière. Puis, sans un mot, quatre hommes se saisirent du corps du capitaine et le déposèrent au fond de la fosse.

Les oiseaux continuaient à chanter et le soleil se levait à l'horizon encore enfumé.

Nous reprîmes aussitôt notre route, laissant derrière nous le capitaine. Je songeai à ses dernières paroles « Petit, il faut continuer », puis une interrogation me vint à l'esprit :

— Orèna, je ne comprends pas ! Cette nuit les Barbares auraient pu nous rejoindre, ils n'étaient pas loin.

On dirait qu'ils ne veulent pas nous rattraper, qu'ils nous suivent sans vouloir nous tuer... comme s'ils voulaient savoir où nous allons ! Et d'un autre côté, ils s'évertuent à effacer nos traces. Tu comprends ça ?

Orèna m'entendit, j'en étais certain, elle était attentive à mes paroles, mais elle fit semblant de ne pas comprendre. Je restai perplexe et en conclus que je ne devais pas avoir tort, mais pourquoi un pareil comportement des Barbares et aussi de nos anges gardiens aux habits bariolés ?

Le soir même, je crus qu'Orèna voulait d'une façon ou d'une autre répondre à ma question. Une fois le camp installé et les choses mises en place pour la détente, nous vîmes apparaître quelques membres de nos anges gardiens qui d'habitude dormaient ailleurs. Parmi eux, se tenait un homme particulièrement âgé, que je n'avais jamais croisé jusqu'à ce soir-là. Orèna nous le présenta comme étant un sorcier. Il était assis auprès du feu, ne bougeait pas et ne disait rien. J'avais l'impression qu'Orèna était aussi très impressionnée, car elle aimait les gens silencieux. Ce silence, qui ouvre tous les possibles, la rendait à son tour muette, comme si, maintenant, devait se jouer quelque chose d'important. D'habitude, je ne me laissais pas impressionner par les charlatans dont je découvrais toujours les supercheries. Ce soir-là, au coin du feu, je sentis que ce sorcier n'était pas un imposteur, mais qu'au contraire, j'allais apprendre des choses, des choses importantes quant à notre mission. Je pressentis qu'Orèna allait prendre la parole, qu'elle devait d'abord payer de sa personne pour que le sorcier puisse découvrir sa place. Sans hésiter, elle trouva l'attitude qu'elle prenait souvent le soir, quand elle se

mettait à raconter des histoires. C'était d'abord une posture physique ; elle éprouvait le besoin de prendre une position corporelle spécifique en cambrant le dos, comme si son épine dorsale pouvait alors capter une vibration venue d'ailleurs. Quand elle trouva sa posture favorite, elle se rendit compte que l'assemblée avait compris son intention, car une concentration particulière s'instaura. Elle perçut que le sorcier l'observait avec beaucoup d'attention. Elle savait qu'à ce moment précis, il fallait trouver un élément, tout petit, comme une couleur, une pensée qu'elle n'aurait plus qu'à suivre patiemment, sans se presser jusqu'au terme de l'histoire. Ce soir-là, en présence du sorcier, c'est la couleur bleue qui lui vint à l'esprit :

— Le sable était presque bleu, d'un bleu intense. Dans ce pays, voir le sable avec cette teinte était une grâce insensée. Quiconque trouvait ces reflets précieux devait prévenir le Roi, et c'était alors l'assurance de devenir riche et honoré jusqu'à la fin de ses jours. La difficulté était de voir ce reflet bleu du sable et de pouvoir prévenir assez rapidement le Roi pour constater la véracité du phénomène. Or donc, Sémilla, princesse fort belle, décida de trouver le sable aux reflets bleus afin de ne pas être mariée, car elle ne voulait pas dépendre d'un mari...

Orèna comprit que son histoire avait du mal à passer, mais, curieusement, elle sentit un soutien du côté du sorcier, comme s'il l'aidait à révéler l'histoire. Elle continua et se rendit compte qu'elle avait de plus en plus d'aisance à poursuivre. Plus elle prenait conscience de la présence du sorcier et de son encouragement implicite, plus elle avançait avec facilité dans le déroulement de son histoire...

10

— Oui, c'est encore un cheval que j'amène ! De quel accident parlez-vous ?

— Pendant la répétition de la sortie de la forteresse, un figurant s'est fait renverser par un cavalier. Je n'arrête pas de répéter qu'il ne faut pas des amateurs quand on travaille avec des chevaux ! Bon, il faut s'occuper du vôtre ! Venez, les écuries ont été installées à l'arrière.

— Mais vous vous y connaissez en chevaux ?

— Le contraire serait malheureux ! Le palefrenier d'Orèna, c'est moi !

— Jaspe ?

— Oui, c'est ça ! Vous êtes dans la distribution aussi ?

Enora perdit toute contenance. Elle avait lu et relu le scénario, mais, maintenant, elle était confrontée au décor et à son partenaire dans le film. Elle bafouilla :

— Oui, je suis Enora. Enfin, je joue le rôle d'Orèna.

— Ha ! Eh bien moi, je suis Laurent ! Je serai votre palefrenier dans le film comme dans la réalité, dit-il avec un sourire.

Enora se détendit, la bonne humeur, la gaieté, la gentillesse de Laurent y était pour beaucoup.

— Moi non plus, je ne suis pas actrice, mon métier c'est la cascade, je suis heureuse de travailler avec vous.

— Je savais que vous n'étiez pas une actrice. Ça jase pas mal dans l'équipe de tournage. Je me sentais même un peu seul avant votre venue. On ne peut pas dire que nous ayons été pistonnés ! Mais faut reconnaître que c'est un drôle de concours de circonstances, tous ces désistements de « pro »...

Tout en parlant, ils libérèrent Étendard et le laissèrent se dégourdir les jambes dans l'herbage proche. Elle remarqua que Laurent n'avait pas cherché à sympathiser aussitôt avec l'animal, elle reconnut là l'attitude d'un vrai cavalier, mais il devait être bavard, car il reprit :

— C'est un scénariste qui mène la danse, ça intrigue tout le monde. Dès que le réalisateur rencontre un problème, il dit : « On verra ça avec le scénariste ! ». Ça en agace plus d'un !

Tous deux regardèrent Étendard. Enora ne pouvait pas ignorer que Laurent était en train d'évaluer son cheval, et qu'il tentait d'en faire de même pour elle. Avait-il déjà remarqué sa cicatrice ? Peut-être... Instinctivement, elle se plaçait toujours du côté où on ne pouvait pas la voir. Elle enchaîna :

— Vous pensez... Et puis zut, j'ai l'impression qu'il faut qu'on se tutoie. De toute façon, il faudra bien y arriver !

— Pas de problème. Par contre, comment je t'appelle : Enora ou Orèna ?

Enora se sentit de nouveau décontenancée, elle n'avait pas pensé à cela et elle s'en voulut : une bonne cascadeuse doit parer à toute éventualité et elle avait négligé ce point. Elle essaya de faire diversion :

— Et si on faisait un tour ? Mon cheval a besoin de se dégourdir les jambes.

— Prépare-toi, je vais chercher le mien aux écuries, j'en ai pour deux minutes.

Enora éprouva une sorte de malaise. Cette proposition était un peu absurde, elle aurait dû aller se présenter au metteur en scène. Elle sortit le harnachement nécessaire des caisses de la remorque et commença à en équiper Etendard. Lui, il avait bien compris qu'on allait le solliciter et montrait même des signes d'impatience; il en avait assez de ce voyage interminable. Sitôt en selle, Enora se sentit mieux. En jean et t-shirt, elle était d'attaque, et dans ses veines coulait la douce liqueur de l'excitation. Elle vit Laurent revenir des écuries, un long bâtiment bas, et elle eut envie de partir en tête, comme pour le défier ! Elle désirait s'amuser.

Elle partit donc au petit galop vers la grande plaine. Jaspe avait compris, il chercha à la rattraper. Elle perçut alors un picotement dans le ventre, comme lorsqu'elle était gamine, avant une blague un peu dangereuse... elle était inexplicablement heureuse. Sa vitesse était de plus en plus en grande, et elle eut peur que le jeu ne la dépasse. Elle se retourna et vit que Jaspe s'accrochait. Son regard était étonné, mais elle remarqua aussi qu'il était piqué au vif, qu'elle avait défié sa suprématie masculine, et qu'il allait remonter la distance pour... la mater ! C'est alors que quelque chose d'étrange se produisit : le picotement d'excita-

tion se transforma en grouillement, des dizaines de serpents se débattaient en la chatouillant, c'était à la fois insupportable et très agréable, comme une chaleur diffuse.... Tout bascula alors en elle, elle se crut possédée ; « la chose » était en train de prendre le contrôle, c'était une injonction : elle devait gagner ! Elle devait battre Laurent ! Instinctivement, elle se coucha sur le dos de son cheval et « la chose » sortit de son ventre en un long hurlement ! Elle sentit alors son cheval comme elle ne l'avait jamais senti : un ventre bouillonnant, comme le sien, et une masse de muscles à la force démesurée. Tout son être était engagé dans cette bataille où la raison n'avait plus de place. Elle pouvait se croire invincible, elle faisait corps avec son cheval et elle allait battre Laurent ! Elle se retourna brièvement et vit le visage de son partenaire qui exprimait une grande perplexité ; il n'allait tout de même pas se faire battre par une femme ! C'est alors, qu'à nouveau tendue vers l'avant, elle aperçut l'obstacle se dresser devant elle : un tronc d'arbre en pleine trajectoire ! À une telle vitesse, elle ne disposait que d'une poignée de secondes : elle laissa passer le temps, elle n'avait plus d'autre solution que de tenter le saut.

« Étendard on y va ! Ensemble ! Cette fois on va gagner ! »

C'est alors qu'en un dernier effort, elle accompagna le saut de son cheval qui dura l'éternité d'un ralenti avant qu'elle ne se réceptionnât de l'autre côté. Elle avait réussi ! Elle avait réussi inexplicablement... alors que Laurent avait refusé l'obstacle ! Elle avait battu un homme à l'énergie ! Elle avait l'impression qu'une force incroyable coulait

dans ses veines. Elle ralentit l'allure de son cheval ; une chaleur immense envahit sa poitrine en ressentant une grande reconnaissance envers son partenaire. L'homme qu'elle venait de battre, elle se prit à l'aimer, là, soudainement, pour la victoire qu'il venait de lui donner.

Laurent n'avait jamais vu ça, il était décontenancé. D'abord pour s'être laissé entraîner dans ce jeu, ensuite d'avoir accepté le défi que lui avait lancé Enora, et enfin d'avoir perdu. Car il devait bien le reconnaître : il avait refusé l'obstacle en une fraction de seconde. Dans son parler intérieur, celui qui n'arrive jamais aux lèvres, il se dit que c'était la première fois qu'il rencontrait une « femme avec des couilles » : une femme à l'égal d'un homme ! Il la vit revenir, lentement, et il eut l'impression de ne pas la reconnaître ; sans morgue et sans plus aucune trace de défi, elle dit doucement :

— Orèna ! Je suis Orèna ! Je veux dire... j'aimerais que tu m'appelles Orèna.

— Tu connais mon nom : Jaspe !

— Rentrons, Jaspe ! Il faut que je me présente.

Calmés, ils retournèrent à la forteresse. La citadelle avait perdu une partie de son enceinte, c'est ce qui avait intéressé le réalisateur. Cet espace manquant permettait le recul des caméras et aux camions d'être plus proches, et donc plus disponibles. C'est de ce côté qu'Enora et Laurent se dirigèrent. Il y avait là une centaine de personnes : des figurants, des techniciens et, assis sur une chaise à son nom, le réalisateur « Robert Lorme ». À cette heure, il était effondré. Il devait gérer une actrice défaillante, des retards innombrables, un scénario délirant et, pour finir, il devait

diriger des débutants. Même la vedette, qu'il n'avait pas encore vue, était novice ! Le soudain silence autour de lui l'alerta. Il pensa d'abord que les figurants étaient partis ailleurs, mais en se redressant, il constata que toutes les personnes regardaient en direction de la plaine. Il se leva et fit quelques pas pour voir ce qui se passait, et il n'en crut pas ses yeux ! Il vit surgir, de nulle part, deux cavaliers qui se dirigeaient droit sur lui, deux cavaliers dont l'un se révéla être une femme. On eût dit que, sous les yeux d'hommes et de femmes du monde d'aujourd'hui, arrivait, face à eux, un couple sorti du monde médiéval ! Ils paraissaient immenses. Elle était échevelée, et on sentait les bêtes chaudes d'avoir galopé. Quand il put enfin parler, il était à peine audible :

— Nom de Dieu ! Orèna !

Il ressentit comme un coup de fouet, et c'est d'une voix de stentor, qu'on ne lui connaissait pas sur ce maudit tournage, qu'il s'adressa à l'assistance :

— Une heure ! Vous entendez ! Une heure ! Dans une heure, je veux que tout soit réglé et qu'on tourne la première scène ! Et que je n'entende pas de « mais » ou de « si » ! Dans une heure tout doit être en place ! L'opérateur photo ! Où est l'opérateur photo ?

Il y eut comme un flottement. Le réalisateur, amorphe depuis tant de jours, les avait scotchés par sa harangue. Enora et Laurent étaient toujours à la même place et regardaient les gens se disperser. Elle ne cherchait même plus à cacher sa cicatrice. Un déclic avait eu lieu dans sa tête et dans tout son être : elle était comme portée, elle n'avait plus de doutes, elle savait qu'au milieu de tous ces gens, elle y était à sa place,

pleinement à sa place. Un assistant se dirigea vers le couple :

— Holà, vous deux ! Venez avec moi, on va aux costumes. S'il y a des retouches, nous n'avons guère de temps.

Il se ravisa en regardant Enora descendre de cheval.

— Remarquez, pour vous il n'y aura pas grand-chose à faire : vous serez cachée sous une cape ! Enfin, il faut que vous sachiez où sont vos loges.

L'opérateur photo parvint à se frayer un chemin jusqu'au metteur en scène.

— Ah te voilà ! Écoute ! Je veux une prise dans une heure ! Ne me parle pas de lumière pauvre, de décor pourri, tu fais avec ce que tu as et on tourne coûte que coûte ! Je veux la première séquence dans la boîte ce soir. C'est important ! Il faut que l'équipe sente que quelque chose s'est passé, que ça démarre maintenant, que les emmerdes sont derrière nous ! Tu as compris ? Je peux te faire confiance ?

— C'est toi qui commandes ! Si tu veux qu'on démarre dans ces conditions, c'est de ta responsabilité, pas de la mienne !

— Nous sommes d'accord ! J'assume la responsabilité du démarrage dans ces conditions.

— Tout sera prêt dans moins d'une heure !

— Parfait ! Merci, André.

Robert s'en voulut d'avoir parlé rudement à son chef opérateur qu'il estimait beaucoup sur le plan professionnel et même personnel mais, c'était aussi lui-même qu'il bousculait. Il le fallait, sinon le tournage allait s'enliser, et il ne savait que trop où cela condui-

sait un tournage qui s'enlise, il n'avait pas connu que des réussites dans sa carrière. Sur ce, il décida de faire plus ample connaissance avec Orèna, l'Orèna du scénariste qui, du reste brillait par son absence ! Il interpella une maquilleuse :

— Elle est partie où, Orèna... enfin, Enora... la cascadeuse !

— Elle est partie aux costumes avec Laurent... enfin, Jaspe.

— Quel micmac, va falloir se décider à savoir comment appeler les gens ici, ça devient le bazar !

Jamais il n'avait vu une pareille confusion sur un tournage: on y usait indifféremment du nom véritable ou de celui du rôle. Il parvint enfin dans les ateliers et croisa la costumière dans un couloir.

— Tu t'occupes d'Orèna, en ce moment ?

— Oui ! Il lui faut une cape pour la scène de la sortie, c'est tout prêt. Elle fait la même taille que l'actrice qui est partie.

— Bon, au moins ça, ça marche ! Et pour demain ? Pour les figurants, ça va être prêt ? Pas comme aux répétitions où il manquait la moitié des costumes ?

— Oui, ça arrive directement ce soir des ateliers de couture, ça sera bon pour demain et aussi pour les Barbares après-demain.

— Bon, ça prend tournure ! Pourvu que la poisse soit derrière nous !

C'est à ce moment qu'Enora sortit de sa loge, vêtue de sa cape, le capuchon sur la tête.

— Bonjour ! Je suis Robert Lorme, le metteur en scène !

— Enora ! Je suis désolée, je n'ai pas eu le temps de me présenter.

— Oui, j'ai précipité le mouvement, je veux absolument une scène dans la boîte ce soir ! Je veux à tout prix conjurer le mauvais sort qui s'est abattu sur ce tournage. Quand je vous ai vue arriver de la plaine, j'ai compris que vous étiez faite pour le rôle.

— J'espère que ça va marcher ! Je tiens beaucoup à ce film.

Robert resta pensif un instant avant de poursuivre.

— Vous savez, j'ai eu un choc tout à l'heure ! J'ai encore du mal à comprendre, mais vous étiez en compagnie de Laurent qui a déjà travaillé avec l'actrice précédente... eh bien lui aussi m'a surpris... Voilà, c'est de vous voir ensemble... il y a eu comme une magie ! C'est un peu idiot ce que je dis.

— Non, vous avez raison, j'apprécie beaucoup mon partenaire, alors que je ne le connais que depuis une heure.

— Ah ! Je ne me suis pas trompé ! Je suis content. Vous ne pouvez pas savoir ! Je marche au moral, et là, je sens que ça repart. Allez, on va se la faire cette scène. Vous êtes prête ?

— Je suis prête !

— Et Laurent ?

— Jaspe ? Il arrive.

— Ah ! Vous l'appellez par le nom de son rôle ?

— Oui, je préfère.

— Donc, je vous appellerai Orèna. À tout de suite !

Enora retourna dans sa loge, elle n'en n'avait jamais connu une si belle. Elle avait d'abord pensé

utiliser sa caravane, comme d'habitude, mais cette loge, très fonctionnelle, lui conviendrait. Elle entendit frapper à la porte.

— C'est Jaspe ! Je peux entrer ?

— Entre ! Tu sais, mon maquillage est réduit au minimum pour cette séquence.

— Ah oui, c'est vrai, tu es recouverte d'une cape. Pas facile cette scène. Avec des figurants qui ignorent les contraintes du cinéma, on n'est jamais à l'abri d'un accident, comme tout à l'heure.

— On ne fait que la sortie de la salle de garde jusqu'à la porte de la forteresse ?

— Oui, tu vas voir... Rien que ça, on va y passer des heures. Surtout que le directeur de la photo est exigeant, et qu'il faut tenir compte des impératifs de raccord.

— J'ai entendu dire que le réalisateur voulait respecter un ordre chronologique ?

— Oui, mais c'est plutôt l'idée du scénariste et ça ne sera pas toujours possible. Toutes les scènes qui nécessitent beaucoup de figurants seront tournées dans une même semaine ! Ça sera un peu notre semaine de vacances, ils auront moins besoin de nous !

— Une semaine de vacances ? Oui, ça serait bien !

On frappa à la porte de la loge restée ouverte. Enora se retourna. Un jeune homme la regardait.

— Oui ? dit-elle.

— Si vous êtes prête, le réalisateur aimerait commencer avant que nous ne manquions de lumière.

— Je suis prête ! Jaspe, on y va !

— Oui, Princesse.

— Arrête ! Je ne suis pas la princesse.

— Je sais.

À partir de cet instant, tout s'enchaîna sans qu'elle ne puisse se demander un seul instant ce qu'elle devait faire. On répéta une multitude de fois la sortie de la salle de garde jusqu'à la porte qui donnait accès au pont-levis. Elle avait l'impression d'être une marionnette ! Tout le monde lui commandait, du metteur en scène à la scripte, d'être un peu plus ici, d'être un peu plus là. On lui faisait des marques à la craie au sol car, avec la capuche rabattue, son champ de vision était très réduit. Pourtant, elle avait l'impression de jouer un peu plus qu'un rôle, elle sentait surtout la présence de Jaspe à ses côtés, comme une chaleur, et en même temps elle entendait qu'il la guidait de la voix. Elle trouva si étrange cette première heure de tournage, dissimulée à la vue des autres et des caméras, qu'elle regretta de ne pas pouvoir continuer à être cachée ! À la dixième prise, le réalisateur s'emporta contre les figurants qui rataient toujours un détail, mais ce fut le directeur de la photo qui décréta la fin, à cause du manque de lumière. D'une voix redevenue lasse, le réalisateur déclara la scène terminée. Chacun s'apprêta à regagner sa loge dans un beau brouhaha.

— Salut, Orèna ! Je suis la princesse.

Enora retira sa capuche pour voir qui lui parlait. Elle eut mal aux yeux car des sunlights étaient encore allumés. Elle découvrit enfin le visage de « la princesse ». Elle était jeune et blonde avec un sourire avenant.

— Bonjour, je suis un peu éblouie, je ne voyais pas grand-chose sous ma capuche.

— Ah ! Tu me trouves éblouissante ! Non c'est pour rire ! J'ai beaucoup entendu parler de toi comme cascadeuse. J'aurais aimé faire ton métier...

Jaspe se rapprocha, il avait déjà mis pied à terre.

— Je peux m'occuper des chevaux, si vous voulez.

— Ça, c'est sympa ! Comme ça, on va pouvoir faire connaissance « entre filles », répondit la « princesse ».

11

Le dragon était en piteux état. Marc Ferrando, le scénariste, l'avait une fois de plus démonté, mais il savait qu'il était désormais trop tard, les prises de vues avaient commencé, et le scénario que l'on suivait, là-bas, était déjà une ancienne version. Il avait vu comme un signe du destin l'arrêt du tournage, lorsque l'actrice qui devait jouer le rôle d'Orèna s'était désistée, mais maintenant qu'Enora serait sur place, il savait qu'elle se conduirait en véritable professionnelle, qu'elle ne ferait pas faux bond. Alors à quoi bon tout revoir, il n'y avait plus que la dernière scène à finir, et le plus tôt serait le mieux ; il pourrait enfin aller sur le tournage et voir. Il aurait plaisir à découvrir les décors de son histoire et à se plonger un peu dans ce rêve qu'il avait suscité. Pourtant... ce n'était pas si simple, il n'était pas dupe, son histoire n'était pas seulement sortie de son imaginaire à l'écoute d'une musique. Il se souvenait aussi d'une visite chez un vieux bouquiniste, presque une caricature de bouquiniste, tant il y avait de désordre dans son magasin. Les livres s'empilaient à même le sol avec juste un passage pour traverser la librairie. Et puis, il y avait eu ce livre en mauvais état qu'il avait feuilleté distraitemment. Et ce mot lui était apparu et avait captivé son

attention : « passe ». Curieusement, pour lui, une passe était un terme de marine mais, dans le contexte du livre, le mot s'appliquait au passage d'une montagne. Pas un col. Non ! Une passe ! Avec cette notion d'endroit secret et dangereux.

Marc était désespéré, il ne sentait plus le fil qui sous-tendait toute son histoire, alors il décida de conjurer le mauvais sort en sacrifiant au rituel qui l'avait si longtemps sauvé des blocages : se faire un café et écouter la mystérieuse musique. Attendre que l'eau chauffe dans la bouilloire, préparer la tasse, y verser la dose de café soluble, le sucre... et puis écouter. La réponse devait se trouver dans cette mélodie qui lui avait révélé les premières images surgies de son inconscient ? La scène de la fuite de la forteresse, cette même scène qui devait se tourner aujourd'hui, à plusieurs centaines de kilomètres ! Tiens, ça serait bien de téléphoner à Robert pour voir comment ça s'était passé avec Enora. Et puis non ! Il y aurait l'éternelle question : « Pour quand la fin du scénario ? » Et nous voilà revenus à la case départ : de quelle manière allait-il finir ce film ? Il savait que la véritable question n'était pas là, mais plutôt : quel message voulait-il faire passer ? Non, non et non ! Ce n'était pas une question de message ! Ça, il le savait, il ne s'agissait pas de prôner le bien contre le mal, ni de se servir d'une quelconque mythologie du passé ! Quel idiot il faisait. Bien sûr que si, son histoire existait en des milliers de versions et depuis des lustres ! Il n'était pas en train d'inventer une nouvelle philosophie, une nouvelle religion. Bon Dieu ! Comment allait-il terminer ce maudit film ? Le téléphone sonna.

— Allô ? C'est toi, Marc ?

Zut alors ! Robert ! Normal qu'il appelle. Il n'aurait pas dû décrocher.

— Qui veux-tu que ce soit ? Alors, raconte, Enora a commencé ?

— Oui, figure-toi, on a tourné une scène ! Tourné une scène ! Tu te rends compte ? Je n'y croyais plus ! Pourtant, la journée avait bien mal démarré : un figurant a été blessé par un cheval.

— Pas trop grave ?

— Non, mais les accidents sur un tournage, je n'aime pas ça. Déjà pour les personnes, mais il faut aussi penser à l'image du film !

— D'accord, mais avec autant de figurants c'est un peu normal... dis-moi, Enora, comment tu l'as trouvée ?

Robert se sentit gêné, il avait été enthousiasmé par la découverte d'Enora à son arrivée, mais il lui répugnait de la glorifier devant le scénariste.

— Écoute, elle ne se débrouille pas trop mal, elle est un peu amateur et aujourd'hui, bon... on ne l'a pas tellement vue... je veux dire son visage...

— Tu as peur pour sa balafre !

— Non, non, pas du tout, au contraire, ça lui donne une touche de...

— Virilité ?

Robert se rendit compte qu'il avait fait passer son enthousiasme, il ne savait plus comment s'en sortir.

— Non... plutôt si ! Ça va bien avec le rôle qu'elle doit jouer.

— Alors, tu es content d'elle ?

Robert était maintenant franchement agacé par l'insistance de Marc.

— Au fait, la fin du scénario, tu l'as achevée, j'espère ?

— Bientôt, bientôt !

— Quoi ? Tu n'as pas encore terminé ?

— Si, j'ai juste quelques détails à revoir, tu sais... Vérifier qu'il n'y ait pas d'anachronismes, d'erreur de raccords...

— Tu me fais suer, Marc ! La production a besoin de planifier la fin du tournage ! Tu le sais... Tu n'es plus un débutant quoi !

— Bien sûr, que je le sais ! Je fais vite et je t'apporte ça directement.

— Tu veux venir ?

— Oui, j'ai envie de voir comment ça se passe !

Il ne manquait plus que ça, que Marc débarque sur le tournage qu'il avait déjà bien du mal à maîtriser.

— Marc, je ne voudrais pas que tu te fatigues inutilement. Il n'y a pas de confort ici, on est en pleine cambrousse !

— Ne t'inquiète pas, Robert, je ne te gênerai pas, je t'assure !

— Bon, on te voit quand, alors ?

— Dès que j'ai fini, demain ou après-demain !

— À bientôt, Marc.

— À bientôt.

Marc ressentit une folle envie de tout casser. Voilà qu'il s'était engagé à rendre sa copie pour le lendemain et il ne savait toujours pas de quelle façon conclure son scénario. Il était pris à son propre piège. Laisser planer le doute, épaissir le mystère, abandonner des indices, c'est ce qu'il avait fait toute sa carrière et cela lui avait réussi. Personne ne lui avait

reproché ses anachronismes, ses raisonnements qui ne tenaient pas la route ! Non, jusqu'à aujourd'hui où il voulait laisser, pour la première fois de sa vie, « une sorte de message », il se trouvait coincé.

Deux solutions : soit il sortait une bouteille d'alcool, soit il partait faire un tour. Il voulut se ménager un espoir, donc il opta pour la promenade hygiénique. De toute façon, il en avait besoin. Il sortit et se dirigea inconsciemment vers la gare, le même chemin qu'il avait pris pour aller voir Enora. En définitive, il appréciait ces balades dans cette banlieue aux allures de petit pays. Il longea la série d'immeubles qui bordait le bois et perçut, cette fois encore, une sorte d'apaisement. Il se demandait ce qu'il pouvait y avoir en ce quartier. Un lieu magique comme, dit-on, la terre en est parsemée ? Un endroit de bonheur de sa petite enfance, oublié parce que trop jeune ? Toujours est-il qu'il trouva une sérénité, une sorte de libération de toutes ses tensions : la maladie qui progressait dans son corps, ce scénario de malheur qui le paralysait, et la perspective de ce voyage, pour assister au tournage qui allait le fatiguer au-delà du raisonnable... C'était pareil à une petite voix qui lui disait : « Ne t'en fais pas, laisse le film de ta propre vie se dérouler, ne contrarie pas les événements car, au final, tout joue en ta faveur. Aie confiance, au bout du bout, il y aura la paix ! » Cette expérience était tellement forte, qu'il profita d'être arrivé sur la place de la mairie, pour s'asseoir sur un banc et se mettre à contempler l'animation autour de lui. Il était devenu spectateur de sa propre vie. À l'opposé de la place, il reconnut le libraire de la petite ville, qui tenait une conversation avec deux femmes d'un certain âge. Il aimait bien ce libraire car, curieusement, déjà gamin, c'était lui qui

lui vendait ses premiers bouquins de la Collection Verte ou de la Collection Rouge et Or pour la jeunesse. Il était fasciné par ce qu'il voyait, cela lui paraissait étrange, il sentait que l'apaisement de tout à l'heure, près de l'immeuble, progressait en lui. Là-bas, la conversation se poursuivait. Il ne pouvait deviner si le libraire était empêtré avec ses interlocutrices ou s'il les écoutait avec intérêt, car, même de loin, il se rendait maintenant compte que l'homme ne parlait pas. Soudain, une des deux femmes s'éloigna, mais il ne bougea pas. Il tenait dans une main une sorte de sac, semblable à un cabas, qu'on utilise pour aller au marché. Toujours assis sur son banc, le scénariste se sentit régresser en âge et revivre des sensations de gamin. Il redevenait ce qu'il était sur cette place, il y a plus de cinquante ans, et c'était la personne du libraire qui lui permettait ce lointain voyage dans le temps. Celui-ci se mit à marcher en compagnie de la dernière personne âgée, et Marc commença à paniquer, la magie de l'instant allait se rompre, dans quelques instants, le libraire allait disparaître. Il ne put se retenir de se lever pour continuer à le voir et même à le suivre, lorsqu'il le vit partir et se diriger, seul, vers un escalier donnant accès à un parking souterrain. Marc connaissait bien l'endroit, il se dirigea alors vers la rampe de sortie et attendit. Plusieurs voitures passèrent devant lui, mais il ne pouvait pas distinguer le visage des conducteurs et dut renoncer à voir partir son libraire.

Il se sentit frustré par quelque chose qui le fuyait. Tout lui échappait en ce moment : sa vie avec ses problèmes de santé et puis ce maudit script. Instinctivement, il retourna vers l'immeuble, dans cette zone qui le calmait et il perçut à nouveau ce qu'il était venu

chercher. Alors, il comprit qu'il était arrivé à une impasse : il n'y avait plus de solution. Il ne pouvait plus diriger quoique ce soit, ni sa vie, ni l'issue de son scénario, alors il décida qu'il ne le finirait pas, il allait se rendre sur le lieu du tournage et voir comment ça se passait. Il avait peut-être besoin de voir « Orèna ». Il prit la décision de perdre complètement son après-midi avant de partir le lendemain, et il se dirigea vers la gare pour refaire le voyage jusqu'au terrain d'entraînement d'Enora.

Parvenu à la petite gare, il n'eut pas longtemps à attendre, un train arrivait, c'était l'heure où la cadence était soutenue. Maintenant qu'il avait pris la décision de se laisser porter, il avait l'impression d'être comme en vacances, plus rien ne lui importait. Il se trouva une place près d'une fenêtre et regarda le paysage défiler. Chaque fois que le train s'arrêtait, il avait l'appréhension qu'un passager importun vienne s'asseoir près de lui. Pourtant, lorsqu'après la station suivante une femme passa dans le couloir, il souhaita qu'elle s'assit en face de lui. Il se mit à l'espérer tellement fort, qu'il était sûr qu'elle allait s'arrêter... Elle dépassa sa rangée et poursuivit, hésitante, sa marche dans le couloir.

Il était déçu, il aurait tellement aimé qu'elle prenne place dans son champ de vision. Toute sa vie, il avait eu besoin de capter les gens ainsi, de les sentir, de les humer. Ils devenaient, plus tard, les personnages de ses histoires. La passagère avec ses longs cheveux blonds l'avait profondément troublé. Décidément, c'était un jour où les rencontres le perturbaient beaucoup. D'abord, c'avait été le libraire et maintenant, la passagère blonde. Il regardait toujours par la fenêtre,

il ne voyait que des talus, car la voie était en déblai, mais, plus tard, le train serait sur le plat et même sur un pont pour franchir une large rivière. Justement, les talus disparurent, et l'horizon se devinait entre les tours et les immeubles qui s'espaciaient. C'est à ce moment qu'il la revit. Elle avait rebroussé chemin et venait de jeter son sac sur un siège, de l'autre côté de l'allée. Marc ressentit une montée de chaleur. Elle incarnait tout ce à quoi il aspirait : la féminité, la beauté, la santé et l'énergie. Conscient que s'il continuait à la fixer ainsi elle s'en apercevrait, il essaya de détourner son regard, mais il restait toujours pleinement conscient de sa présence. Elle était habillée à la sportive avec une veste et un pantalon de toile. Elle portait une chemise au col ouvert, ce qui lui donnait, avec son bagage, l'allure d'une baroudeuse... Peut-être une journaliste revenue d'un pays en détresse ?

Il aurait aimé que ce voyage ne finisse plus. Il y avait ainsi des circonstances où il aurait voulu que le temps s'arrête pour toujours. La proximité de cette femme, à quelques mètres de lui, était tout ce qu'il souhaitait de meilleur pour l'instant. Hélas, le train arrivait au terminus, sans cela, il aurait été capable de ne pas descendre.

Le plaisir qu'il pensait avoir, à rôder près du camp d'entraînement d'Enora, fut occulté par la présence de la jeune femme blonde. Il pensa, un instant, la suivre pour perdurer encore le plaisir de sa vision, car la voir se mouvoir le troublait autant que de l'avoir observée dans le train. Mais il se raisonna, songea à son âge, à sa maladie et, quand il la vit entrer dans une épicerie, en face de la gare, il se détourna pour se diriger vers le but de sa promenade. Il remarqua que, depuis une

bonne demi-heure, il n'avait plus pensé à ses soucis, ni au scénario inachevé, ni à l'angoisse du départ le lendemain pour le site du tournage. Il revit avec nostalgie la place, proche du terrain d'entraînement, et songea à s'asseoir à la terrasse de café, mais il voulut d'abord observer ce qui se passait sur le terrain. Le père d'Enora, au volant d'une voiture sans carrosserie, réglait une cascade à grand renfort de trempins. À la lisière du terrain, la caravane d'Enora l'attirait irrésistiblement. En marchant le long du rideau d'arbres, il était sûr de ne pas être vu et c'est ainsi qu'il arriva à la caravane. Il songea que si quelqu'un le découvrait aujourd'hui, il pourrait difficilement dire qu'il venait par hasard, il ne pouvait pas ignorer qu'Enora était sur le lieu du tournage. En pensant au ridicule de la situation, il décida de retourner à la buvette de la place, mais c'est alors qu'elle surgit devant lui, au détour de la caravane. La femme blonde avec son grand sac de voyage en toile dans une main et deux sachets plastique de l'épicerie de la gare dans l'autre. L'air un peu égaré, il regarda le visage de la femme, mais c'est elle qui parla la première.

— Tiens, vous étiez bien dans le même train que moi, je crois ? Vous venez voir Enora ? Elle est absente malheureusement !

— Oui, je sais... j'aurais dû le savoir... Elle tourne, n'est-ce pas ?

— Oui, elle tourne ! Vous êtes ?

— Marc ! Marc Ferrando.

— Marc Ferrando ? Vous n'êtes pas le metteur en scène du film d'Enora ?

— Non, non ! Je suis le scénariste !

— Oui, je me rappelle ! Marc Ferrando. Enora m'a parlé de vous. Je suis Léna, une amie.

— Enchanté. Je me sens un peu bête, Enora a dû partir hier, je me suis trompé d'un jour, je voulais juste parler d'un détail...

— Mais vous pouvez la joindre, elle m'a donné un numéro de téléphone.

— Non, ce n'est pas si grave, de toute façon je dois la revoir bientôt, ça peut attendre.

Marc ne savait pas comment se dégager de cette situation d'autant plus que la présence de Léna le troublait toujours. Elle reprit :

— Puisque que vous êtes là, venez prendre un verre.

— Non, ne vous dérangez pas, vous semblez revenir d'un voyage, je ne veux pas...

— Si, j'insiste ! Enora est ma meilleure amie et elle m'a beaucoup parlé de ce film. Vous savez, vous l'avez sortie d'une bien sombre période, elle n'allait pas bien ces derniers temps. Venez, c'est une tradition chez les saltimbanques, vous ne pouvez pas y échapper.

En entendant Léna parler d'Enora, les oreilles de Marc se dressèrent, comme si soudain la conversation devenait vitale pour lui. Peut-être allait-il trouver l'élément, si essentiel, qui lui manquait pour boucler son histoire. Il ne devait pas rater ça.

— Alors, juste un petit moment, il faut que je rentre...

— Oui, le « dix-huit heures trente » ! Vous l'aurez sans problème. Venez, ma caravane est juste à côté. Tiens, il y a son père là-bas. Vous le connaissez ?

— Oui, bien sûr, mais je ne voulais pas le déranger.

— Vous êtes drôle, vous ! Allez, suivez-moi !

12

À partir de la soirée où le sorcier fut présent, je me mis à rêver comme cela ne m'était jamais arrivé. Le voyage dans un paysage de plus en plus désertique, aux côtés d'Orèna, devait sûrement les favoriser. Le manque de stimulation, le jour, était compensé par ces mirages nocturnes. Je vis des images et des scènes incohérentes où Orèna tenait souvent le rôle principal. Dans la journée sa personnalité me troublait, mais ce n'était rien en comparaison de mes rêves : mon inconscient cherchait une explication qu'il ne pouvait avoir autrement. Je la vis dans des palais, à l'instar d'une princesse, ou sur les routes à la tête d'une armée, ou bien encore en conversation avec un chaman. C'était ce dernier rêve qui me troublait le plus : cette connivence avec le monde magique.

Le lendemain d'un de ces songes, je m'arrangeai pour être seul avec Orèna et je l'interrogeai :

— Orèna, je voudrais te demander...

— Oui ?

— L'autre soir, avec ce sorcier sorti de je ne sais où...

— Oui...

— Tu es aussi une sorcière ?

Je m'en voulus aussitôt de cette question, car l'appartenance à la sorcellerie pouvait, en certaines circonstances, conduire à la mort.

— C'est quoi pour toi un sorcier ou une sorcière ?

— Des personnes qui conversent avec un autre monde ?

— Et alors ?

— Et alors, je ne connais rien de cet autre univers.

— Et tu connais tout de celui dans lequel tu vis ?

— Non, je ne comprends pas tout, mais ça ne veut pas dire qu'il y ait un autre monde.

— Tu n'es pas croyant ?

— Ça n'a rien à voir !

— Comment ça : « Ça n'a rien à voir » ?

— C'est le milieu dont nous parle l'Église...

— Et dans celui-là, tu y crois ?

— Je ne sais pas.

Orèna s'interrompit, mais une fois de plus je sentis qu'elle avait compris le sens de mes questions. Désormais, elle devait y répondre, car il en allait de la poursuite de la mission. Après la mort du capitaine, elle ne pouvait plus se permettre de nouvelles désertions. D'autre part, les anges gardiens n'étaient plus visibles depuis plusieurs jours. Maintenant que nous étions en plein désert, nous pouvions détecter une présence humaine à plusieurs kilomètres. Orèna reprit :

— Viens !

— Où ça ?

— Détachons-nous !

Orèna partit au trot droit devant elle. Je la suivis et me maintins à sa hauteur. Je sentais une sorte de colère monter en moi.

— Orèna, ça ne peut plus durer, il n'est plus temps de rester dans des secrets ridicules ! Tout le monde va nous abandonner !

— Justement !

— Justement quoi ?

— Justement, si je me détache des autres c'est pour que tu ne paraisses pas ridicule !

— Pourquoi serais-je ridicule ?

— Ce sont tes questions qui sont stupides. Les autres ont saisis le sens de notre mission, mais toi, toujours pas !

— Parce que tu leur as expliqué ?

— Oui, comme à toi ! Ce qu'il y a à comprendre ne passe pas par la raison, c'est pourquoi j'ai dansé ! J'ai beaucoup dansé pour que tu le saisisse !

— Je n'y arrive pas...

— Oui, alors j'ai essayé de raconter des histoires, mais les histoires tu ne les entends pas non plus !

— Et les autres les entendent ?

— Oui !

— Dans ce cas, Orèna, il est inutile que je continue à t'accompagner.

— Si ! Il est nécessaire que tu restes, j'ai besoin de toi.

— Pour te protéger ?

— J'ai besoin de ta force, oui. Mais pas seulement.

Je ne dis plus un mot. Je savais que j'étais impénétrable aux signes ; j'étais incapable de passer des heures à regarder les vitraux ou les frontispices des cathédrales. J'étais incapable de ressentir la beauté et les messages de spiritualité que beaucoup y trouvaient.

— Orèna ?

— Oui.

— Notre mission est-elle capitale pour nous-mêmes, en tant qu'individu, ou pour... l'humanité en général ?

— Est-ce qu'il est capital que le soleil se couche ?

— C'est important que la nuit succède au jour !

— En effet !

— Tu veux dire que ce que nous faisons est comparable au coucher du soleil ?

— Nous faisons quelque chose qui transcende notre existence individuelle.

— Cela transcende même la religion.

— On pourrait dire ça.

— Orèna, ne serais-tu pas un peu folle ?

Elle ne répondit pas, mais sourit si largement que je sentis quelque chose en moi craquer, quelque chose qui emportait mon adhésion comme certainement cela avait emporté celle de mes compagnons et sûrement, en premier, de notre capitaine. Oui, Orèna était bien une sorcière !

— Orèna, j'ai besoin de savoir une dernière chose !

— Oui, laquelle ?

— Est-ce que je comprendrai un jour ce à quoi j'ai contribué en t'escortant ainsi ?

— Oui, tu le comprendras, mais une partie de toi le sait déjà.

— Orèna, si moi qui parle ne le sais pas, à quoi cela peut-il me servir qu'une partie de moi le sache déjà ?

— Parce que tu n'es pas que cela, je veux dire cette partie qui parle, qui raisonne, qui dit « Je ».

— Quand ?

— Quand quoi ?

— Quand saurai-je ?

— Une fois que nous serons là-bas !

Ce faisant, elle pointa du doigt l'horizon. Je crus qu'elle me montrait vaguement une direction, mais je découvris à l'horizon un mince fil bleuâtre.

— Quand nous aurons passé cette chaîne de montagne, là-bas, nous serons arrivés.

— Et que ferons-nous alors ?

— Rien, nous serons arrivés.

— Arrivés chez toi ?

— Pas seulement... nous aurons aussi réussi !

— Mais réussi quoi ?

— À passer l'autre côté.

— C'est cela le but de notre voyage ?

— Oui, en quelque sorte.

J'étais perplexe. Comment le franchissement des montagnes pouvait-il constituer à lui seul un but ? J'allais poursuivre mes questions, mais elle ne me le permit pas: elle avait remis son cheval au trot et retournait prendre la tête de notre petite troupe.

Le soir, nous n'atteignîmes pas la montagne, ni même le jour suivant. Nous avions, au contraire, l'impression de voir reculer l'horizon au fur et à mesure que nous avancions, et c'est ainsi qu'à la fin de la deuxième journée nous vîmes apparaître dans ce désert une ville, avec pour toile de fond l'immense chaîne de montagnes qui occupait maintenant tout l'horizon. La lumière semblait plus blanche et les

détails plus nets comme si, reposé de ne plus devoir observer, l'œil avait acquis une nouvelle acuité. Ce qui ne me laissait pas sans surprise, c'était de découvrir à nouveau les couleurs, et surtout un certain bleu qui recouvrait les toits et les dômes. Plus nous approchions et plus la ville se révélait riche; nous ne voyions nulle part trace de pauvreté. Les places étaient nettes et les rues propres, on ne voyait pas de population assise par terre ni de marché bruyant. En plein désert, on découvrait une cité opulente et ordonnée.

Orèna était toujours en tête de notre petite troupe et ne se montrait nullement surprise de l'apparition de cette ville. Je me portai à son niveau et lui demandai :

— Où arrivons-nous ?

— À Lestonia.

— C'est là d'où tu viens ?

— Non, mais je connais cet endroit.

— Nous allons nous y arrêter ?

— Oui, plusieurs jours.

— Où, précisément ?

— Près de l'université.

— L'université ?

— Là où vont les gens pour étudier.

— Ils étudient quoi ?

— Toutes sortent de chose : la médecine, la musique et l'astrologie.

Curieusement, Orèna donnait l'impression de ne pas bien connaître la ville, et c'est en hésitant que nous remontâmes une large avenue qui conduisait vers le centre.

— Jaspe ?

— Oui.

— Nous allons prendre du repos, il nous faut reprendre des forces avant de passer la montagne. Nous allons nous séparer et nous retrouver d'ici quelques temps. L'hiver approche et les grosses chaleurs vont passer, la marche sera plus facile.

— Mais comment ferons-nous pour nous rejoindre ?

— Ça se fera au moment voulu. Donne à chacun une somme raisonnable pour qu'il puisse vivre décemment.

Sur ce, Orèna me remit une bourse avec des pièces d'argent et j'en distribuai la moitié à notre groupe; il ne restait plus que six personnes. Je rendis la bourse à Orèna.

— Jaspe, si tu veux me voir, je me rendrai régulièrement à la bibliothèque. En cas de besoin, tu pourras me rejoindre là-bas. Je t'engage à t'y rendre régulièrement, tu trouveras peut-être certaines réponses à tes questions.

— Où vas-tu te loger ?

— Nous sommes un peu en territoire protégé. Le seigneur qui règne sur cette ville est capable de dissuader les Barbares. Ne te fais pas de soucis, je ne crains rien. Nous nous reverrons bientôt.

Avant même d'avoir pu réaliser ce qui arrivait, je me retrouvai seul au milieu de la grande avenue. Sitôt les pièces distribuées et le point de ralliement donné, nos compagnons s'étaient dispersés, heureux de pouvoir disposer de leur temps et de leur argent. Quelques-uns partirent à deux, d'autres seuls. Je remarquai qu'aucun ne m'avait demandé de l'accompagner. Ma proximité avec Orèna pendant tout le voyage, mon

statut de confident, m'avait coupé de toute sympathie avec les autres.

Je partis donc à la recherche d'une auberge, mais je fus frappé par cette ville bien différente de toutes celles que je connaissais. D'abord, c'était cette impression de quiétude et d'aisance. Tout était propre et rien ne traînait. Ensuite, on voyait les habitants se déplacer avec tranquillité, paisibles, comme si aucune guerre n'avait encore contrarié la sérénité de l'endroit. Je constatai rapidement que je pouvais me perdre aisément dans cette cité et qu'elle n'était guère faite pour accueillir des voyageurs de mon espèce. Tenant mon cheval par la bride, je stationnais un instant devant l'entrée d'une sorte de grande villa, quand quelqu'un me héla.

— Ne restez pas ainsi ! Entrez, si vous le désirez !

— Je suis à la recherche d'une auberge, je suis un voyageur !

— Il y a beaucoup de voyageurs qui séjournent ici, mais vous ne trouverez pas d'auberge. Ils logent chez l'habitant. Enfin... si on veut bien.

— Et je pourrais loger ici ?

— Ici ou ailleurs ! Enfin, ici, il y a de quoi vous loger ainsi qu'une écurie pour votre cheval.

— Et il m'en coûtera combien ?

— Ça dépend... vous venez pour étudier ?

Je ne savais pas quoi répondre.

— En quelque sorte...

— Alors dans ce cas votre séjour sera pris en charge par le seigneur ! Entrez !

Je me dirigeai vers la villa qui était en fait une grande bâtisse entourée d'un parc.

— Comment se nomme le seigneur des lieux ?

Mon hôte sourit.

— Vous êtes drôle ! Vous allez me demander où vous êtes aussi ?

Oui, j'aurais bien aimé savoir où j'étais.

— C'est que je viens de loin !

— De l'autre côté de la montagne ? me demanda-t-il, soudain inquiet.

— Non, j'ai traversé le désert.

Il paraissait rassuré. Je lui demandai :

— Parce qu'il y a quoi, au-delà de la montagne ?

Il me regarda encore une fois, mais sans ironie ni animosité.

— Comment êtes-vous parvenu ici ?

— En fait, j'escorte...

Je me rendis compte que j'allais dire quelque chose qui pouvait être dangereux.

— Je convoie des manuscrits.

L'homme parut un moment songeur, puis il reprit :

— De l'autre côté, il y a un autre monde... qui nous est interdit... que nous connaissons parce que des habitants de ce pays viennent jusqu'à nous. Ils enseignent d'étranges philosophies. D'autres ne font que passer et se dispersent sous l'aspect de marchands.

— Il est impossible de passer de l'autre côté ?

— Non, à moins d'avoir un sauf-conduit, d'être invité.

— Vous n'y êtes jamais allé ?

— Non, pourtant j'aimerais bien. Depuis que je vis ici, je n'entends parler que de ce qu'il y a de l'autre côté.

— Et on enseigne quoi ici ?

Mon hôte parut fatigué de me répondre, et il reprit sa marche vers le bâtiment.

— Alors, ça vous intéresse ou pas un logement ici ?

— Oui, ça m'intéresse !

— Bon, moi ça m'intéresse aussi parce que j'ai plusieurs chambres de libre. Venez, je vais vous les montrer. Vous pouvez attacher votre cheval à cet anneau.

J'étais un peu décontenancé et, sitôt la chambre choisie, je restai seul pour réfléchir. Toutes ces semaines à cheval, depuis la fuite de la forteresse, m'avaient mis dans une sorte de fatigue permanente et j'eus du mal à comprendre ce qui se passait. Je me sentais en dehors de la réalité, car la raison de ma présence aux côtés d'Oréna était de la protéger et, sans elle, ma mission perdait toute sa raison d'être.

Je fus tenté de la retrouver pour mettre toutes ces choses au clair, mais avant je voulus m'accorder quelques jours de repos.

C'est au matin du troisième jour que je décidai de partir à la recherche d'Oréna, ce qui me permit de visiter la ville.

Je n'avais jamais connu d'endroit semblable, on eût dit que personne ne travaillait vraiment. Toutes les échoppes que l'on voyait normalement dans une cité étaient absentes dans celle-ci. On pouvait voir de grandes places avec de la végétation, bien que nous étions en plein désert et des édifices grands comme

des cathédrales, alors que, justement, on ne pouvait découvrir aucune cathédrale, pas même une église. La population paraissait jeune et l'état de santé des habitants étrangement bon.

Parti très tôt le matin, je marchai pendant plusieurs heures avant d'entrer dans un grand bâtiment, à la suite d'un groupe de personnes à l'air insouciant.

— Que faites-vous ici ?

Quelqu'un derrière moi venait de m'interpeller. Le ton n'était pas spécialement engageant. Je me retournai.

— Je viens me renseigner...

— Vous n'avez rien à faire ?

— C'est que je...

— Alors suivez-moi !

L'homme était âgé, il lui semblait naturel de s'adresser ainsi à moi et il lui paraissait évident que je lui obéisse. Nous ressortîmes et je le suivis dans un dédale de rues. Il n'était même pas préoccupé de ce que je le suive ou pas. Soudain, il se retourna et me toisa.

— Qu'est-ce que vous savez faire ?

— Je suis palefrenier...

— Palefrenier ? Les chevaux ?

— Oui, je m'occupe de chevaux.

— Tiens, c'est bizarre... entrons !

Il pénétra dans une bâtisse au bout d'une rue, l'intérieur avait l'apparence d'une grange ou plutôt d'un atelier. Il y avait des verres brisés partout. Des verres de toutes les couleurs.

— Le temps presse. C'est pour la cathédrale de Lumens.

— Vous travaillez pour la cathédrale de Lumens ?

Il me dévisagea longuement et me demanda d'une voix plus douce.

— Vous venez d'où ?

— Je viens d'au-delà du désert.

— Vous ne seriez pas arrivé avec un groupe, il y a quelques jours ?

— Oui, il y a trois jours.

— C'est donc cela. Vous ne connaissez pas cette ville. Vous n'êtes pas étudiant ?

— Non.

— Comment s'appelle la personne que vous escortez ?

— Orèna.

— C'est bien ça... bon, écoutez-moi ! Nous ne fabriquons pas vraiment des vitraux pour les cathédrales. Nous ne faisons que les préparer ici : choisir les couleurs, les inventer. Vous connaissez la symbolique des couleurs ?

— Pas du tout !

— Hum... vous avez déjà contemplé les vitraux des cathédrales quand vous étiez dans votre pays ?

— Oui, cela m'arrivait, bien sûr, elles sont si belles...

— Qu'est-ce qui vous plaît en elles ?

— Les couleurs... elles sont si lumineuses, parfois on a l'impression qu'elles se mettent à vibrer.

— C'est bien ça ! Elles se mettent à vibrer...

Je sentis que j'avais touché le vieil homme, mais je ne savais toujours pas où il voulait en venir.

— Cette fameuse vibration que vous ressentiez est créée par les couleurs. Mais pas n'importe lesquelles ! Voilà ce que nous faisons ici : nous préparons les couleurs pour les verres... une science mystérieuse. Les gens croient qu'il faut déchiffrer les vitraux ! C'est bien, car plus ils essaient de comprendre, plus ils y passent du temps et plus la lumière filtrée par les morceaux de verre peut faire son effet, déclencher des états de conscience. Vous comprenez ça ? Des états de conscience ?

— Un peu comme si on buvait de l'alcool ?

— Oui, sauf que les états de conscience révélés par la science de la lumière sont d'un tout autre ordre que ceux provoqués par l'alcool !

— Je crois comprendre.

— Bien, le temps presse. Votre arrivée est signe que l'échéance est proche.

— Ce qui signifie...

— Que la barbarie progresse tous les jours dans le monde !

— Et alors ?

— Alors, il nous reste peu de temps pour transférer notre science là-bas.

— Mais les cathédrales ne seront pas emportées par la vague de barbarie ?

— Si, mais en partie seulement. L'essentiel demeurera.

— Cette science des états de conscience ne concerne pas que la lumière ?

— Bien sûr que non, elle est diffuse en tout. Dans les sons, les parfums, dans la symbolique des textes.

— La symbolique des textes ?

— Oui. Vous lisez ? Au fait, savez-vous lire ?

— Je sais déchiffrer...

— Eh bien quand vous lisez un texte, vous cherchez à comprendre une histoire, et derrière cette histoire il y en a une seconde qui se déroule et qui parle à une autre partie de votre conscience.

— La danse aussi ?

— Oui, la danse aussi !

— Vous connaissez Orèna, la personne que j'escorte ?

L'homme devint silencieux.

— Oui, je connais Orèna. Elle a une mission à accomplir et vous devez l'aider.

— Elle danse aussi...

— Oui, c'est une remarquable danseuse ! Très inspirée !

— Tout le monde est captivé lorsqu'elle danse, tout le monde semble comprendre sa danse, mais moi, j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois rien d'autre qu'une personne qui bouge...

— Oui, c'est la raison pour laquelle vous avez été choisi pour accompagner Orèna. Il fallait quelqu'un de sûr pour l'escorter, la protéger et lui permettre de parvenir jusqu'ici. Mais pour accomplir la fin de sa mission, elle a besoin que vous l'aidiez sur un autre plan.

— Ce n'est pas par hasard que je vous ai croisé à la bibliothèque ?

— Non, je devais vous rencontrer.

Cet entretien n'était pas fortuit et me rassurait. L'homme aux vitraux avait révélé des éléments qui éclairaient maintenant ma mission. Il y avait cepen-

dant un point qui me tracassait : je comprenais qu'on m'avait choisi pour protéger Orèna dans son voyage, mais pourquoi étais-je si imperméable à la compréhension des symboles, comme m'en avait fait prendre conscience le maître des vitraux ? Une partie de mon être refusait cela et, de retour à mon domicile, une pensée me traversa : et si cette compréhension avait été annihilée ? Peut-être avais-je été victime de quelque chose qui me rendait inconscient à tout ce que les autres percevaient ? Sinon, comment expliquer que je puisse être d'une quelconque utilité à Orèna pour la poursuite de sa mission. Je reprendrais cette discussion, dès le lendemain, avec le maître des vitraux.

Sur ce, je décidai de m'octroyer un plaisir: j'allai manger dans une petite gargote, découverte au détour d'une rue. Assis au fond, à une table isolée, je pouvais voir tout ce qui se passait dans la petite salle. Depuis mon arrivée, je ne comprenais pas pourquoi je n'avais jamais retrouvé un membre de l'escorte, comme si tout le monde s'était volatilisé, reparti ailleurs me laissant seul en ville. Je comptais bien parler aussi de cela le lendemain, au maître des vitraux.

J'avais commandé un plat dont je n'avais pas vraiment identifié tous les ingrédients, tellement il était épicé. Je songeais que cette vie deviendrait vite monotone et je me demandais combien de temps il faudrait encore attendre la suite de la mission, quand un jeune couple entra et pris place non loin de ma table. Ils respiration un air d'étrangeté et je remarquai qu'ils étaient habillés comme les anges gardiens qui nous avaient si longtemps accompagnés : des vêtements aux couleurs voyantes, à la tessiture rustre, épaisse. Ils

commandèrent le même plat que moi et se mirent à parler doucement, en catimini.

— Pourrons-nous passer cette nuit ? demanda la jeune femme.

L'homme, plus circonspect, jeta un regard aux alentours pour s'assurer que personne ne suivait la conversation.

— Je l'espère, ils ne sont plus loin maintenant, à peine une cinquantaine de lieues m'a-t-on dit...

— Ils vont assiéger la ville ?

— Non, je ne le pense pas ! Il n'y aura pas de résistance, ils traverseront la ville et la passe sera fermée seulement quelques heures après !

— Ça me fait peur, Jaïn....

L'homme plongea son regard dans les yeux de sa compagne pendant un long moment, comme si par ce contact, il cherchait à la rassurer.

— Ne t'en fais pas, Mira, tout se passera bien... je t'aime...

— Je t'aime aussi très fort...

Je pouvais voir les yeux de Mira briller. J'avais conscience qu'une immense chaleur se répandait dans mon corps et j'éprouvais toute la force de l'amour qui baignait le couple. Je découvrais avec curiosité cette sensation. Loin des miens, je souffrais davantage de la solitude et de la frustration. Sentir l'amour qui unissait le jeune couple me rechargeait en énergie et m'apaisait étrangement. J'étais seul mais heureux, pleinement heureux... peut-être étais-je en train de découvrir une de ces perceptions que beaucoup de personne expérimentaient, mais dont j'avais été privé jusqu'à présent...

13

— Moi aussi, je pense me rendre là-bas !

Charly était calé dans un angle du canapé. Il se sentait toujours bien dans la caravane de Léna, une chic fille, grande copine d'Enora... trop grande copine d'ailleurs, ça il s'en était bien rendu compte !

— J'y vais demain... ou peut-être après-demain, mais bon, ils m'attendent, répondit Marc, que l'alcool de Léna avait un peu ragaillardé.

Léna était heureuse d'être entourée ce soir, elle se sentait un peu moins seule. Les retours de reportage étaient toujours un peu déprimants.

— Vous n'auriez pas une petite place pour moi ? demanda-t-elle. J'aimerais faire quelques photos d'Enora, j'ai couvert pratiquement toute sa carrière depuis ses débuts.

Charly saisit l'occasion :

— Pas de problèmes, je vous emmène tous ! On part demain ?

Marc sentit une poussée d'angoisse traverser sa torpeur.

— Il me reste une dernière chose à faire avant de partir !

— Quoi ? demanda Léna.

Marc parut complètement désesparé, son cerveau marchait au ralenti et, comme sa réponse tardait à venir, il dut se résoudre à dire la vérité, ne trouvant plus aucune autre cause à invoquer :

— Un détail, enfin un détail qui a son importance... je n'ai pas fini d'écrire le scénario...

Charly et Léna se regardèrent, médusés.

— Mais comment ça peut se faire ? demanda Charly. Je croyais que tout devait être bouclé avant le début d'un tournage ?

— Oui. Enfin, ce film est un peu spécial.

Marc sentait bien qu'il ne maîtrisait plus rien et qu'il voulait, maintenant, poser à terre ce poids qu'il portait seul.

— C'est de ma faute. Je me suis emballé dans cette histoire. Au début, quand j'ai commencé à écrire, je me suis senti porté, guidé même, mais plus j'avancais, plus j'avais l'impression d'être lâché, au point que je me sens maintenant complètement perdu.

Charly se racla la gorge.

— J'aimerais pouvoir vous aider et je pense que Léna aussi, mais pour cela, il faut tout nous expliquer depuis le début. Je dois avouer que des choses qui m'échappent... C'est tout de même inhabituel, cette façon de travailler ?

Léna n'acquiesça pas au fait qu'elle aiderait Marc, mais toute son attitude marquait qu'elle était attentive au sort du film, et surtout à celui de sa copine Enora.

Marc s'attarda sur une gorgée de whisky, ce qui lui donna une contenance pour réfléchir. Il était dans une impasse, son scénario ne tenait pas debout tant que la fin n'était pas écrite, et il n'avait plus de temps. Peut-

être Charly allait-il pouvoir le sortir de là. Marc posa son verre et se laissa aller contre le dossier du divan. Les dés étaient jetés !

— Au début, il y a une musique...

Il regarda ses hôtes et réalisa combien ce qu'il venait de dire était mince, ridicule.

— ... Oui, une simple musique, pas grand-chose, mais j'ai la faculté de voir des images en écoutant de la musique. C'est comme si elle m'ouvrait une porte qui me donnait la possibilité de voir... enfin, je veux dire de voir d'une façon particulière, peut-être je devrais parler d'une sorte de « voyance ». Tous mes scénarios ont été écrits dans cet état, mais pour ce film c'était très particulier, différent des autres fois.

D'abord, j'ai tout de suite vu le siège de la forteresse et l'ultime tentative d'évasion. Ensuite, j'ai vu la fuite dans le désert avec les villages ravagés... Je ne sais pas comment vous expliquer vraiment ce que je ressentais... j'avais l'impression qu'une présence me guidait... pour transcrire une histoire que je voyais, mais sans tous les ressorts de l'intrigue. Oui, maintenant que je vous parle, c'est bien ça qui me vient en tête : une histoire dont je ne connaissais pas tous les éléments, toutes les mécaniques et surtout pas la logique.

Charly changea de posture comme s'il était en accord avec ce qu'il entendait et profita d'une pause de Marc :

— C'est un état particulier que nous connaissons dans des moments de création. Nous aussi, nous percevons ces sortes d'inspiration lorsque nous montons une cascade. La cascade n'est pas faite que de logique, comme vous dites, nous avons aussi un grain

de folie dans ce que nous faisons. Ceci dit, il me faut savoir une chose...

Charly hésita encore une seconde, car il avait l'intuition que cela risquait de gâcher sa relation avec Marc.

— ... Vous n'êtes pas en très bonne santé, en ce moment ! Excusez-moi de vous poser cette question, mais il s'agit de ma fille, elle a déjà eu un accident... enfin, je voudrais dire... sa vie est importante et...

Léna comprit immédiatement où voulait en venir Charly et elle vola à son secours.

— Il ne faut pas jouer inutilement avec la vie d'Enora ! C'est ce que je pense aussi, il ne faudrait pas lui faire jouer le mauvais rôle...

— Oui, je comprends très bien. Je ne souhaite pas risquer la vie d'Enora parce que la mienne peut se terminer bientôt, si c'est ce que vous voulez dire. Oui, je veux vous rassurer là-dessus ! Je ne demande pas, en termes de risques, qu'Enora en fasse plus que dans le cadre d'un travail normal...

Charly reprit la parole :

— Le risque, c'est notre métier. Nous essayons de le calculer pour le minimiser le plus possible, mais nous ne pouvons pas l'éliminer. Au fond, ce qui fait la ligne de partage pour moi, c'est de savoir si le risque que je prends est nécessaire ou pas au film qui est tourné...

Charly s'interrompit, mais brûla de poser une question :

— J'aimerais pouvoir participer aux cascades d'Enora ! Je le ferais bénévolement ! Participer, aider Enora dans sa préparation. Vous croyez que c'est possible ?

Marc parut las, mais il répondit :

— Pour ma part, c'est sans problème. Je ne pense pas que le réalisateur y fera obstacle, surtout si cela ne coûte pas plus cher à la production. Mais, j'aimerais que vous m'aidiez à comprendre quelque chose. J'ai besoin d'un élément pour finir, j'ai l'impression qu'un élément me manque...

Charly se leva pour se servir un jus de fruit. Il sentait que la conversation n'allait pas s'arrêter là, qu'au contraire ça ne faisait que commencer.

— Allez-y, je vous écoute.

— Bien ! J'envisage pour la scène finale un passage spectaculaire pour franchir la montagne... Bien sûr, il faut que je vous explique ! Orèna est dans une ville très proche d'une chaîne de montagnes qui fait frontière. Le temps presse, les Barbares ne sont plus très loin et pourtant ils n'attaquent pas ! Ils n'investissent pas la ville...

Marc essayait de parvenir à l'endroit où il bloquait dans son histoire, quand son regard croisa les pieds nus de Léna. Il sentit une douce liqueur se répandre dans ses veines, la vue des pieds de Léna le troublait beaucoup. Léna en eut sans doute conscience, car elle ramena ses jambes sous elle avec un indicible sourire aux lèvres. Charly reprit :

— Connaissez-vous le monde du cirque ?

— Non, pas très bien.

— Vous avez quand même vu des spectacles à la télévision ?

— Oui, bien sûr !

— Croyez-vous que les artistes risquent vraiment leur vie ?

— Je ne sais pas, on voit parfois des fils...

— Oui, des fils ou des filets pour qu'ils ne s'écrasent pas au sol, c'est le moins qu'on puisse faire !

— D'après vous, la prise de risque est importante ?

— Oui, très importante ! Physiquement et symboliquement !

Le cerveau de Marc se mit aussitôt en éveil !

— Ça m'intéresse beaucoup ce que vous dites !

— Oui, vous tournez autour du pot, mais je sais très bien où vous voulez en venir... où votre inconscient est parvenu.

— Est-ce que... le... geste est important ? Je veux dire, quand un trapéziste s'élance au-dessus du vide, est-ce important ?

— Pour lui, c'est très important, sa vie est d'abord en danger... et puis son geste participe à quelque chose qui le dépasse... avec lequel il entre en harmonie...

— Et pour cela, il doit forcément se mettre en danger ?

— Nous y voilà, mon cher Marc ! Nous y voilà ! C'est précisément ici, que cette espèce de « présence » qui vous a aidé à écrire vous a amené !

— Vous y croyez à mon histoire de présence qui m'a aidé à écrire ?

— Ce n'est pas impossible ! Mais le plus important, c'est le point où tout cela vous a conduit ; cette impasse et ce questionnement : est-ce important de se mettre en danger... comme ça ? Vous croyez que c'est pour le plaisir des spectateurs ?

— Je pense que oui, puisqu'ils payent leur place !

— Ils ne sont pas dupes ! Leur inconscient n'est pas dupe non plus de ce qu'ils viennent chercher !

— Et si on mangeait un petit bout ? proposa Léna.

Charly ne répondit pas, il semblait perdu dans ses pensées.

— Non ? Ce n'est pas une bonne idée ? demanda Léna.

— Si ! Si ! répondit Charly. Mais, je pensais à une chose. Marc, ça vous dirait de faire une expérience ? De vivre une cascade ?

— Vous croyez que ça peut m'apporter quelque chose ?

— Oui ! Certainement ! Vous êtes bloqué sur la scène finale, vous avez l'intuition qu'Orèna doit vivre une expérience exceptionnelle et dangereuse, et vous ne savez ni pourquoi ni comment... C'est bien ça ?

— Oui, c'est exactement ça !

Léna s'affairait déjà dans la minuscule cuisine. Elle ne s'encombra jamais de recettes sophistiquées, elle était spécialiste des « menus qui collent aux tripes ». De ces plats nutritifs qui permettent de tenir vingt-quatre heures ! Du riz, des pâtes, des œufs, elle n'en était jamais à court. Pendant ce temps, Charly s'était saisi d'un papier et d'un crayon.

— Une cascade, ça se prépare sur le papier et dans la tête. Je vais vous expliquer la prochaine commande que nous devons faire.

Charly commença à tracer les trajectoires des automobiles, puis l'emplacement des caméras avec leurs angles d'ouverture.

— On essaye de décortiquer plan par plan, mais ce n'est pas toujours possible. Dans notre cas, il faudra enchaîner. Par chance, j'ai un plan unique avec deux voitures, c'est celui-là que je vous propose de tester avec moi. Nous serons dans un premier véhicule avec un départ ici, ensuite une accélération pour arriver à ce tremplin pour décoller les roues, ensuite on frôle l'autre en sens inverse et on termine en faisant plusieurs tonneaux. Classique !

— C'est quoi le vrai danger ?

— La voiture en sens inverse ! Il ne faut pas se planter, sinon on risque le choc frontal et puis les tonneaux dont on ne contrôle pas toujours l'arrêt. Mais, dans l'ensemble, c'est un travail de routine que l'on maîtrise à peu près bien. Voilà pour l'action. Maintenant, venons en à la préparation psychologique.

— Quand devons nous faire ça ?

— Très bonne question ! C'est la première à se poser : le jour et l'heure ! C'est ce qu'a eu en tête votre héroïne Orèna, mais aussi Enora, parce que la scène vécue dans votre histoire, il y a plusieurs centaines d'années, sera exactement la même que celle que vous projetez. Au moment de la cascade, Orèna et Enora ne feront plus qu'une seule et même personne, car elles seront confrontées à la même situation !

Marc reçut comme une révélation cette dernière phrase. Était-ce cela qu'il cherchait inconsciemment depuis le début ?

— Ce que vous me dites me passionne ! dit Marc.

— Alors, disons demain matin à six heures !

— Demain matin ? Pour la cascade ?

— Oui, juste avant de partir sur le lieu du tournage pour rejoindre Enora.

— Ça me convient... mais je ne suis pas sûr d'être en grande forme.

— Ça fait partie du jeu ! Peut-être vous ne dormirez même pas ! Ainsi vous serez dans les mêmes conditions psychologiques qu'Enora avant sa cascade... dans les mêmes conditions qu'Orèna !

— Je sens déjà comme une sorte de panique.

— Oui... ça peut aussi s'appeler le trac.

— Bon, je vais peut-être essayer de me reposer...

— Non, ça n'est pas une bonne idée, nous allons veiller un peu...

— Veiller ? Toute la nuit ?

— Oui, c'est cela ! Dans toutes les acceptions du terme ! Rester éveillé mais aussi attendre, attendre le moment prévu... celui qui a été fixé...

— Est-ce bien nécessaire ?

— Oui ! Vous pensez qu'Orèna a dormi la veille du jour où elle a risqué sa vie ?

— Probablement pas.

— Sûrement pas ! Pas plus que le condamné à mort ne peut dormir la veille de son exécution !

— C'est ainsi que vous préparez une cascade difficile, risquée : vous veillez comme le condamné avant son exécution ?

— Oui, c'est vrai que nous courons le risque de mourir dans une cascade. Le risque d'accident est bien plus important que dans la vie normale.

— Et qu'est-ce qu'on raconte dans une veillée comme celle-ci ?

— Que croyez vous que l'on puisse dire ? On parle de la pluie et du beau temps ? Si demain nous ne

sommes plus de ce monde, ça nous fait une belle jambe ? Non ?

— Je comprends, mais qu'est-ce qui se dit alors ?

— D'abord, on met les choses en ordre. Pas nos petites affaires, nos petits papiers... quoique... ça aussi c'est important que ce soit en ordre, que l'assurance soit valide, qu'il n'y ait pas une contrariété qui puisse mettre en difficulté nos proches, bien qu'à cette heure, il soit un peu tard pour arranger un problème de cet ordre. Non, on met en ordre nos idées, nos interrogations, on peut réfléchir sur ce qui compte vraiment. Il est toujours possible de dire aux gens, par la pensée, ce que nous n'avons pas eu le temps ou le désir de leur dire avant. C'est ce à quoi sert une veillée comme maintenant. Ensuite, nous vous laisserons seul dans cette caravane, et j'irai me reposer dans celle de ma fille.

— C'est un peu veiller un mourant ?

— Un peu... Dites-moi, Marc... l'idée de la mort ne vous est pas étrangère ?

— Non, au contraire, cette pensée m'est familière... Enfin, je le crois. Mais je ne considère jamais la mort comme imminente, tandis que là, vous me dites que demain, peut-être, je ne serai plus de ce monde.

— Oui !

— C'est ce à quoi Orèna a été confrontée... et bientôt Enora ?

— Par-delà les siècles toutes les deux vont avoir les mêmes pensées.

— Ça me fait peur...

— Quoi ? Votre mort ?

— Non, le risque que je fais courir à Enora.

— C'est son métier. Vous allez la payer pour ça !

— Enora sera payée, mais Orèna n'était pas payée, elle !

— Ne vous y trompez pas. Enora, tout en étant payée, va agir de la même façon qu'Orèna.

— C'est-à-dire ?

— Toutes les deux vont devoir combattre !

— Combattre... leurs peurs ?

— Oui, mais pas seulement leurs peurs. Et pour cela, elles ont besoin d'une force... qui les dépasse...

— Un pouvoir... une énergie de vie ?

— Quelque chose comme ça... mais qui dépasse notre entendement !

— Oui, je comprends ça !

Léna patientait depuis un moment, aussi prit-elle la parole :

— Allez, ce n'est plus l'heure de parler mais de manger, et vous vous reposerez ici en attendant demain...

— Encore une dernière question...

— Non ! C'est terminé ! dit en souriant Léna. Il n'est plus temps de poser des questions... Ne sentez-vous pas qu'aucune explication ne vous satisfera jamais ? Écoutez plutôt ceci...

Léna se dirigea vers une mini-chaîne et mit sur le plateau un CD. Bientôt une voix chaude et langoureuse envahit la caravane. Un chant doux et enveloppant dont Marc ne comprenait pas le sens des paroles, mais qui rassurait, qui rendait toute chose simple et évidente.

Léna servit le riz et désigna une dizaine de petites coupelles contenant des sauces, des légumes, toutes

ces choses qui réconfortent le ventre mais également le mental.

Marc savait que Léna ne cherchait pas à lui clouer le bec, mais qu'elle cherchait aussi à répondre à ses questions, à toutes ses questions, et qu'une des réponses était dans sa présence féminine qui l'envahissait merveilleusement.

Ils mangèrent silencieusement, sans que cela soit une gêne. Marc se sentait vraiment bien et goûta au thé de Léna. Un thé vert à la menthe qui lui fit du bien. Il avait l'impression qu'il pourrait passer la nuit entière entre Charly et Léna, aussi fut-il déçu lorsqu'ils se levèrent pour le quitter.

— Allongez-vous sur le lit, prenez ce duvet, nous viendrons vous chercher demain matin... à six heures, lui dit Charly.

— Attendez... juste...

— Une autre question ? demanda en souriant Léna.

— Non, c'est pour la musique... j'aimerais la réécouter...

Léna lui tendit la télécommande de la mini-chaîne.

Marc sentit un autre désir naître en lui.

— Et du papier... vous pourriez me donner quelques feuilles de papier pour écrire ?

— Là, sur le petit secrétaire ! C'est une vraie maison ici, il faut juste fouiller un peu ! Quoi d'autre ?

— Merci, je n'ai plus besoin de rien... c'est vraiment gentil de votre part...

— À demain ! fit Léna.

— Bonne nuit ! dit Charly en souriant. À demain !

Marc se retrouva seul. Au fond de lui-même, il sentait qu'il avait trouvé ! Il avait trouvé le moment et le lieu propice pour enfin finir son scénario mais avant toute chose, il se fit une nouvelle tasse de thé et réécouta la chanteuse gitane.

C'était... comme s'il était arrivé à un point capital, un point où tout pouvait se résoudre, mais un point où il serait difficile de se maintenir longtemps. Il se saisit d'un crayon et, de tête, il parvint en quelques lignes à saisir l'endroit où il était bloqué... la ville de Lestonia où errait son héros, Jaspe, dans l'attente du départ vers la montagne et de la tentative d'Orèna de traverser le défilé. Il se rendit compte que Jaspe, comme plus tard Orèna, allait vivre cette longue attente avant l'action décisive. Il lui suffisait de transcrire maintenant sa propre attente, avant la cascade de demain à six heures... Au fait, quelle heure était-il ? Trois heures ? Il lui restait trois heures d'attente et de travail, sur lui-même, pour finir son histoire.

Il but encore du thé vert et il écrivit comme il n'avait jamais écrit auparavant. Une écriture vitale, sans artifices ni détours. Il trouvait les mots justes pour décrire la peur, les doutes, l'angoisse, l'abandon... Tous ces sentiments dont il paraît ses personnages, il les trouvait maintenant à la source, à la racine de ses propres sensations. L'écriture se déroulait sans discontinuité, sans rupture... inépuisable. Plus il écrivait, plus il se sentait bien, délivré d'un poids, d'une charge qui lui était devenue insupportable depuis des semaines. À l'approche de six heures, il se sentit vidé mais pleinement heureux, serein. Prêt à se battre... mais surtout prêt à vivre !

Les aiguilles de la pendule de Léna marquaient six heures moins le quart quand Marc entendit un moteur se mettre en route. Il sortit de la caravane et s'avança vers le terrain d'entraînement. Charly était penché sous le capot de la voiture qui devait servir à la cascade.

— Salut Marc ! dit-il sans lever la tête. Il faut que ça chauffe un peu avant d'y aller.

Charly se redressa et regarda Marc.

— Petit déj' ? Un café ?

— Je ne sais pas si c'est prudent ? répondit Marc.

— Pas trop, en fait ! Vaut mieux être à jeun, surtout si on n'a pas l'habitude...

— Alors, j'attendrai...

Léna s'approcha, elle était vêtue d'une sorte d'anorak doublé de peau de mouton.

— Alors, Marc, fin prêt ?

— Oui ! Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai écrit la fin de mon scénario... je suis très, très content !

— Je suis heureuse de ce qui vous arrive, je suis heureuse pour vous, pour Enora, pour le film...

Elle s'approcha de Marc et lui posa un baiser sur la joue. Marc se sentit tellement bien.

— Ne vous inquiétez pas pour la cascade, ce n'est qu'une formalité maintenant. L'important c'est ce qui s'est passé dans votre tête cette nuit !

— Je sais. J'ai maintenant compris !

Marc regarda le paysage qui se dévoilait avec l'arrivée du jour. Il aimait beaucoup cet endroit, au bout de la banlieue, au bout d'une ligne de bus fantomatique, et ce rideau d'arbres qui formait comme une arène.

— Vous êtes prêt, Marc ? demanda Charly.

— Oui !

— Alors, on y va !

Charly donna un casque à Marc qui s'installa dans la voiture dont le moteur tournait toujours. Charly vérifia le bouclage des ceintures.

— Je dois faire quelques essais avant la cascade, je n'avais pas prévu un passager.

— Si je constitue un risque pour vous, faites-moi descendre !

— Non, il n'y a pas de problème.

Sur ce, Charly démarra, s'élança vers un petit tremplin et la voiture décolla comme prévu. Après la recherche de l'équilibre, elle retomba lourdement sur ses roues.

— Ça va toujours ? demanda Charly.

— Ça secoue salement, mais ça va.

— Bon, alors on va y aller ! On laisse Léna se mettre en place !

— Mais, Léna est aussi cascadeuse ?

— Non, elle est comme vous ! C'est une première, elle a voulu vous accompagner dans cette initiation ! dit Charly en riant.

Venant en sens inverse le véhicule piloté par Léna les croisa.

— Mais elle s'est entraînée ?

— Pas plus que vous ! Je l'ai briefée cette nuit après vous avoir quitté.

— Personne n'a donc dormi cette nuit ?

— Non personne ! répondit Charly toujours en riant

La voiture de Léna remonta le terrain pour s'immobiliser tout au bout, à la limite du rideau d'arbres. Marc allait demander si ces arbres n'étaient pas un danger de plus, quand Charly se saisit d'un talkie-walkie.

— Léna ? Tu es à l'écoute ?

La radio grésilla et Léna répondit :

— Charly de Léna ! Je suis prête !

— Une vraie pro ! s'écria Charly. Allez, on se concentre dans une minute le top départ !

— OK, bien reçu ! répondit Léna.

Charly se tourna vers Marc.

— Voilà ! Nous y sommes ! Nous sommes au pied du mur ! Dans une minute ça roule ! Tout va bien ?

— Je suis prêt ! répondit Marc d'une voix ferme et déterminée.

Son « Je suis prêt » était le fruit de la préparation de la nuit, mais peut-être aussi l'aboutissement de sa carrière de scénariste.

— Posez vos mains sur le tableau de bord pour essayer d'amortir les chocs.

Charly vérifia une dernière fois le serrage de la ceinture de Marc et se saisit à nouveau de la radio.

— Léna ? Ton moteur tourne ?

— Ça tourne !

— Je décompte ! À zéro, tu démarres !

— Compris !

— Dix... neuf... trois... deux... un... zéro !

Au bout du terrain ils virent la lourde Renault s'élançer et prendre sa trajectoire : droit sur le véhicule de Charly et Marc. Charly accéléra à fond et s'élança vers le tremplin. Les roues de gauche déco-

lèrent, la voiture de Léna était toujours alignée sur celle de Charly. Marc se pencha en avant comme pour anticiper un choc inévitable... un choc immédiat... le temps parut suspendu alors que le véhicule commençait à s'élever... Marc ne vit plus celle de Léna, logiquement le choc aurait dû avoir lieu, mais il n'arrivait plus à penser... car la voiture parvenue au sommet de son élévation commença à basculer sur le côté... pour retomber lourdement et entamer un tonneau, puis un autre... et encore un autre... ce n'est qu'au cinquième tonneau qu'elle s'immobilisa définitivement... sur le toit ! Un grand silence se fit comme si un bombardement venait de s'achever.

Léna s'approcha.

— Oh, les gars! Ça va ?

— Ça va ! répondit Marc.

— Charly ! Oh ! Charly !

Charly paraissait un peu groggy, mais il se mit à bouger.

— Ceinture ! Aide-moi à déclencher cette putain de ceinture !

Ils se bagarrèrent deux bonnes minutes pour déclencher la ceinture de Charly.

— Pas normal ce truc ! Si la voiture avait prit feu, on aurait eu largement le temps de cramer !

Ils libérèrent Marc rapidement. Sous le choc, il n'arrêtait pas de rire.

— Je suis désolé, Marc, ça été plus violent que prévu ! Pas de casse ?

— Non ! C'est bon ! C'est une sacrée sensation !

— Ouais ! Pas tellement prémédité tous ces tonneaux quand même ! Je ne suis pas très content de

moi ! Bravo Léna ! Tu as été au poil ! T'as pas froid aux yeux ! Tu vaux bien ma fille !

Léna sourit, elle n'en avait pas mené large non plus, mais elle savait qu'elle avait gagné aussi une sorte de défi.

— Pti' déj' ! Je vais préparer le petit déj' !

— Ouais ! Et après, c'est le départ pour le tournage, j'aimerais y être ce soir ! répondit Charly.

14

Les Barbares n'étaient plus qu'à une cinquantaine de lieues de la ville, et Orèna ne se manifestait toujours pas ! Le lendemain, je me rendis à l'atelier du Maître Verrier. Celui-ci était déjà au travail et m'accueillit avec soulagement.

— Ah, Jasje ! Enfin, te voilà !

— Je suis en retard ?

— Non, pas spécialement, mais nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Les Barbares sont proches.

— Oui, je sais. La ville a commencé à se vider cette nuit. Bientôt toutes les portes seront fermées, mais ça ne servira à rien.

— Pourquoi ?

— La ville n'est pas vraiment protégée, les Barbares pourront entrer sans résistance.

— Comment vais-je faire pour rejoindre Orèna ? Je devais la retrouver à la bibliothèque.

— Ne t'inquiète pas, elle saura te retrouver. Du reste, elle est déjà partie.

— Sans moi ?

— Oui, mais elle va t'attendre, elle a besoin de toi.

— Au sujet de cette aide, j'aimerais vous poser une question...

— Laquelle ?

— Vous m'avez dit qu'elle aurait besoin de moi, et pas seulement pour ma force physique. Or, je ne vois rien d'autre qui puisse l'aider.

— Tu ne vois rien ?

— Par exemple, lorsqu'elle danse, tout le monde a l'air de comprendre quelque chose que je suis seul à ignorer ! C'est comme si j'étais coupé de...

— Oui, c'est un peu vrai... Viens ici ! Assieds-toi sur ce tabouret.

Je m'approchai du vieil homme en qui j'avais confiance.

Le Maître Verrier fouilla dans un des tiroirs du grand établi et en sortit un long morceau de fil noir, puis il chercha un éclat de verre bleu et noua le fil autour. Il regarda d'où venait la lumière et me plaça de telle sorte que je sois tourné vers une fenêtre de l'atelier, puis il positionna l'éclat de verre à une vingtaine de centimètres de mes yeux, et lui imprima un léger balancement.

— Maintenant, tu vas essayer de suivre des yeux le morceau de verre !

Je m'exécutai.

— De quelle couleur est-il ?

— Bleue.

— Vois-tu la lumière qui illumine le verre ?

— Oui.

— Très bien, continue à fixer le mouvement et réponds à mes questions !

— Oui.

- Quelle est la couleur des yeux d'Orèna ?
- Je ne sais pas.
- Ils sont verts ! Quelle est la couleur des cheveux d'Orèna ?
- Ils sont...
- Noirs. La couleur des bottes d'Orèna ?
- ...
- Brune. La couleur de la robe d'Orèna lorsqu'elle danse ?
- ...
- Rouge.
- La couleur des yeux d'Orèna ?
- Vert !
- C'est bien ! Aimes-tu Orèna ?
- Oui !
- Serais-tu capable de perdre la vie pour elle ?
- Oui !
- Ne pense plus à rien, regarde l'éclat, détends-toi... le calme va envahir ton esprit et ton corps...

Il y avait si longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien. Il me semblait que plus rien d'autre ne me préoccupait vraiment et je serais resté dans cet état une éternité si le Maître Verrier n'avait interrompu le balancement de l'éclat. Mes épaules s'affaissèrent alors à nouveau sous un poids dont j'avais perdu conscience.

— Jaspe, il te faut quitter la ville, maintenant, et retrouver Orèna !

— Où est-elle ?

— Dirige-toi vers la montagne, ne la cherche pas, elle te trouvera !

— Mais les autres ? Les membres de l'escorte ?

— Ils sont aussi partis !

— Pourquoi ne sont-ils pas venus me chercher ?

Le Maître Verrier ne répondit pas, il semblait écouter quelque chose.

— Jaspe, il faut partir ! Les Barbares ne vont pas tarder à entrer dans la ville ! Va chercher tes affaires et mets-toi en route immédiatement !

Je pris congé du Maître Verrier. Je regrettais ce départ précipité, car il y avait encore sûrement beaucoup à apprendre auprès de lui.

Quand je me retrouvai dans la rue, je m'aperçus immédiatement qu'il y avait un changement dans la ville. Un silence inhabituel en pleine journée : tous les bruits de la vie s'étaient tus. Pourtant, je n'avais pas peur. Maintenant, je portais en moi un sentiment particulier : j'étais vraiment capable de mourir pour Orèna ! Je tenais ça au plus profond de moi, comme une évidence. En même temps, je sentais une protection que je ne pouvais pas définir. J'avais une mission à remplir, quelque chose me dépassait, je retrouvais cette libération de ne plus avoir à porter ma seule destinée.

Parvenu dans la cour de la maison où je logeais, je fus accueilli par le propriétaire.

— Malheureux, que faites-vous ici ! Vous n'êtes pas encore parti ?

— Je suis venu chercher mon cheval.

L'homme sortit avec un sac.

— Partez vite, s'il en est encore temps ! Les Barbares sont aux portes de la ville !

On commençait à entendre des cris dans le sud de la ville. L'homme m'aida à sangler mon sac et frappa vigoureusement de la main la croupe du cheval.

Arrivé sur la grande avenue, je partis au galop vers l'est. Des cavaliers fonçaient sur moi, je reconnus les vêtements colorés des anges gardiens qui nous avaient guidés dans la traversée du désert. Ils s'arrêtèrent en m'apercevant comme pour m'intercepter. Je ne m'arrêtai pas et continuai à fuir vers l'est. En me retournant, je vis les cavaliers colorés revenir vers moi : au bout de la longue avenue, les Barbares avaient barré le passage. Je ralentis et c'est alors que les anges gardiens, revenus à mon niveau, m'encadrèrent et que je me retrouvai embarqué dans une chevauchée libératrice.

Je ne contrôlais plus rien, les anges me serraient tellement que ce n'était plus moi qui dirigeais mon cheval, mais les chevaux placés à ses côtés. Je ne vis même pas le virage que prenait l'escorte pour contourner un nouveau barrage, un peu plus loin. Tout cela me rappelait la sortie de la forteresse, lorsqu'il avait fallu couvrir la fuite de la princesse...

Notre allure était maintenant telle que les Barbares ne cherchèrent même plus à nous arrêter, et c'est ainsi que nous nous retrouvâmes en plein désert. Nous continuâmes à nous éloigner, toujours au galop. Ce n'est qu'à une lieue de la sortie de la ville que nous ralentîmes enfin notre allure.

Je cherchai à engager la conversation avec les anges, mais ceux-ci me firent signe qu'ils ne me comprenaient pas.

Finalement, nous nous arrêtâmes au bout d'une heure. Celui qui semblait être leur chef s'approcha et

me montra la chaîne de montagnes encore lointaine. J'essayais vainement à savoir où je pourrais retrouver Orèna. Le chef joignit les mains pour former un angle, comme le toit d'une maison. Voulait-il me parler d'un refuge ? A force de gestes, je saisis finalement qu'il me désignait, dans la chaîne de montagnes, un pic qui se détachait. Il fallait continuer la route dans cette direction. Je découvris aussi qu'on allait m'abandonner, que mes anges gardiens allaient me quitter et qu'il me fallait continuer la route seul.

Un peu plus tard, j'arrivai dans une sorte d'oasis avec des arbres dont je ne connaissais pas le nom. Je trouvai là une source où je fis boire mon cheval et où je me désaltérai. Le silence était parfait. Après toutes ces semaines passées en ville, je me sentais curieusement bien, en harmonie avec la nature.

Si ce n'avait été la proximité des Barbares, je serais bien resté là, à attendre... à attendre Orèna. Pourtant, sans me donner d'indications précises, les anges m'avaient montré une direction à suivre : le pic qui se détachait de la chaîne de montagnes. Alors, je me remis en chemin. Le soleil n'était pas trop fort, je serais bientôt proche des montagnes.

Pourtant, le soir venu, je devais encore revoir mon estimation : comme un mirage, les montagnes semblaient reculer en même temps que j'avançais. Je profitai d'une nouvelle oasis pour m'arrêter et passer la nuit. À mon approche, une multitude de petits animaux assoiffés s'enfuirent. J'étais toujours fasciné par cette trêve des bêtes devant le besoin de se désaltérer.

Tandis que je me préparais pour la nuit, je perçus une présence à mes côtés. Pourtant, je ne vis per-

sonne. Je fis comme si de rien n'était et observai mon cheval : le malheureux buvait et les herbes grillées ne devaient guère le rassasier.

J'essayai de trouver un meilleur endroit ; je me mis un peu en retrait, afin de pouvoir guetter avec un maximum de confort tout ce qui pouvait se passer dans la petite oasis. Je choisis un emplacement légèrement surélevé, m'assis et commençai à veiller. Dans cet espace, tous les bruits de la nature prenaient une ampleur démesurée. Plus le temps passait, plus j'éprouvais de la fatigue et plus je sombrais dans l'inconscience. Bien calé contre un arbre, je pouvais dormir assis.

Je me réveillai brusquement. J'avais plongé dans le sommeil pendant une durée relativement longue. Les sons avaient changé de nature ; des insectes s'étaient tus, d'autres avaient pris le relais. La lumière diffuse des étoiles avait aussi changé, et la fraîcheur s'était accentuée, probablement à cause de l'humidité du petit étang. J'éprouvais toujours cette impression de présence qui m'inquiétait.

Mon cheval n'était pas très loin de moi, je le regardais comme une force capable de me défendre, il n'avait jamais renâclé depuis la sortie de la forteresse. Je n'arrivais pas à me rendormir. Je cherchais à sonder l'espace en captant tous les petits bruits alentour. C'est alors qu'une ombre glissa au bord de l'étang et que je perçus près de moi quelque'un surgir de nulle part :

— C'est moi ! Orèna !

Mon cœur faillit exploser tellement je fus surpris.

— Nous sommes venus te chercher !

Je restai sans voix, comme si j'avais reçu un coup de poing dans l'estomac.

— Jaspe ! C'est moi ! Orèna !

Il me sembla reconnaître toutes les ombres qui commençaient à envahir l'oasis : mes compagnons de voyage.

— Mais, où étiez-vous ?

— Nous étions dans le désert.

Je savais que ce n'était pas une réponse, elle était évasive, comme si on cherchait à me cacher quelque chose.

— Pourquoi êtes-vous partis sans me prévenir ?

— Parce qu'il fallait que tu termines certaines choses !

— Quelles choses ?

Orèna ne répondit pas. Cela devait être en relation avec ma présence aux côtés du Maître Verrier ! J'essayais de mettre de l'ordre dans mon esprit, de retrouver toutes mes facultés, lorsque mon regard découvrit les jambes d'Orèna : elles étaient nues !

Jamais je n'avais vu les jambes nues d'Orèna. En bonne guerrière, elle était habillée à la garçonne, sauf lorsqu'elle dansait dans les grandes herbes avec son amoureux. Mon corps frissonna et mon cœur se mit à battre à tout rompre. Orèna était toujours devant moi, vêtue d'une robe rouge au tissu épais qui lui arrivait aux genoux. Elle paraissait calme, sereine.

N'y tenant plus, je tendis mes mains vers les jambes d'Orèna. Ses mollets étaient si ronds, si fermes et musclés. Orèna ne bougea pas. Je me relevai et je plongeai mon regard dans ses yeux tout en l'en-

serrant dans mes bras. Dans un même élan, elle posa ses mains sur mes épaules.

Plus rien ne comptait pour nous, enlacés, amoureux, nous nous embrassions sous le ciel étoilé. J'étais ivre de joie. Autour de nous, les compagnons s'étaient volatilisés. Nous avions l'impression d'être mystérieusement en harmonie avec la terre, le ciel scintillant et l'univers.

Doucement, nous nous approchâmes de l'étang où se reflétaient les étoiles, et nous nous unîmes dans une soif d'infini. Nos doigts découvraient la peau, le corps de l'autre, nous ne formions qu'un seul être palpitant, vivant, heureux, perdu dans le temps et l'espace...

Nous nous aimâmes avec violence et douceur. Dans un ultime effort, fait d'acharnement et de passion, nous parvînmes au firmament des sens pour retomber ivres et heureux... avant de sombrer dans le sommeil.

Lorsque je me réveillai, le soleil était déjà levé, et la chaleur s'était répandue dans l'air.

J'étendis une main vers Orèna. Personne... j'étais seul. Pris d'un doute, j'explorai l'oasis : je retrouvai mon cheval, que j'avais oublié d'attacher, mais aucune trace d'une présence humaine.

Décidément, j'avais du mal à considérer ce qui s'était passé comme un simple rêve. Machinalement, je me préparai à repartir. Je conduisis mon cheval vers l'étang, afin de le faire boire une dernière fois, et j'en profitai pour renouveler ma réserve d'eau qui datait de la veille.

Je fus tout à coup intrigué par l'attitude de mon compagnon. Visiblement, il désirait boire, mais recu-

lait au contact de l'eau. Je fus saisi d'un doute et débouchai l'une des gourdes que je venais de remplir. Je bus une gorgée d'eau que je fus obligé de recracher aussitôt, tellement elle était saumâtre.

Je venais de jeter toute mon eau potable pour la remplacer par cette eau impure !

Saisi de frayeur, je regardai mon cheval, jamais je ne pourrais le conduire jusqu'à la montagne sans une réserve d'eau !

De ma vie, je n'avais commis une pareille bêtise. Pourquoi l'eau de l'étang était-elle devenue imbuvable ? C'était mon esprit troublé par ma nuit chimérique avec Orèna qui m'avait mené à ce drame.

J'hésitai à rester ou à repartir avec l'espoir de trouver une autre source d'eau. Le soleil n'avait pas encore pris toute son ardeur et, finalement, je me remis doucement en route.

Le pic, au lointain, paraissait de plus en plus inaccessible. À cette heure, baignée dans une sorte de brume, la chaîne de montagnes semblait encore plus éloignée. Du plus loin que portait mon regard, je ne voyais toujours pas les prémices d'une nouvelle oasis.

Pour économiser les forces de mon cheval, je décidai de mettre pied à terre et de marcher à ses côtés. Je commençais à regretter d'avoir quitté la dernière oasis. Mon songe avec Orèna me parut prémonitoire d'une catastrophe. Ce qui avait été un doux rêve prenait l'apparence d'un adieu.

Plus le temps s'écoulait et plus la chaleur me paraissait insupportable. J'essayais de me maintenir dans l'ombre de mon cheval qui manifestait des signes d'épuisement de plus en plus fréquents.

Le regard porté au sol, je découvrais la présence de graminées desséchées. Alors, je scrutais l'horizon, tentant de voir une nouvelle oasis, un élément qui pourrait marquer un répit dans le désert. C'est à ce moment que j'entendis, derrière moi, des cavaliers approcher.

Je ne savais pas s'ils étaient hostiles ou amicaux, mais dans mon état de fatigue, j'étais incapable de me défendre.

Nul doute que les cavaliers m'avaient repéré, c'était bien vers moi qu'ils se dirigeaient. Anxieux, je cherchai à voir s'ils étaient habillés de vêtements colorés.

Parvenus à une centaine de mètres de moi, je ne distinguais toujours pas qui pouvaient être ces hommes.

Quatre ! Ils étaient quatre à m'entourer, maintenant. Ils ne mirent pas longtemps à comprendre la situation et commencèrent immédiatement à faire boire mon cheval. Ils virent aussi mon état d'épuisement et montèrent rapidement une toile pour m'abriter du soleil. Mes sauveteurs étaient eux-mêmes protégés du soleil par des tissus clairs et des bandeaux qui les rendaient complètement méconnaissables.

Je dus perdre conscience, car lorsque je rouvris les yeux, je découvris une autre tente. Il faisait nuit : des ombres dansaient sur la toile. J'entendis des voix, mais ne compris pas toutes les paroles.

— Vous êtes réveillé ?

C'était, derrière moi, une voix féminine à la sonorité profonde. Pourtant, je n'avais pas remarqué qu'il y avait une femme parmi les cavaliers qui m'avaient

secouru. Je cherchai à voir son visage, mais elle se tenait trop en retrait.

— Hum ! Il semblerait bien que vous ayez recouvré vos esprits !

J'entendis un bruit de vêtements froissés, sans doute se levait-elle. Puis elle s'éloigna. Une conversation au loin s'anima, et quelqu'un revint vers la tente. C'était un homme à la peau sombre, un turban brun retenait ses cheveux. Il m'examina, puis demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

Il avait un accent étranger.

— Je reviens de loin ! Comment est mon cheval ?

— Lui aussi revient de loin ! Vous pouvez vous lever ? Il faut manger et surtout boire ! Vous êtes sûrement complètement déshydraté !

— Oui, je sais ! J'ai commis une erreur...

— Oui ! C'est une erreur grossière dans le désert ! Ce n'est pas bon !

— Pas bon ?

— Pour votre mission !

— Ah !

— Vous devez protéger quelqu'un et vous ne savez pas vous protéger vous-même !

J'étais gêné, je ne savais pas comment me justifier... me justifier d'un rêve !

— Où est-elle ? demandai-je

— Votre protégée ?

— Oui !

— Elle n'est pas loin, elle vous attend depuis plusieurs jours, maintenant. Plus vite vous vous rétablirez, plus vite vous pourrez la rejoindre !

Je ne mesurais pas complètement l'étendue des dégâts qu'avait entraîné mon séjour, sans boire, dans le désert. Je passais des journées entières entre sommeil et rêve. Parfois, je me demandais si la jeune fille qui me passait un tissu mouillé sur le front était encore réelle. J'avais aussi l'impression qu'on me déplaçait, car par moments je sentais des soubresauts, comme si j'étais transporté.

Ce n'est qu'au troisième jour que mes forces revinrent. J'étais sous une toile de tente qui devait être à l'ombre, car une agréable fraîcheur s'y était établie.

Je tentai de me lever et constatai avec bonheur que je pouvais, non seulement, me redresser, mais que j'étais aussi capable de me mettre debout. Je sortis et fus sidéré par le décor dans lequel je me trouvais. Je ne m'étais pas trompé, j'avais été brancardé ! J'avais continué de voyager dans mon sommeil et je me trouvais, maintenant, quelque part au pied de la montagne, dans une sorte de cirque. Le sol était encore sablonneux, mais des roches émergeaient et une timide végétation sortait ici et là.

Ça devait être la fin du jour, car je voyais plusieurs personnes s'affairer pour préparer le repas. Je mis plusieurs minutes à accommoder mes yeux à la lumière qui n'était pourtant pas violente à cette heure.

— Jaspe ! Comme je suis heureuse !

La voix me fit tressaillir ! C'était celle d'Orèna... ma « Maîtresse » ! Le temps que je mis à me retourner me parut infiniment long et j'eus le temps de me dire que j'aimais cette expression, « Maîtresse », qui venait de surgir dans mon esprit.

Je découvris avec bonheur son visage !

— Orèna... je suis aussi heureux de te retrouver... mais où étais-tu ?

Un élan amoureux jaillit en moi, que j'eus du mal à contenir. Palefrenier d'une princesse, j'avais pris l'habitude de cacher mes sentiments et j'en avais fait de même avec ma « messagère ». Pour Orèna, j'étais maintenant tout autre.

— Je n'étais pas loin de toi, Jaspe, mais j'avais besoin de me recueillir et tu avais aussi besoin de te ressourcer, c'est la raison pour laquelle je t'ai laissé là-bas...

— En compagnie du Maître Verrier ?

— Qu'as-tu appris avec lui ?

— Je ne sais vraiment pas !

— Moi, je le sais, Jaspe ! Tu as acquis des choses, je le sens, peut-être ne le perçois-tu pas encore complètement, mais ça va venir.

— Et toi, qu'as-tu appris ?

Orèna sourit. Elle avait bien compris que je posais une question semblable à la sienne, mais elle ne voulait pas parler de ça maintenant.

— Le défilé est fermé !

— Il n'y a plus moyen de passer la montagne ?

— Non ! Les Barbares sont déjà là-bas, ils contrôlent le passage.

— Il n'y a pas d'autres endroits ?

— Non, pas pour aller là où je veux aller.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Je vais devoir forcer le passage !

— Seule ?

— Oui !

— Mais pourquoi seule ?

Orèna ne répondit pas, mais son attitude contrastait avec son attitude envers moi dans le passé... elle paraissait plus proche, plus attentive.

— Peux-tu marcher ? demanda-t-elle.

— Oui, je pense que mes forces sont revenues !

— J'ai besoin de toi, Jaspe ! La partie va être difficile... j'ai besoin d'un allié. Est-ce que je peux compter sur toi ?

— Bien sûr, Orèna ! Ma mission est de te servir ! Tu l'as oubliée ?

Orèna sourit, elle paraissait songeuse.

— Non, je ne l'ai pas oubliée ! Tu vois la tente, près de l'arbre, là-bas ?

— Oui.

— À la nuit tombée, viens me rejoindre, nous continuerons de discuter. Tu viendras ?

Un frisson me parcourut, j'avais comme...

— J'y serai, Orèna ! Cette nuit, je te retrouverai là-bas.

Nous nous quittâmes alors que le camp prenait maintenant des allures plus vivantes. C'était un village où les bêtes et les gens vivaient côte à côte. Je regardai s'éloigner Orèna. Comme je l'aimais, comme j'aimais son allure féminine et ce sentiment de puissance magique qu'elle irradiait... J'étais infiniment troublé.

De retour à ma tente, je me sentis encore un peu fatigué, et sitôt allongé, je sombrai dans un profond sommeil.

C'est un bruit insolite qui me réveilla, un murmure près de mon oreille. Je me redressai et constatai que j'étais seul. À mes côtés, il y avait sur un plateau de cuivre un peu de nourriture. Je sentais mon corps fié-

vreux, brûlant, traversé par une vibration intense venue de la terre, et de toute la nature autour...

Dehors, tout était calme, quelques pâles lumières veillaient ici et là. Je repérai la tente d'Orèna, qui à cette distance paraissait sombre. Arrivé à mi-chemin, j'eus un doute : Orèna m'avait-elle vraiment donné rendez-vous dans sa tente ? Parvenu à quelques mètres, j'écoutai les bruits du campement, un chien vint me renifler, puis il s'éloigna.

— C'est toi, Jaspe ?

Je reconnus la voix d'Orèna.

— Oui !

— Entre, que fais-tu là dehors ?

Une bougie répandait une faible lumière dans l'espace clos de la tente. Orèna était au milieu de fourrures répandues au sol. Je me rappelais mon rêve prémonitoire dans l'oasis. J'avais la sensation de revivre la même scène.

Orèna était à peine vêtue et sa peau nue luisait.

— Approche, Jaspe, n'aie pas peur de moi ! dit-elle avec un sourire rassurant. Approche !

Mon sang se mit à circuler si vite... mon esprit était tellement perturbé par la vue du corps dénudé d'Orèna. Je ne sus que faire, aussi retirai-je la chemise que je portais. Une douce chaleur se répandit dans mon torse et me restaura de l'épisode épuisant du désert.

Je m'assis en face d'Orèna et voulus l'enlacer. J'étais fasciné par la texture de sa peau : elle paraissait si douce ! J'étais aussi fasciné par ses longs muscles fins qui saillaient aux bras et aux jambes. La pénible

fuite dans le désert avait tonifié et aguéri son corps. J'aimais ce mélange enivrant de douceur et de force.

Le bassin d'Orèna était puissant et large. Son ventre était plat et musclé et, au bas de celui-ci, le triangle magique de sa toison noire attirait irrésistiblement ma main. Mon autre main éprouva la cambrure de son dos qui s'accroissait. Orèna répondait à mes sollicitations, à mes attentes inconscientes, et mon corps était tendu comme un arc, comme un défi...

Je me mis à embrasser le ventre de ma Maîtresse. Elle se raidit et le désir enflamma tous mes sens. Je voulus renverser Orèna, mais elle refusa :

— Jaspe, il faut te contrôler ! Prends ton temps !

— Je t'aime, Orèna !

— Oui, je sais que tu m'aimes ! Mais il est important que tu acquiesces la maîtrise de tes sens ! Jaspe, c'est vital ! Prends ton temps, explore mon corps et découvre ce qui se passe dans le tien...

J'étais contrarié. Orèna me parlait comme à un gamin, et je prenais conscience que mon comportement manquait de maturité. J'étais fasciné par l'ampleur de sa chevelure noire. J'adorais ce contraste entre ses cheveux de jais et sa peau mordorée.

La tension avait un peu baissé, et je pris le temps de découvrir le corps d'Orèna avec mes mains et mes yeux. Les courbes des hanches... les muscles qui jouaient çà et là m'émouvaient tellement que parfois la tension remontait brusquement.

Le désir de pénétration envahissait alors tout mon esprit, j'avais envie d'entrer dans ce corps... de l'épouser... de le posséder... je n'étais plus que désir...

Je m'attardai aux moindres carrés de peau et commençai à lécher ses pieds. J'aimais son odeur de transpiration, je cherchais le goût du sel entre ses orteils... et ce doux parfum de peau féminine. Je pensais à ces blocs de sel laissés dans les champs pour les moutons : ils s'en approchent pour lécher et se procurer de la consolation...

— C'est bien, Jaspe, continue comme ça ! Ressens-tu ton corps ? Éprouves-tu des choses particulières ?

— Ça me fait bien, j'ai du désir...

— Oui, mais au fond de toi, que ressens-tu d'autre ?

— Je ne sais pas, Orèna... je te désire tellement !

— C'est bien ! Observe ton désir, laisse-le croître... mais garde le contrôle... garde toujours le contrôle...

— C'est impossible, Orèna... je ne peux pas tout maîtriser !

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas naturel !

— C'est ta tête qui dit que ce n'est pas naturel ! Ton corps en est capable, lui !

Orèna tressaillait sous mes caresses, la fébrilité me gagnait de plus en plus. C'était étrange, je sentais qu'elle avait raison, d'infimes vibrations dans mon corps m'indiquaient que j'étais proche de quelque chose d'important.

Mon esprit commença à se détacher. Je me concentrais sur les jambes d'Orèna, longues, fermes, je caressai ses mollets et constatais leur dureté, puis je

remontai ses cuisses où je m'attardai à nouveau pour masser, lécher, caresser...

Je parvins à l'entrecuise et commençai à respirer un parfum musqué qui m'enivrait... Ma langue traçait des dessins mystérieux, mais elle finit là où elle voulait en venir, aux lèvres même de l'abîme qui m'aspirait. Je m'attardai en cet endroit, longtemps, effleurant, caressant et découvrant son petit appendice dont la dureté était comparable au mien. Orèna réagissait à tous mes effleurements, je l'entendais respirer et geindre doucement.

— C'est bien, Jaspe, continue encore, comme ça...

Et je continuai encore et toujours. Je perçus en moi la tension diminuer, alors qu'un étrange émoi m'envahissait... comme si mon être... se féminisait ! J'avais l'impression de vivre en moi les sensations d'Orèna. Je percevais physiquement en moi la sensation du plaisir que je donnais à ma Maîtresse.

Alors Orèna se redressa et prit l'initiative. Elle devint à son tour active et me fit subir sa volonté. Elle posa ses mains sur mon ventre et je frémis. À aucun moment elle ne me quitta des yeux. Je cherchais à contrôler mon souffle, c'est tout ce que j'arrivais vraiment à faire dans cette situation. Orèna posa ses lèvres sur le bas de mon ventre et un long supplice commença... s'éternisa...

— Je n'en peux plus !

— Tu ne peux plus quoi ? demanda-t-elle.

— Me retenir !

— Comme tu veux, ne te retiens plus ! Relâche-toi !

Je me laissai aller, mais je ne parvins pas à jouir. Au contraire, mon corps semblait prendre feu. Mes

sensations réinvestissaient pleinement ma conscience et je vis Orèna se redresser à nouveau. Elle était belle, forte, dominatrice, elle me maîtrisait complètement ! On eût dit qu'elle était en train de dresser un cheval, elle luisait de transpiration et ses longs cheveux noirs fouettaient mon corps à ses moindres mouvements. Elle me chevaucha et fit pénétrer mon sexe en elle... puis elle ne bougea plus. J'étais conscient de la force de ses hanches et de son bassin comme si toute l'énergie du monde se trouvait être là. Puis elle commença à danser doucement, lentement, puis de plus en plus vite. Je commençai à paniquer, j'avais l'impression que quelque chose de redoutable allait se produire, je ressentais la sauvagerie d'Orèna et je pris peur. Elle était toujours aimante, mais je sentais qu'elle avait entrepris un combat et qu'elle voulait... tuer !

Une force de survie me submergea et en un violent effort je voulus lutter à mon tour... C'était extraordinaire, je ne savais plus si Orèna était féminine ou masculine... Moi-même, je ne savais plus ce que j'étais...

Ce que je vivais à cet instant, je ne l'avais jamais connu, je devenais observateur de mes propres sensations, mais je voulais vivre et, pour ça, je devais me battre avec une personne que j'aimais, me battre avec Orèna, car je savais alors que nous serions capable de parvenir à...

Orèna était toujours au-dessus de moi, je voulus une nouvelle fois me redresser, mais elle me maintenait toujours plaqué au sol. Elle m'enfourchait sauvagement, ses seins dansaient et elle me regardait toujours, sans ciller, sans jamais me lâcher du regard. Mes forces décuplèrent alors, mais je ne savais plus où j'étais, je ne gérais plus rien, pas même le contrôle

que j'opérais sur le plaisir... alors se produisit quelque chose que je ne compris pas : par mes pieds et ma tête une sorte de vibration me saisit et...

Orèna et moi dansions sur la musique du monde !

Plusieurs heures après avoir fait l'amour, j'étais encore étendu sous la tente. Je récupérais lentement, mais je me sentais aussi fatigué que lors de la traversée du désert.

— Comment te sens-tu ? me demanda Orèna.

Je ne m'étais pas rendu compte de sa présence.

— Tout chose.

— Hmm ! C'est normal. Il nous reste encore quelques jours, mais il faudra ensuite repartir.

— Pour aller où ?

— Je dois traverser la montagne.

— Pourquoi ne pas se mettre en route maintenant ?

— Parce que la passe n'est plus libre. Les Barbares la contrôlent.

— Dans ce cas, nous ne pourrons pas parvenir de l'autre côté !

— Ce qu'il importe c'est que je passe ! Ta mission sera terminée lorsque je serai de l'autre côté.

— Tu veux dire que je ne pourrai pas te suivre ?

— Ça sera quasiment impossible. Je compte passer par surprise. Si je réussis, ça sera déjà un miracle, personne ne pourra plus passer derrière moi !

15

Les repas, avec ses grandes tablées, pouvaient être un merveilleux moment sur un tournage. Lorsque la matinée s'était bien passée, sans contrariété ni engueulade, qu'il n'avait pas fallu attendre des heures que les techniciens finissent de mettre en place un décor, que les prises étaient réussies, que le metteur en scène était content de vous... et de lui, alors le moment du repas pouvait être un moment vraiment privilégié. D'avantage le repas du soir, d'ailleurs, que le déjeuner, qui était souvent compromis par les retards et tous les aléas des prises de vue.

En plein désert, la magie du soir était encore plus grande. Le metteur en scène avait voulu respecter la chronologie et les ambiances de l'histoire, et ce soir, ils étaient à plus de cinquante kilomètres de toute habitation. Pratiquement personne n'avait quitté le plateau et, si on oubliait la vision du matériel technique qui s'estompait de plus en plus à la tombée de la nuit, on se serait cru retourné à cette « nuit des temps » où s'était peut-être déroulée la véritable histoire d'Orèna.

Chacun, à table, avait un peu sa place, et d'abord le couple vedette « Orèna et Jaspe ». Curieusement, ils s'étaient tout de suite reconnus, et on sentait même qu'un lien mystérieux les unissait maintenant l'un à

l'autre. Tout au long des journées de tournage, ils étaient devenus inséparables. À table, ils étaient toujours ensemble, à la grande satisfaction de Marc qui se tenait discrètement à distance. Il était venu pour quelques jours, mais il se sentait tellement bien dans cette vie de Bohème, qu'il en venait à oublier ses problèmes de santé. Tout l'intéressait : les problèmes techniques, mais pas seulement. Il percevait avec acuité les relations des uns avec les autres, les affinités mais aussi les mésententes. C'était toujours fascinant d'observer ce double langage des artistes : d'un côté des gestes et des expressions de grandes amitiés, comme si tous appartenaient à une même famille, et de l'autre, des ragots et des médisances plus méchantes les unes que les autres.

Ce qui lui importait le plus, c'était la bonne entente entre le « couple vedette » et son ami Robert, le metteur en scène. Il sentait que le rapprochement entre « Orèna et Jaspe » contrariait Robert. Il y avait une infime part de jalousie vis-à-vis du partenaire d'Orèna, et cela se voyait et se manifestait même pendant les repas pris en commun. Dans le cours de la conversation, il envoyait quelques piques humoristiques à Jaspe, des piques qui devenaient de plus en plus pointues, agressives. Marc sentait que ce n'était pas bon, ni pour son histoire, ni pour le film.

Le repas se terminait, une grande cafetière circulait sur la table. Les discussions étaient moins formelles et des petits groupes se créaient par affinités. Certains quittaient leur place et se rapprochaient d'un tel, pour des raisons apparemment de travail, alors qu'en fait ils s'ennuyaient fermement avec leurs voisins de table. Une fois les quelques échanges d'infor-

mations pratiques faits, les conversations repartaient vers des sujets infiniment moins professionnels. C'est le moment que choisit Marc pour se rapprocher de ses héros, autour desquels s'était formé un grand vide.

— Alors, les enfants ? Pas trop pénible, aujourd'hui ?

Enora était contente de la présence de Marc qui compensait un peu l'ostracisme du reste de l'équipe.

— Non ! Aujourd'hui ça allait, répondit Enora. On a pu se promener et galoper un peu. Ça fait vraiment du bien de s'éloigner de tout le monde, et puis je me sens vraiment dans la peau d'Orèna quand je suis dans le désert. J'ai la conscience de sa présence à mes côtés.

— Hum... c'est bien. Tu sens bien le personnage, maintenant.

— Pourtant, il y a encore des choses que je ne comprends pas ?

Marc se tassa un peu dans sa chaise.

— Lesquelles, par exemple ?

— La mission d'Orèna, d'abord, n'est pas claire. Aujourd'hui, on doit justement évoquer ça. À un moment, il faut que je dise que je suis la raison de la mission... Il n'y a plus de princesse, plus d'objet, juste moi.

Comment expliquer à Enora qu'il n'avait compris la raison de la mission qu'au fond d'une caravane, durant une veillée ?

— Oui, je sais, ce n'est pas évident ! Mais on pourrait imaginer quelque chose de symbolique.

— De symbolique ?

— Oui, le film se termine sur la traversée en force de la montagne par un passage tombé entre les mains des Barbares.

Tiens ! Justement, les Barbares, déjà en costume, étaient en train de finir leur café à une table voisine. Comme tout cela est déroutant, se dit Enora.

— Et alors ?

— Et alors quoi ?

— Qu'est-ce qu'elle découvre de l'autre côté ?

— À nouveau le désert !

— Rien d'autre ?

Marc se rendit compte que l'euphorie de la nuit passée dans la caravane ne lui serait d'aucun secours pour « expliquer » la scène finale.

— Le passage de la montagne... c'est un peu comme ce café ! Ceci pour dire que l'on peut parler des heures du goût de ce café, mais lorsqu'on le boit, c'est tout autre chose qui se passe en nous. Ce n'est plus l'image du café qui est perçu, mais le café lui-même.

Enora eut une expression tellement dubitative, que Marc éclata de rire.

Il essaya de chercher une nouvelle métaphore, mais ne trouva rien. Alors, de dépit, il tenta de prendre le problème par un autre bout.

— Bon, vous voyez que j'ai un certain âge, probablement que ce film sera pour moi le dernier. C'est l'ultime scénario que j'écirai...

— Mais vous n'êtes pas si vieux que ça, tenta de reprendre Enora.

— Ce n'est pas qu'une question d'âge...

Marc chercha désespérément quoi dire, il ne voulait pas faire allusion à sa maladie...

— J'ai écrit toutes sortes d'histoire dans ma carrière, mais celle-ci est un peu particulière, j'aimerais...

Au fond, j'aimerais quoi ? se demanda-t-il.

— Laisser un message ? suggéra Jaspe.

— Une sorte de message... oui ! Mais pas une morale ! Non, plutôt des signes, comme dans les monuments d'autrefois... les pyramides ou les cathédrales. Un message muet... Voilà, c'est ça ! Un message muet, mais qui parle à... l'âme. Ça paraît confus ce que je dis...

— Pas du tout ! répondit Enora. Je comprends parfaitement ce que vous entendez par « message muet ». Du reste, dans mon rôle, je le ressens très bien.

— Mais comment ça s'exprime dans le film ? Où sont les signes dans l'histoire que nous faisons ? demanda Jaspe.

— Justement, nous y voilà, Jaspe ! Les signes sont dans la scène finale du passage dans la montagne. C'est elle qui est porteuse de sens, c'est elle qui est la raison du film. Mais, comme une pyramide ou une cathédrale, cette scène est démesurée par rapport à notre entendement. Je veux dire qu'elle est démesurée par rapport à la logique de l'histoire. Elle ne s'explique pas entièrement par le déroulement du récit !

— Marc, si nous voulons être... dans le ton... vous savez, l'un et l'autre... Jaspe et moi, nous ne sommes pas des comédiens, il faut que nous trouvions... nos marques ! Vous comprenez ça ? Trouver nos marques ?

Enora se rendit compte qu'elle utilisait beaucoup le mot « marque » dans son métier de cascadeuse et elle trouvait ce mot parfaitement juste pour décrire son attente. C'est alors qu'elle vit passer au loin sa copine Léna. Elle s'était intégrée à la petite équipe comme photographe de plateau. Ça arrangeait le photographe titulaire qui avait l'opportunité de partir sur un tournage plus important et mieux rémunéré. Léna était ravie de son job, elle aimait photographier les gens, elle aimait surtout capter les émotions sur les visages, et ceux des comédiens étaient particulièrement expressifs.

Enora aimait avoir sa copine proche d'elle. Bien sûr, les premiers jours avaient été tendus, sa relation privilégiée avec Jaspe avait perturbé leur connivence, mais Léna avait un bon feeling et elle aimait bien Jaspe aussi.

Le jour, Enora était avec Jaspe, mais la nuit, elle partageait sa caravane avec Léna, et personne n'y trouvait à redire.

— Les enfants ! À seize heures on tourne la scène de la danse !

C'était Robert qui annonçait la reprise du travail. Les machinistes étaient déjà partis sur place, à quelques centaines de mètres du campement. En fait, tous les extérieurs du film étaient tournés dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour du fort. C'était à la fois une économie pour le tournage, mais aussi la possibilité de mobiliser toute l'équipe dans un temps assez court, et créer une ambiance dont on espérait qu'elle allait imprégner la vision du film.

— Jaspe, j'ai besoin de faire une promenade à cheval ! Tu veux venir ?

— On y va !

Jaspe attendait impatientement ce moment, lui aussi avait besoin de ces moments de ressourcement loin des autres, loin de tout l'attirail technique nécessaire au tournage du film. C'était un moyen de se remettre dans l'ambiance, un moyen de ne pas perdre le fil de l'histoire, de renouer avec ce lien mystérieux du passé.

Ils quittèrent le camp de base et se retrouvèrent aussitôt en plein désert. Au loin, on pouvait voir la chaîne de montagnes qui verrait dans quelques temps la fin du tournage avec la fameuse traversée du défilé.

Enora se coucha sur l'encolure de son cheval. Sa tête proche des oreilles d'Étendard, elle lui murmura quelque chose. Jaspe, depuis leur première rencontre, ne s'étonnait plus de cette position qui n'était guère classique, ni dans le passé, ni dans le présent. C'était signe qu'elle avait besoin de se défouler, une manière à elle de retrouver son personnage. Elle partit au galop, toujours couchée sur son cheval dont elle suivait les mouvements, sans jamais vraiment perdre le contact avec la selle. Jaspe savait qu'il était inutile de la défier dans ces grandes courses, elle ne céderait en aucune façon, et il ne fallait pas compromettre le tournage du film par un accident. Au fond, il aimait ça ! Accompagner la folie d'Enora le rendait mystérieusement plus proche.

Au bout de quelques minutes, Enora cessa sa course effrénée et reprit le pas, elle semblait calme, détendue, revigorée, et heureuse. Jaspe revint à ses côtés.

— C'était bon ? demanda-t-il.

— Oui, j'aime ça par-dessus tout ! Tu savais que j'ai voulu arrêter de monter après mon accident ?

Jaspe avait entendu parler de cet accident, mais il la laissa poursuivre.

— Pendant des mois je n'ai plus revu mon merveilleux Étendard ! dit-elle en caressant l'encolure de son cheval. Tu sais, c'est en partant au galop comme ça, que je la rencontre...

— Qui ça ?

— Orèna ! J'ai vraiment l'impression qu'elle habite en moi, que je suis Orèna, mon personnage, quand je cours comme nous venons de le faire !

Jaspe respirait l'odeur de cuir, de sudation des chevaux mêlée à celle d'Enora. C'est cette dernière odeur qui l'enivrait toujours un peu.

— Tu va danser, ce soir.

— Oui, j'attends beaucoup de cette scène ! Petite, j'aimais beaucoup danser.

— Le scénario dit que tu « parles » aux autres, que tu leur transmets un message.

— Oui, j'ai vu !

— C'est quoi ce message ?

Enora éclata de rire.

— Mais, mon pauvre Jaspe, tu es mieux que nature !

Jaspe ne savait pas non plus de quoi il en retournait.

— Oui, j'ai lu. Dans ce passage il paraît même idiot. Tout le monde à l'air de comprendre mais pas lui.

— Et tu en es au même point ?

— Oui, je crois !

Enora resta un moment silencieuse. Elle cherchait comment lui expliquer... l'inexplicable.

— Jaspe, nous venons de courir ! Tu étais avec moi ?

— Oui, bien sûr.

— Tu n'as pas ressenti quelque chose ?

— Si, mais... je ne me l'explique pas vraiment.

— Raconte !

— J'ai l'impression d'être avec toi... ou plutôt non, j'ai l'impression que je suis avec quelqu'un d'autre.

— ... ?

— Que tu es devenue quelqu'un d'autre... beaucoup plus fort que moi ! Je n'ai même pas envie de te battre... je sais que c'est inutile. Il y a une force qui te rend invincible.

— C'est ce que je te disais tout à l'heure ! Quand je chevauche dans le désert, je suis Orèna... pas le personnage de l'histoire, car elle aussi représente quelqu'un d'autre. Quand je suis comme ça, elle et moi incarnons le même être qui vient de la nuit des temps. Tu comprends ?

— C'est un peu bizarre tout ça ! Non ?

— Jaspe, tout à l'heure je vais danser ! Je n'ai aucune peur, je n'ai même pas besoin de répéter ! Tout à l'heure, c'est Orèna qui va danser ! Sois attentif, écoute ce qui se passe en toi. Elle a quelque chose d'important à nous dire... elle a surtout quelque chose d'important à te dire !

Ils retournèrent au camp de base au petit trot. Ils avaient le sentiment d'être en harmonie, ils avaient l'impression d'avoir longuement répété une scène

complètement inconnue. Il n'était plus besoin de parler, ni de s'expliquer, ils étaient en accord avec la nature et la place qu'ils occupaient dans l'histoire qu'ils « jouaient ».

Au bout d'un moment, ils rencontrèrent la 4x4 du metteur en scène qui se rendait sur le lieu du tournage.

— Les enfants, la lumière va être bonne, il faut y aller !

— On arrive !

Enora avait encore besoin de cette solitude du désert, elle avait envie de garder au fond d'elle-même ce mystère qui entourait son personnage : Orèna ! Elle avait besoin d'arriver dans la peau d'Orèna. Elle connaissait le script, elle était prête pour la scène qu'elle devait jouer.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le lieu du tournage, un espace dégagé au creux d'une petite dune, tout le monde était déjà en place. Le silence régnait, les figurants et les techniciens semblaient plongés dans un même recueillement. Elle se dit que, pour le passage de la montagne, elle aimerait qu'il en soit ainsi.

Robert était... perplexe. Il tournait un peu en rond.

— Bon, je récapitule la scène ! Tu as dit à Jaspe que tu allais danser ce soir pour lui... pour lui faire comprendre quelque chose. Il s'attend à ce que tu l'entraînes dans le désert à l'écart des autres... mais non ! C'est au beau milieu du camp que tu vas danser... pour lui. Bien, vous vous placez ici, on va répéter à partir de là.

— Non !

— Pardon ?

— Non ! Cette scène m'appartient. C'est moi qui la joue et vous qui filmez.

— Mais on ne tourne pas sans répétition !

— Eh bien, parfois, il faudra filmer sans répétition !

Toute l'équipe du tournage était maintenant habituée à la liberté d'Enora, mais ce soir, chacun pensait qu'elle allait trop loin. C'est alors que Marc apparut, surgit d'on ne sait où. Il s'approcha de Robert et lui demanda de venir à l'écart. Déconcerté, Robert suivit son scénariste.

Ce fut un moment de relâchement parmi toute l'équipe, tout le monde s'était senti mal à l'aise.

Enora s'approcha du cadreur et essaya de lui expliquer ce qu'elle voulait faire. Georges était un vieux de la vieille, il ne s'énervait jamais et c'est d'une oreille amusée qu'il entendit Enora lui expliquer :

— Georges, il faut me comprendre, je ne vais pas jouer cette scène... je vais la vivre. Je ne suis pas une vraie comédienne, tu le sais ! Alors, tu vas essayer de me suivre...

— Mais Enora, on a des contraintes : la lumière, la stabilité de la caméra, on ne peut pas faire n'importe quoi !

— Je sais, mais pour cette scène, en particulier, il faut que tu portes ta caméra à l'épaule.

— C'est impossible, ce n'est pas le même genre de matériel, je ne suis pas équipé !

Sur ce, on vit revenir Marc et Robert. Ce dernier semblait perplexe, embêté, presque désespéré. On sentait que la discussion, bien que brève, avait dû être intense.

— La lumière ! On va perdre la lumière, se plaignit le directeur de la photo !

— On y va ! commanda Robert.

— Mais on y va comment ? demanda Georges.

— On y va comme on peut ! Tu vas essayer de suivre Orèna pour cette scène. D'abord un gros plan sur le feu, puis tu balayes sur le groupe et tu termines sur Orèna ! Elle se lève et tu la suis...

— Suivre avec quoi ?

— Avec la caméra !

— Mais je ne suis pas équipé pour la suivre !

— Je sais... fais ce que tu peux !

— Combien de prise ?

— Une seule ! répondit Enora. Il n'y aura qu'une seule prise !

— Mais c'est impossible, on va se planter !

Robert se rapprocha du cadreur.

— Tu fais ce que tu peux ce soir. Filme comme tu pourras, on va demander au régisseur de nous trouver une caméra légère pour la suite. Ça te va ?

— Ok ! Ça sera une sorte de répétition, alors ?

— Non, pas une répétition ! Je ne jouerai qu'une fois cette scène ! déclara Enora.

Robert ne répondit pas. Il regagna sa chaise et sombra dans ses pensées.

Enora se dirigea vers sa place au milieu du groupe et contempla les flammes.

— Silence ! Jacques, fais la mise en place.

Jacques, l'assistant de réalisation parut pétrifié. C'était la première fois qu'on lui demandait de mettre en place une scène...

À partir de ce jour-là, le filmage prit une tout autre allure. L'équipe technique s'habitua à l'improvisation, le metteur en scène se désengageait petit à petit, Marc obtint de plus en plus d'importance. On sentait tout de même que l'équilibre de l'édifice était fragile. Il suffisait qu'un membre de l'équipe jette l'éponge pour que le tournage vire à l'anarchie et sombre dans le chaos. Tout tenait à l'espèce de charisme qui rayonnait d'Enora... qui incarnait de plus en plus Orèna. Chacun maintenant le sentait, chacun en tenait compte.

Au fil des jours et des semaines, les plans étaient tournés suivant le programme. Les prises diminuaient selon qu'Enora voulait ou non refaire une scène. En règle générale, toutes celles qui étaient difficiles n'étaient filmées qu'une fois. Le cadreur se mit à aimer ce défi qu'il relevait sans cesse. Il n'y eut aucun événement particulier jusqu'à l'épisode du départ de la ville de Lestonia, lorsque, dans le désert, Jaspe retrouva Orèna dans sa tente pour « la grande scène d'amour ».

L'équipe s'était rapprochée de la montagne en quittant la proximité du vieux fort. Un dernier camp avait été dressé, dans un cirque montagneux, à proximité d'un point d'eau où, précisément, devait être jouée la scène d'amour avec Orèna et Jaspe.

Une bonne partie de l'équipe était au courant de la relation particulière qu'entretenait Enora avec la photographe de plateau, et pour beaucoup, cette séquence était à risque.

— Que vas-tu faire ? demanda Léna.

— Ce que je vais faire ? Tu veux dire, si je vais faire l'amour avec Jaspe ?

— Oui, c'est bien ma question.

— J'ai lu le script, je ferai ce qu'Orèna a fait.

— C'est-à-dire ?

— Je ferai l'amour avec Jaspe sans qu'il ne puisse jouir ! Je lui demanderai de se retenir.

— Mais ça sert à quoi cette histoire ?

— Je ne le sais pas encore, Léna. Je découvre mon personnage en jouant.

Tout était calme, ce soir-là. Comme d'habitude Enora et Léna s'étaient retrouvées après une longue journée de travail. Il faisait doux, un peu d'air circulait à travers le camp. C'était l'heure du câlin réparateur. Léna passait ses doigts dans les cheveux d'Enora. Elle aimait la douceur de Léna, ça la détendait. Elles étaient dehors et ne craignaient plus le regard des autres. Dans ce petit monde fermé, elles vivaient protégées.

— Tu crois qu'Orèna était comme nous ? demanda Léna.

— Qu'elle aimait les femmes ?

— Oui.

— Je ne sais pas... je crois que... bien que féminine elle avait épousé sa composante masculine !

— Féminine et masculine ?

— Oui, dans sa tête, elle était femme et homme !

— Tu auras du plaisir avec Jaspe ?

— Oui, je crois ! Ça ne me fait pas peur.

— Je t'aime, Enora !

— Moi aussi, Léna ! Je t'aime beaucoup.

Enora se leva, alla s'asseoir sur les jambes de Léna, elles entreprirent de s'embrasser longuement,

doucement... Il faisait de plus en plus sombre et elles n'avaient pas sommeil...

— Silence, on tourne ! cria Robert.

Combien de fois dans sa vie avait-il dit cette phrase ? Il se souvenait, lorsqu'il était jeune, comment ces mots le faisaient frémir. Maintenant, sur ce tournage plus rien ne le faisait vraiment rêver. Par moment, il avait même envie de partir, de laisser en plan ce film qu'il ne maîtrisait plus vraiment. Du jour où Enora avait pris l'initiative de jouer avec son « propre feeling », comme elle disait, il ne savait plus vraiment à quoi il servait. Heureusement que la script et l'assistant étaient à ses côtés pour lui rappeler la chronologie des scènes. Il s'était plusieurs fois retenu de partir par conscience professionnelle, parce qu'il avait signé un contrat, mais surtout pour son vieil ami Marc.

— Monsieur ? Tout est prêt ! lui murmura le premier assistant.

— Oui !

Et maintenant cette scène érotique ! Ce couple contre nature : une lesbienne et un hétéro qui allait faire l'amour devant toute une équipe de cinéma...

— Rappelle-nous l'action ! dit-il sans rire.

— Jaspe entre dans la tente et s'en suit une scène d'amour ! énonça l'assistant. On commence à l'entrée de la tente...

— Oui, c'est ça ! Georges, t'es prêt ?

Georges était maintenant équipé d'une caméra légère avec tout le système de stabilisation de l'image. Un deuxième cadreur était en piste pour les gros plans

ou pour doubler les scènes dont on était sûr qu'Enora ne voudrait pas les refaire..

— Les enfants ! C'est à vous ! On tourne !

Robert avait gardé cette expression « les enfants », ça lui permettait de mettre une dose de familiarité, alors que par moment, il aurait bien aimé les envoyer se faire voir ailleurs. On entendit approcher...

— Jaspe, c'est toi ? demanda Orèna

— Oui !

— Entre, que fais-tu dehors ?

« Jaspe entra, souleva la toile qui retomba derrière lui. Une bougie répandait une lumière faible dans l'espace clos. Orèna était au milieu de fourrures répandues au sol, à peine vêtue. Son corps nu luisait.

— Approche, Jaspe, n'aie pas peur de moi ! dit-elle avec un sourire amusé. Approche.

Jaspe sentit son sang circuler plus vite, ses pensées étaient perturbées à la vue du corps nu d'Orèna. Il ne savait que faire, aussi il enleva la chemise qu'il portait...

Il s'assit en face d'Orèna et voulut l'enlacer. Jaspe était fasciné par la texture de sa Orèna qui paraissait si douce, et par les longs muscles fins qui saillaient aux bras et aux jambes. La pénible fuite dans le désert avait tonifié et aguerri son corps. Jaspe aimait ce mélange enivrant de douceur et de force.

Le bassin d'Orèna était puissant et large. Son ventre était plat et musclé et, au bas de celui-ci, le triangle magique de sa toison noire attirait irrésistiblement sa main. Son autre main éprouva la cambrure de son dos qui s'accentuait. Orèna répondait aux sol-

licitations, aux attentes inconscientes de Jaspe, son corps était tendu comme un arc, un défi...

Jaspe se mit à embrasser le ventre de sa Maîtresse, elle se raidit et le désir enflammait tous ses sens. Il voulut renverser Orèna et la pénétrer mais elle refusa :

— Jaspe, il faut te contrôler ! Prends ton temps !

— Je t'aime Orèna !

— Oui, je sais que tu m'aimes ! Mais il est important que tu acquières la maîtrise de tes sens ! Jaspe, c'est vital ! Prends ton temps, explore mon corps et découvre ce qui se passe dans le tien... »

Georges filmait en continuité, le preneur de son était constamment attentif à ce que son micro n'entre pas dans le champ de la caméra. Pour cette scène délicate, l'équipe avait été réduite au minimum. Robert était fasciné, ce qui se produisait là lui était totalement inconnu. La sauvagerie d'Orèna, sa lutte à mort dans l'acte d'amour avec Jaspe le bouleversait. Il ne put s'empêcher de penser au spectacle de l'accouplement qu'il avait vu une fois en Camargue, où la danse et la puissance des chevaux lui avaient paru prendre une dimension cosmique. Par moment, il s'inquiétait de l'effort du cadreur à maintenir l'attention aussi longtemps sur une même scène, mais Georges semblait infatigable. Robert observait, par moment, si le mou des câbles était suffisant pour les mouvements du cadreur et du preneur de son...

« Orèna dansait au-dessus de Jaspe de plus en vite, il était fasciné par les mouvements de ses cheveux et de ses seins... tout n'était plus que danse... Il sentait en lui une force inconnue le saisir, il avait

l'impression d'être au sommet du monde... et qu'il portait Orèna à ce sommet... il n'avait plus peur, plus rien ne lui échappait... il avait l'impression soudainement de tout comprendre...

La Danse de l'Univers les emporta en un lieu secret où tout n'était plus qu'Amour... »

Parvenu au paroxysme de la scène, Robert dut attendre plusieurs dizaines de secondes pour annoncer la fin de la prise.

Toute l'équipe quitta la tente sans un mot, dans un silence où on entendit que les frôlements sur le tissu de la tente. Tout le monde était groggy. Marc et Léna sortirent les derniers de la tente qu'ils refermèrent soigneusement en laissant Enora et Jaspe enlacés...

Cette scène marqua un tournant dans le déroulement du tournage. Plus rien ne se passerait plus comme avant. C'est Enora qui dirigeait maintenant le film. Robert suivait, stupéfait, incrédule... le film se tournait malgré lui.

Enora et Jaspe restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, paisibles, détendus, heureux...

*

* *

Elle vit en songe la vallée. C'était presque toutes les nuits maintenant qu'elle rêvait de la vallée et du passage qui débouchait sur le désert. Elle avait été voir le site du tournage, fait tout le chemin à pied, puis à cheval. Elle était montée au sommet des pentes escarpées et maintenant c'est en rêve qu'elle revisitait ces lieux. Curieusement, dans ceux-ci, Enora ne per-

cevait pas le même paysage, le site lui paraissait déformé, tantôt plus grand, tantôt plus petit. Parfois même, elle avait la sensation d'effectuer la cascade en volant comme un oiseau. Cela lui parut facile, simple et enivrant. Déjà, à l'entraînement, elle avait perçu cette sensation d'ivresse, comme si la peur déclenchait une drogue dans son sang. Dans son rêve, l'excitation était tellement puissante qu'elle avait cru ressentir un orgasme. Chaque fois qu'elle faisait ce rêve, elle se réveillait avec un surplus d'énergie et elle prenait confiance dans la réussite de la scène qui lui était confiée. Cette nuit-là pourtant, le rêve ne se déroulait pas comme d'habitude : elle était un rapace qui volait au-dessus du défilé quand, sur sa droite, apparut un autre oiseau noir qu'elle sentit menaçant. On eût dit qu'il s'était mis à ses côtés uniquement pour se signaler, car, après, il se mit à voler dans le sillage d'Enora. Parvenue à la fin du défilé, Enora prenait garde de ne pas pénétrer d'avantage dans le désert, comme si cela lui était défendu, comme si cela lui était dangereux. À aucun moment le scénariste ne lui avait expliqué ce qui se passerait après, si la traversée devait être la fin de son histoire ou s'il devait y avoir une suite. Arrivée au débouché du défilé, Enora fit immédiatement un virage pour se poser au bord de la falaise qui faisait face au désert. L'oiseau noir se posa à ses côtés, il semblait entendre ses pensées.

— Qui es-tu l'oiseau noir ? se demanda-t-elle

— Je suis ton ami ! lui répondit l'oiseau en pensée.

— Pourtant, je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu depuis que je viens ici.

— Peut-être que c'est la première fois que tu me vois, mais je suis tout le temps à tes côtés.

— C'est impossible, je t'assure, c'est vraiment la première fois que je te vois !

— Lorsque tu doutes, je suis là, lorsque que tu plonges dans le défilé, je suis encore là !

— Ha ! Tu es mon ange gardien, alors ?

— Si tu veux, je suis ton ange gardien !

— Alors si tu te révèles à moi, c'est que je risque quelque chose de grave !

— Précisément !

— Je ne suis pas assez préparée ? Je ne vais pas réussir la traversée ?

— Non, ce n'est pas ça, pourtant tu commets une grave erreur !

— Mais laquelle ?

— Tu crois que la réussite du passage est dépendante des capacités de ton individu, de ta condition physique et morale... mais tu te trompes ! Tu penses faire une cascade... mais il s'agit d'autre chose !

— Je sais, le scénariste ne cesse pas de me le dire, mais je ne comprends pas encore quoi !

Tout en parlant avec l'oiseau noir, Enora ressentit des vagues de frissons comme si quelque chose en elle était sur le point de découvrir un secret, un secret essentiel, qui disparaissait dès qu'elle cherchait à y mettre un mot, une pensée.

— Écoute Enora ! Sens toujours ce qui se passe en toi, ce qu'il te faut comprendre est en toi !

Enora ressentit à nouveau une sorte de tremblement subtil et elle se réveilla.

*

* *

Le lendemain Enora et Jaspe partirent pour une nouvelle promenade, c'était devenu maintenant une habitude. Ils chevauchaient à chaque fois jusqu'au lieu de la scène finale.

— Jaspe !

— Oui ?

— La scène finale, c'est là où tout va se jouer !

— Oui.

— Je serai la seule à jouer !

— Oui, je sais.

— Il est important que je me prépare.

— Bien sûr !

— Tu comprends ça ?

— Oui, je comprends ! Il faut que tu t'entraînes...

— C'est ça, que je me prépare, mais pas seulement pour le passage... il faut que je m'entraîne dans ma tête !

— C'est-à-dire ?

— Il faut que je rejoigne Orèna... que je trouve Orèna en moi-même !

— Et alors ?

— Alors, Jaspe, il faut me faire confiance... c'est ton rôle, tu le sais !

— Bien sûr !

— Il faut me faire confiance à partir de maintenant pour toute la fin du tournage.

— D'accord !

Enora parut perplexe, elle se demandait si Jaspe avait vraiment compris ce qu'elle disait, mais elle reprit :

— Viens ! On va repérer le chemin.

Ils partirent découvrir le défilé qu'Enora devait franchir en plein galop poursuivie par les Barbares.

Parvenue dans une sorte de crique elle s'arrêta brusquement :

— Voilà ! C'est d'ici que je partirai !

— Comment le sais-tu ?

— Je suis déjà venue seule pour repérer l'endroit ! Il n'y aura qu'une seule prise ! Je partirai d'ici, ensuite les Barbares vont arriver lorsque je serai là-bas ! Viens !

Comme si elle avait déjà vécu la scène, Enora conduisit Jaspe à tous les endroits critiques.

— Orèna, les parois se rapprochent de plus en plus, c'est impossible de passer au galop à cet endroit !

— Oui, Jaspe ! C'est pratiquement impossible, mais elle l'a fait ! Je le ferai !

— Mais c'est idiot, Enora, on n'est même pas sûr qu'il s'agisse du même endroit !

— Moi, je le sais ! C'est le bon endroit !

— Comment peux-tu le savoir ?

— Je ne peux pas te le prouver, mais je le sens, je ne peux pas me tromper ! Tu sais, Jaspe... ça paraît fou... mais je sens Orèna près de moi !

Ils continuèrent à parcourir le passage, par endroits les rochers présentaient des aspérités dangereuses. Même au pas, il y avait des risques de se blesser.

Enfin, ils arrivèrent au débouché du défilé qui donne sur le désert, pur, intact. Ils restèrent là, côte à côte, à ressentir la beauté du lieu !

— C'est magique ! dit Jaspe

— Oui, c'est magique ! répondit Enora. Viens, on retourne au camp.

Ils repartirent, silencieusement, tout imprégnés du charme de ce qu'ils avaient ressenti de l'autre côté.

— C'est pour quand la scène finale ? demanda Jaspe.

— À la fin de cette semaine, il reste cinq jours.

Parvenus au camp, ils remarquèrent un élément nouveau dans le décor : un camion noir et rutilant venait d'arriver.

Une dizaine de personnes s'affairaient autour de quelque chose posé au sol.

— C'est quoi ? demanda Enora en s'approchant du petit groupe.

— Les hélicos ! répondit Robert avec un sourire aux lèvres.

Elle vit effectivement des hélicoptères miniatures d'environ un mètre de long.

— J'ai supposé qu'il n'y aura qu'une prise, alors j'assume au maximum. J'ai sept hélicos équipés de caméras pour couvrir la scène finale en plus des caméras légères. C'est nouveau, ça se pilote depuis cette régie. Tu veux voir ?

Par les portes largement ouvertes du camion, elle vit effectivement une régie avec sept postes de contrôle. À chacun d'eux un écran et un joystick pour commander un hélico. Elle se retourna vers Jaspe :

— Ce n'est pas vrai ! Ils sont fous !

16

— C'est pour demain !

— Quoi ?

— C'est pour demain ! Jaspe !

Jaspe fut brusquement tiré de son sommeil. Il lui arrivait encore de dormir en plein jour.

— Attends ! Pourquoi demain ? Ne pouvons-nous pas attendre un peu ?

— Non ! Le moment favorable est venu. Il faut y aller.

— Le matin ?

— Oui.

— Je ne pourrais pas venir avec toi ?

— Non, je te l'ai déjà dit ! La garde a été relâchée, j'ai juste une chance de passer seule !

— En es-tu sûre ?

Orèna ne répondit pas. Elle s'assit en face de Jaspe et le regarda longuement.

— Jaspe, je dois te quitter maintenant. Il faut que je parte dans la montagne pour me préparer. Je dois être seule.

Elle le regarda encore plus intensément avant de poursuivre :

— Écoute-moi bien, Jaspe ! Malgré toi, tu as participé à quelque chose de très important et ce n'est pas

fini. Demain matin, juste avant le lever du soleil, il faut que tu sois complètement éveillé. J'ai besoin de toute ton énergie, il faut que tu sois en pensée avec moi, c'est très important. Tu comprends ?

— Laisse-moi venir avec toi, Orèna !

— Non, ce n'est pas possible ! Il faut que je parte seule ! Mais si je réussis, ça sera aussi grâce à toi, parce que tu seras avec moi en pensée... tu seras en moi !

— Laisse-moi te regarder encore un peu.

Jaspe ne savait plus que faire. Il fixa le regard d'Orèna, d'abord désespéré, puis il ressentit quelque chose en lui. Un calme immense l'envahissait et plus il contemplait les yeux d'Orèna plus il était bien, serein. Orèna approcha ses lèvres des siennes et ils s'embrassèrent longuement. Le calme et la plénitude ne les quittaient plus...

Brusquement Orèna se releva et enfourcha son cheval. Elle lui fit faire quelques pas et revint près de Jaspe. Il eut du mal à voir son visage, tant elle lui parut grande à contre-jour, à tel point qu'il la reconnut à peine. Elle était belle, fière et ardente, comme venue d'un autre monde. Il allait se lever quand elle tira sur les rênes et partit au pas... Elle s'approcha d'une grande pierre plate et se pencha pour laisser tomber un petit objet de métal... puis elle s'éloigna au trot et, sans un regard en arrière, disparut de la crique de sable.

Jaspe se leva et s'approcha de la table de pierre où reposait un anneau, tout simple, en or. Plus grand qu'une bague, il n'avait ni l'apparence d'un bracelet, ni celui d'une boucle d'oreille. Il le prit dans sa main, referma ses doigts dessus et alla chercher son cheval.

Il se sentait las, blessé, inutile et désemparé. Il monta en selle, pensa un moment à suivre la trace d'Orèna, mais y renonça...

Pendant ce temps, Orèna s'éloignait de la crique à la recherche d'un refuge où passer la nuit. Elle était un peu comme ces bêtes qui cherchent un coin tranquille pour accomplir quelque chose de vital, comme la métamorphose d'une chenille en papillon. Elle éprouvait cette nécessité d'accomplir une sorte de rituel avant l'épreuve du lendemain. Un rituel dont elle ne connaissait pas entièrement la teneur, mais dont le sens se frayait un chemin dans sa conscience.

Elle trouva enfin l'endroit qui lui parut idéal : une nouvelle crique, encore plus éloignée du défilé, en tous cas suffisamment éloignée de la première au cas où Jaspe chercherait à la rejoindre.

Elle descendit de cheval et découvrit un endroit à l'abri d'éventuels regards et se déshabilla entièrement. Elle percevait au fond d'elle-même une sorte d'excitation, une stimulation qui la mit immédiatement en éveil.

Tout était calme, la pénombre commençait à s'étendre ; on était dans cette heure mystérieuse, entre chien et loup. Un léger courant d'air tiède passa sur sa peau nue, ce qui la détendit complètement. Elle éprouvait toujours, au niveau du ventre, cette palpitation qui la rendait vigilante.

C'est alors qu'il apparut. Elle eut d'abord peur ; un voile frôla sa tête pour se poser à quelques mètres sur un rocher voisin. Un oiseau noir, d'une envergure stupéfiante, se tenait là et la regardait. Elle regretta de s'être mise nue, elle se sentait vulnérable en cas d'at-

taque, mais il semblait paisible, pacifique. Elle perçut avec encore plus d'acuité la vibration dans son ventre, comme si une communication pouvait se faire à cet endroit avec l'animal.

Au bout de quelques minutes, elle cessa complètement d'avoir peur et un étrange dialogue s'installa avec son visiteur. Un échange sans le langage des mots qui permettait de recevoir de l'énergie...

La nuit était maintenant tombée, l'oiseau ne la quittait plus. Son être était en harmonie avec la nature. Elle percevait le contact agréable de ses pieds et de ses fesses avec la roche tiède sur laquelle elle était assise. Elle ne s'était jamais si bien sentie, un sang de miel coulait en ses veines. Parfois, elle regardait ses jambes et ses bras qu'elle trouvait abîmés par le long voyage et la traversée du désert. Elle enviait les soins dont bénéficiaient les femmes, lors du séjour interrompu dans l'oasis...

La lune était pleine et une clarté laiteuse illuminait les alentours. Son cheval était paisible et broutait en contrebas. Par moment, elle crut voir quelque chose bouger à la cime des falaises qui dominaient la crique, mais elle n'eut pas peur. La présence de l'oiseau la tranquillisait pleinement. Nue, offerte à la lune et à la caresse du vent tiède, elle était merveilleusement bien.

Soudain, elle eut une impérieuse envie de danser. Elle entendit comme un appel mystérieux à rejoindre son amant.

Précautionneusement, elle redescendit dans la crique et elle ne mit pas longtemps à deviner la présence. Elle tourna sur elle-même, doucement, tout doucement. La présence l'enveloppa par les épaules, un nectar subtil se mit à couler dans ses veines, elle

vivait l'amour de l'Autre, elle se sentait tellement bien...

Cela dura longtemps, très longtemps, elle perdit conscience du temps, elle était dans les bras de son bien aimé... L'oiseau cria. Elle sursauta, soudain, et ne se souvint pas de s'être oubliée si longtemps... le ciel commençait à se parer des couleurs de l'aube.

Elle se rhabilla et sentit l'âpreté des vêtements et du cuir qui constituaient une fragile carapace. Elle se désaltéra et laissa boire son cheval... l'oiseau s'envola finalement... très lentement... Elle se mit en selle et la colère commença à monter en elle. D'abord doucement, puis de plus en plus fort, la rage se manifestait : celle de vaincre, de réussir, de tuer ! Au sortir de la crique, au moment de rejoindre le grand désert, au moment de se présenter au défilé, elle était devenue une guerrière prête à mourir !

17

— On passe au vote ?

C'était Jeannot, le machiniste le plus convaincu, qui avait posé la question.

— Non, il faut réfléchir, les gars ! C'est grave ! Interrompre le film maintenant c'est le couler. La petite l'a dit : elle ne refera pas la scène, c'est une cascade unique !

Hervé, le régisseur technique n'en menait pas large. Si la grève était votée, c'est à lui que la production demanderait des comptes.

— Justement, on n'en veut pas de cette cascade ! renchérit un autre machiniste.

— Elle a toujours été prévue ! Pourquoi n'avoir pas protesté avant ?

Hervé tentait de sauver la situation, il savait que s'il arrivait à convaincre Jeannot, tous les autres suivraient...

— On ne la connaissait pas ! Maintenant, on ne veut pas voir cette fille partir au casse-pipe ! C'est ridicule cette scène, on peut très bien la tourner en plusieurs séquences, on peut faire des trucages, protéger les rochers saillants par de la mousse ou du polystyrène... pourquoi risquer la vie d'Enora alors qu'on peut l'éviter ?

C'était foutu ! Hervé le sentait... au fond de lui-même, il pensait comme Jeannot. Pourquoi tourner cette scène en plan séquence, c'était absurde ! D'autant plus qu'Enora avait déjà eu un accident de cheval sur un tournage précédent...

C'est alors qu'apparut Georges, le cadreur :

— Vous n'avez pas vu Enora ?

— Non ! répondit Hervé. Justement, on voulait votre avis à propos de sa cascade...

— Enora a disparu !

— Quoi ?

— Elle est introuvable depuis ce matin. Elle ne s'est pas présentée aux répétitions : ni celle de trois heures, ni celle de cinq heures !

« Ouf ! » pensa Hervé, « me voilà sauvé. »

— Et Jaspe ? Il ne sait pas où elle est ?

— Il la cherche aussi.

Arriva Robert, le metteur en scène accompagné du scénariste.

— Alors, du neuf ?

— Non ! répondit Georges. Personne ne sait où elle peut être.

— Et Léna ?

— Elle téléphone un peu partout.

— Et Charly, son père ?

— Introuvable aussi.

— Marc, dans le script il n'y a rien avant la scène du défilé ? Tu ne me caches rien ?

— Non, il n'y a rien, sinon ça serait dans le script, voyons ! On ne peut pas tourner quelque chose qui n'est pas prévu...

— Je sais, je sais... mais dans la « véritable histoire » dont tu t'es inspiré, il n'y a... vraiment rien ?

Marc parut embarrassé, la question le gênait manifestement...

— Robert, tu sais bien qu'il ne peut pas tout y avoir, on ne peut pas tout mettre...

— Viens une minute !

Robert s'éloigna furieux, voûté, accablé.

Ils s'éloignèrent du petit groupe et s'assirent à une table vide de la cantine roulante.

— Marc, tu sais que les techniciens veulent faire grève ?

— Faire grève ? Pourquoi ?

— Ils ne veulent pas de la cascade d'Enora ! Ils disent que ça ne sert à rien...

Robert tapa du poing sur la table.

— ... que c'est mettre en danger une femme pour rien ! poursuivit Robert. Et ils ont raison, bon Dieu !

— Non !

— Si, bordel ! Ils ont raison ! On peut très bien tourner cette séquence en plusieurs plans ! On peut trouver des trucages, mettre des protections ! Nous ne sommes pas obligés de la faire galoper au milieu des rochers saillants...

— Où est Jaspe ?

— Je n'en sais rien, et je me fous de savoir où il est ! Je veux que tu m'expliques pourquoi tu tiens à cette cascade de merde !

— Parce qu'Orèna l'a faite !

— Et alors ? Nous, on fait du cinéma !

— Justement, Robert ! Tu fais, nous faisons, nous n'avons toujours fait « que » du cinéma ! Rien d'autre « que » du cinéma !

— Tu craches dans la soupe, maintenant ! Le cinéma t'a fait vivre toute ta vie ! Bon Dieu !

— Je sais ! Mais les comédiens, les artistes et les cascadeurs n'ont pas fait que du « cinéma » toute leur vie ! Eux !

— De toute façon, elle s'est tirée, ton Enora !

— Non ! Elle ne s'est pas tirée !

— Écoute, Marc ! Le tournage est prévu pour demain matin ! Elle n'a pas participé aux répétitions de cet après-midi, et les hélicos repartent demain soir... alors tes histoires, tu iras les raconter à la production... moi, je m'en lave les mains ! Désolé Marc ! Je ne peux plus rien faire pour toi !

Robert se leva et disparut du côté des caravanes. Il ne voulait plus entendre parler de ce film, il en avait plein les bottes.

Jaspe apparut en fin de soirée. Le repas était déjà fini ; il chercha quelque chose à manger du côté de la cuisine, mais personne ne réussit à prononcer la moindre phrase. Où était passée Enora ? Il n'en avait pas la moindre idée ! Et on sentait qu'il était mortifié, qu'il se sentait inutile, rejeté...

Toute la nuit, on entendit dans le camp le bruit des bêtes, les chevaux qui s'ébrouaient, les chiens, et parfois des appels lointains venus de la montagne. Pareil à la veille d'une bataille, personne ne semblait vraiment trouver le sommeil, surtout pas le réalisateur ni son scénariste...

C'était une rumeur irréaliste, comme si une télévision était restée en marche... pourtant, tout le monde pouvait entendre le galop d'un cheval qui se rapprochait.

— Elle est en place ! rugit une voix ! Elle est en place !

On entendit des portes s'ouvrir, des cris s'élever, il faisait encore nuit, mais l'horizon se découvrait dans l'aube naissante !

— Réveillez-vous bordel ! Elle va partir !

C'était Charly, le père d'Enora qui criait. Robert sortit le premier de sa caravane.

— Où est-elle ?

— Au départ ! Elle attend ! Pas plus d'une demi-heure ! Elle est prête, même s'il n'y a personne elle va partir !

— On y va !

Robert courut vers la caravane de l'équipe des hélicoptères.

— Faites décoller ! Tout de suite !

— Mais il faut qu'on se rapproche du site ! répondit un technicien.

— Pas le temps ! Faites décoller tout de suite ! Combien de caméras chargées ?

— Trois caméras seulement ! Les autres sont en vidéo !

— Ça ira ! Pour le son, passez-moi un micro HF !

Le technicien se précipita vers le camion-régie pour donner à Robert un microphone. Puis il alluma les moniteurs et les ordinateurs pour piloter les hélicoptères. Les autres techniciens le rejoignirent, et chacun

se plaça devant un poste de contrôle. Sur la petite plate-forme de décollage, on entendit les sept engins se mettre en marche dans des vapeurs de gaz mal brûlées...

— Vite au quatre-quatre ! Georges, t'as une caméra légère ?

— Ouais, j'ai ce qu'il faut !

— Marc ! Où est Marc ?

— Lui aussi est devenu introuvable depuis hier soir !

— Quel bordel ! Tant pis on y va !

Robert embarqua tout son monde dans le véhicule tout terrain. Le lieu du tournage n'était heureusement pas très loin. Il avait un peu peur pour les transmissions radio, pour le son mais surtout pour les images. Heureusement, la veille, les techniciens avaient installé un relais sur un point dominant le site. Pourvu qu'ils aient pris le soin de camoufler l'antenne et qu'elle n'apparaisse pas à l'image. Il regarda sa montre : on était dans les temps.

— La lumière ? On va être bon pour la lumière ?

— C'est encore juste, mais dans un quart d'heure ça commencera à devenir possible. Ça ne sera quand même pas la lumière optimale ! Il n'y a pas moyen de retarder un peu, que le soleil apparaisse ?

— Je pense que c'est ce qu'elle attend ! Partir au moment du lever du soleil ! De toute façon, elle a aussi besoin de lumière !

Le quatre-quatre absorbait la piste à toute allure, des embardées projetaient tout le monde cahin-caha !

Pendant ce temps, à la base, les moteurs des hélicoptères étaient à plein régime. Comme par miracle, les

techniciens avaient abandonné l'idée de faire grève. Les caméras avaient été embarquées, et c'est dans un même élan que les sept machines s'élevèrent produisant une formation d'oiseaux migrateurs : un hélico en tête de flèche et trois autres à chaque branche d'un V. Ils fonçaient maintenant vers le lieu du tournage, il ne leur faudrait plus que quelques minutes. Sur les moniteurs de contrôle, le paysage se découvrait, grandiose. L'image électronique permettait déjà de saisir les nuances de couleurs et le relief.

— Ils arrivent ?

— Quoi ? demanda Georges.

— Les hélicos arrivent ! Ils sont derrière nous ! Ils vont nous survoler !

Effectivement, comme à la parade et dans un bruit d'enfer, les hélicos en formation survolèrent le quatre-quatre.

Robert ralentit, ils arrivaient maintenant aux abords du défilé.

— C'est bon, y est !

— Comment on fait ?

— Je l'équipe de son micro, tu fixes une mini-caméra au bas de la selle, et on attend l'arrivée de la cavalerie. Si Enora part avant, tant pis, on démarre, on n'a pas le choix !

Nous, on suivra tant qu'on peut ! Si les Barbares arrivent à temps, monte derrière le cavalier de tête et fait ce que tu peux !

Dans le camion-régie régnait un silence total, les techniciens pilotaient les hélicos. On pouvait voir sur les écrans une tache mouvante au sol : Enora avec son cheval qui piaffait. Un hélico stationna au-dessus de

la cavalière, on voyait même le quatre-quatre approcher.

— Le son, les gars ! On va avoir le son ! On est prêt pour le son ?

— Dès que ça va émettre !

À l'image, on pouvait voir l'ingénieur du son s'affairer à équiper Enora.

Soudain, on entendit des crachotements, et la voix cassée d'Enora résonna dans tout le camion !

— Putain de bordel ! Finissez avec ce truc et fouitez-moi le camp !

— Enora, il est encore temps de tout arrêter ! dit Robert.

— Ta gueule connard ! Il fallait réfléchir avant ! Tire-toi maintenant ! Jaspe ! Il est où Jaspe ?

Surgi dont ne sait où, Jaspe s'approcha.

— Je suis là, Orèna !

Enora s'approcha sans un mot d'une pierre plate posée au bas de la falaise et laissa tomber quelque chose qui ressemblait à un anneau. Jaspe s'approcha de la pierre et le ramassa.

Enfin, l'image de la caméra miniature apparut sur un huitième moniteur dans le camion-régie, suivie d'une neuvième image, celle de la caméra légère de Georges.

Chacun était désormais relié par l'intercom radio, on pouvait commencer. On entendit un battement de tambour !

— Super ! Ils ont réussi à placer le capteur pour les pulsations cardiaques, on est bon pour le son !

Robert qui ne voulait plus rien manquer lança l'ordre fatidique :

— On tourne ! La cascade d'Enora ! Première !

— Dernière ! hurla Enora.

Son cheval avait la tête basse, elle-même s'était recroquevillée. Ils étaient tous deux immobiles, figés. On entendait toujours son cœur battre comme un tambour. Dans le haut-parleur du camion-régie, on pouvait percevoir l'appel du régisseur aux cadresurs. Les uns après les autres répondirent qu'ils étaient prêts, que « ça tournait ». Ce fut alors au réalisateur de demander :

— Enora, tu m'entends ?

— Je suis prête !

— Tu pars en arrière, tu fais une large boucle, puis tu accélères droit sur le défilé. À ce moment, la cavalerie est derrière toi. On est d'accord ?

— On est d'accord !

La voix d'Enora était monocorde, elle était même devenue inquiétante. Elle demanda encore :

— Les Barbares ? Ils sont prêts ?

— Oui ! Ils sont à trois cents mètres !

— C'est bien !

— Alors le compte à rebours peut commencer.
Top !

Une voix mécanique décompta à partir de 120 secondes.

Sur le moniteur de contrôle, on vit Enora se redresser, son cheval se mit à labourer le sol.

« 45, 44, 43, 42... »

Jo était collé à son moniteur, l'enregistreur tournait, les barrettes lumineuses clignotaient doucement.

« 10, 9, 8, 7, 6... »

La tension dans la régie était extrême, on eût dit le lancement d'une fusée et, quand résonna le top, Jo sentit ses cheveux se dresser sur la tête : Enora venait de pousser un hurlement déchirant sorti de ses entrailles, son cheval se cabra et la course infernale commença. On ne sut pas si les battements de cœur d'Enora furent plus violents que le martèlement des sabots de son cheval. Elle n'avait pas cessé de hurler quand elle entama la grande boucle. La cavalerie des Barbares s'était lancée à pleine allure.

Enora s'aligna sur l'axe du défilé... Chacun retint sous souffle... Elle était couchée sur son cheval dans une position incroyable, à la limite d'être désarçonnée, la tête Enora près de l'oreille droite d'Etendard. On avait l'impression qu'elle allait basculer sous son encolure. Enora était maintenant à l'entrée du passage, là où les parois se rapprochaient dangereusement... puis elle disparut du cadrage. Les sept hélicos transmettaient les images dans un ballet qui avait été minutieusement mis au point la veille...

Le sol paraissait bleu, le silence était sans tache. Adossé à un rocher au bas de la falaise, du côté de la sortie du défilé, Marc, le scénariste, se sentait vidé, sans ressort, sans plus aucune énergie, comme s'il avait porté toute l'opération à lui seul : uniquement par sa seule présence. Il s'était arrêté de respirer quand il avait entendu dans son oreillette le top départ et le cri déchirant d'Enora qui avait saturé tous les micros. Sûr que ce son ne pourrait jamais être exploité et que personne d'autre ne pourrait l'écouter ! C'était le cri d'un animal, le cri d'une agonie, mais aussi celui d'une naissance. Jusqu'à la fin de ses jours, il

entendrait ce cri qu'avait poussé Enora, capté par un micro HF, mais qu'il avait cru saisir à ses côtés.

Il attendait, seul, adossé à un rocher, qu'elle apparaisse sur l'étendue devant lui. La chevauchée devait à peine durer une minute trente, il le savait, mais le temps se dilatait à l'infini. Il eut même le désir de mourir pour ne pas savoir comment allait finir la cascade d'Enora. Lorsqu'il entendit les sabots du cheval, il sut que le moment était venu, qu'il était inutile d'avoir peur...

De ses mains, il chercha des prises dans le rocher, et les ayant trouvées, ses doigts se serrèrent sur les aspérités. Il eut envie d'avoir mal pour conjurer la souffrance d'Enora.

Quand il vit enfin Étendard surgir de la falaise, il crut s'évanouir : Enora n'était pas sur son cheval !

C'est quand Étendard entama un grand cercle dans la plaine qu'elle se redressa : victorieuse, radieuse, immense, surhumaine !

Enora avait tellement fait corps avec son cheval pour franchir le défilé qu'elle était devenue indissociable de lui. La victoire finale était celle de la cavalière et de sa monture. Enora finit sa course et termina, précisément, à la marque préparée la veille, face à la caméra d'un hélico qui s'était posé pour la filmer en contre-plongée. Elle repartit à petit pas comme pour libérer la tension de l'épreuve et c'est alors qu'elle vit le scénariste plaqué contre un rocher.

Il était pâle, livide, on pouvait voir sur son visage défait, l'effroi, la peur, l'horreur, et ses bras en croix

contre la roche donnaient l'impression qu'il était là, comme crucifié.

Enora s'immobilisa à quelques mètres de lui. Elle était resplendissante.

Ils avaient réussi !

Au loin était le pays des hommes habillés de couleurs, l'air était léger, le bleu du ciel intense. Marc percevait chacun de ces détails avec une acuité nouvelle. Lentement, elle se saisit d'un arc. Il fut surpris, car il ne l'avait jamais vue avec un arc ! Elle l'arma d'une longue flèche et visa Marc... juste un peu au-dessus des yeux...

Il regardait l'arc se bander, il se sentait bien, maintenant, calme, serein... il était enfin en présence de son héroïne !

Il s'étonna, simplement, que la peau d'Orèna fut si sombre !

Imprimé par : SoBook
45, rue Rollin
59100 – Roubaix